

Hello Nessie !

Encore une Aventure de l'Aveugle et du Paralytique !



Devant un loch... qui pourrait-être le Ness !

Diagonale d'Europe de Brest à Inverness, aller et retour

du 12 au 27 juin 2003

**Cher lecteur, as-tu bien observé la couverture de ce document ?
Oui ? Alors tu sais déjà tout... ou presque.**

Nessie... un loch qui est peut-être le Ness... Oui, c'est l'Ecosse ! Bravo, tu as gagné !

Et ces deux zigotos, sel et poivre ou rouge et or, selon que ton regard s'est posé sur leur crinière ou sur leur pelage, déguisés en cyclos et, de toute évidence, fort satisfaits d'eux-mêmes, tu les as reconnus ? Mais si, ce sont ces deux « frenchies » qui se ventent depuis quelques années de parcourir l'Europe à bicyclette, malgré leur prétendue infirmité ! Celui de gauche, Gilbert le doyen, est surnommé le Paralytique (certainement pas des deux jambes !) et l'autre, Francis serait l'Aveugle (certainement pas des deux yeux) !

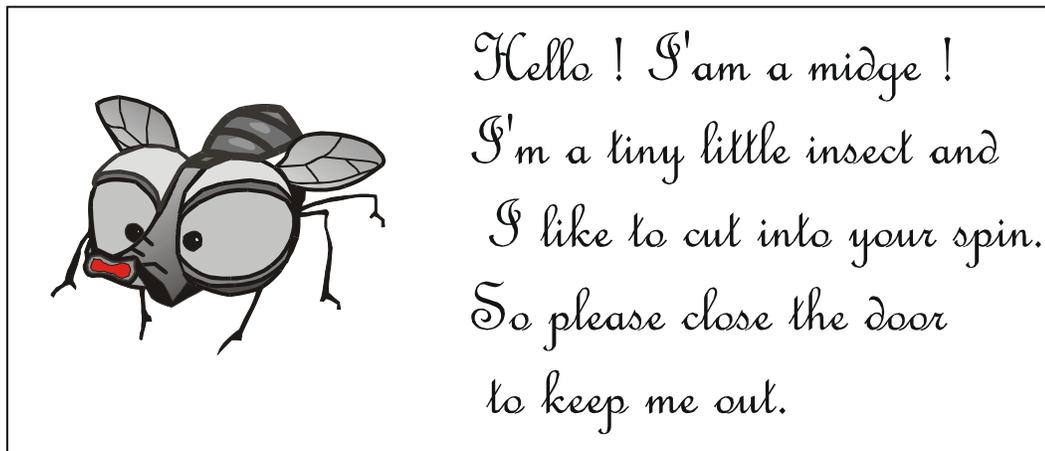
Nonobstant le fait que ce petit jeu de devinette était à peu près aussi débile que celui auquel tu joues quotidiennement devant ta télé (moyennant un prélèvement de 0,56€ à chaque SMS...), ne prends pas la grosse tête pour tes deux bonnes réponses puisqu'elles étaient écrites en toutes lettres sur ladite couverture.

Mais as-tu bien regardé cette photo de couverture ? Ces deux yeux tout ronds qui contemplant ces deux nigauds, ce gros dos noir là-bas au fond, ne serait-ce pas le monstre du Loch Ness, ma grande copine Nessie ? De toute évidence, nos deux Frenchies en sont persuadés ! Leur sourire le prouve... Comme si Nessie allait se laisser photographier comme ça ! D'ailleurs, elle ne quitte jamais notre lac, le seul, le vrai, le fantastique Ness. Là où nous sommes nées, il y a bien longtemps...

Mais, au fait, je ne me suis pas encore présentée !

Je m'appelle Midget et je suis la reine des midges. Je suis une toute petite chose, vraiment minuscule, et pourtant j'ai une très mauvaise réputation.

Observez cette affichette qui est scotchée sur toutes les fenêtres des pièges à touristes de la région.



Traduction : « Salut ! (vous remarquerez que je suis bien élevée !) Je suis un midge ! Un minuscule petit insecte qui adore vous percer le cuir ! Alors, s'il vous plait, fermez la porte et laissez-moi dehors »

Mais ceux qui pratiquent ces méthodes terroristes, ne sont pas Ecossais ! Ce sont les descendants de ces affreux Anglais qui ont voulu nous exterminer – nous la population des Highlands ! – il y a bientôt trois siècles ! Jamais nous n'oublierons le massacre de nos clans et la ruine de nos plus beaux châteaux. Nous humilier jusqu'à interdire nos kilts et nos cornemuses... Keep out ! Les Anglais ! Quelle joie, quel orgueil, d'en voir un transformé en 'Elephant Man' par les morsures de mes intrépides escadrilles ! Car pour ces couards de Britishs, je suis le véritable petit monstre du Loch Ness. Et pour mes compatriotes leur nouveau Bonnie Prince Charlie¹ !

¹ Bonnie Prince Charlie mena la dernière campagne contre l'envahisseur (avec le soutien de la France) mais fut défait à Culloden (près d'Inverness) par les troupes anglaises du duc de Cumberland (surnommé the Butcher, le boucher !).

Mais revenons à nos deux handicapés qui sont venus depuis Brest – de la province celte des Bretons (surtout pas, Petit-Breton ! celui-là c'était le double vainqueur du Tour de France en 1907 et en 1908 et il était né...en Argentine !) - jusqu'à Inverness, chez nous les Grands-Bretons, au cours du mois de juin 2003 en chevauchant leurs habituelles randonneuses chargées de leurs coutumières sacoches. Avec un contrat : réaliser l'EuroDiagonale Brest-Inverness dans les deux sens.

Si tu ne sais pas ce qu'est une EuroDiagonale (pas de honte car cette question est très au-delà du niveau des jeux télévisés du type Maillon Faible et même Questions pour un Champion, dans lesquels on n'ose même pas la poser !), sache que c'est un raid cycliste entre un sommet de l'hexagone français (Brest, Dunkerque, Strasbourg, Menton, Perpignan et Hendaye) et une ville européenne située à un bon millier de kilomètres (Inverness, Copenhague, Vienne, Bari, Malaga et Lisbonne). Ce raid doit être effectué dans un délai bien déterminé qui impose une petite double-centaine de km chaque jour (erreurs de parcours comprises), l'utilisation d'une bicyclette ou d'un tandem et une autonomie complète (voitures accompagnantes, suiveuses ou meneuses strictement interdites). La carte de la page suivante te permettra de situer ces raids dans l'espace européen et de te faire une idée du palmarès de nos deux intrépides.

Si tu es déjà un fidèle lecteur des « Aventures de l'Aveugle et du Paralytique »², tu te souviens sans doute qu'ils sont dotés d'anges gardiens assez paresseux qui en ont vraiment 'ras-de-bol' des grands voyages, surtout à l'étranger et qui sont très taquins. Ils adorent particulièrement les crevaisons, les bâches, les avions qui oublient les bagages, etc. Eh bien figure-toi que cette fois-ci, ils se sont mis en grève ! Comme les diplomates français ! Pas question pour eux de franchir le Channel, de surveiller des bonshommes qui roulent sur la gauche de la route et qui vont benoîtement se frotter à un monstre. Ils ont même presque réussi à empêcher le départ ! Tu découvriras par quel moyen en lisant les pages qui suivent...

C'est donc totalement livrés à eux-mêmes que nos deux héros débarquèrent à Plymouth du ferry de la Brittany Ferries (une compagnie bien française comme son nom ne l'indique pas !) un vendredi 13 juin à la nuit tombante...

Cet ouvrage est divisé en deux parties :

La première, intitulée « Carnets de Voyage », est une mise en forme fidèle et colorée des notes prises au jour le jour au cours du voyage. Le texte est accompagné de dix planches photographiques, établies à partir des 304 clichés numériques pris au cours du voyage.

La seconde partie, intitulée « Impressions de Voyage », rapporte les sensations d'un Frenchie de base en milieu anglo-saxon. Ces coups de cœur et coups de blues de Gilbert ne concernent que lui.

Et moi, je te raconterai, à la fin de chaque étape, la belle et tragique histoire de mes chers Highlands. Alors tu comprendras mieux pourquoi nous n'aimons pas les Anglais...

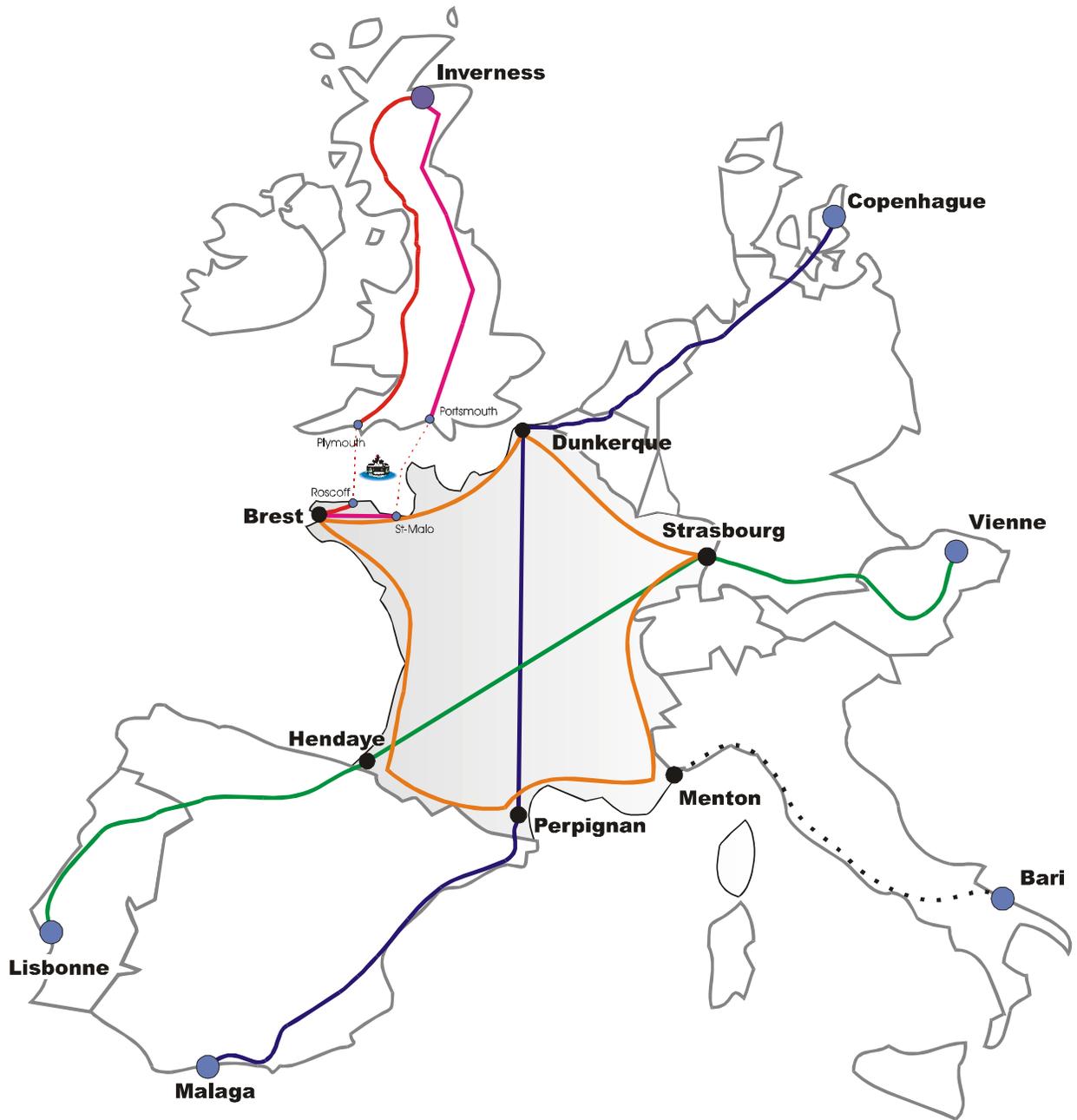
Sommaire :

- Carte du parcours et fiche-résumé du voyage	4 - 5
- Présentation des artistes	6 -7
- Carnets de Voyage	8
- Impressions de Voyage	57



² a) ceux qui ne connaîtraient pas les artistes et leurs montures, peuvent consulter les pages 6 et 7 de cet ouvrage
b) cette nouvelle aventure est leur quatrième, après le Tour de France Randonneur (1997), Vienne-Lisbonne (2000) et Copenhague-Malaga (2002) ; chacune de ces Aventures a fait l'objet d'un récit que l'on peut se procurer sous forme écrite ou numérique auprès de l'un des auteurs (cf. adresses pg.6)

Les Raids "Aventure" de l'Aveugle et du Paralytique 1997 - 2003



- Tour de France Randonneur en 1997 - 23 jours, 4.667 km, 41.500 m de dénivelée*
 - Vienne - Strasbourg - Hendaye - Lisbonne en 2000 - 18 jours, 3.465 km, 24.470 m de dénivelée*
 - Copenhague - Dunkerque - Perpignan - Malaga en 2002 - 19 jours, 3.517 km, 21.630 m de dénivelée*
 - Brest - Plymouth - Inverness - Portsmouth - Brest en 2003 - 16 jours, 2.500 km, 18.825 m de dénivelée*
- Inverness**

LA JUPE ECOSSAISE

du 12 au 27 juin 2003

- - - - - Aller
- - - - - Retour



FICHE-RESUME DU RAID

L'EuroDiagonale BREST - INVERNESS, " la Jupe Ecossaise ", a été réalisée du 12 au 27 juin 2003, en aller et retour par deux itinéraires totalement différents, aucun kilomètre commun n'ayant été parcouru, pas même dans la ville de Brest.

Avec une journée de repos/tourisme à Inverness, la distance journalière a été généralement inférieure à 200 km sauf pour l'étape bretonne finale.

Comme il se doit, le raid a été accompli dans la plus totale autonomie, sans véhicule d'assistance.

L'incident majeur a été la perte, à St-Pol de Léon, peu après le départ, de la carte d'identité de Gilbert. Cette anicroche a eu pour conséquence (outre les heures d'angoisse et le coût financier) de décaler d'un jour le programme initialement prévu.

Aller : BREST - INVERNESS par Roscoff, Plymouth et l'ouest de la Grande Bretagne

Jour	Etape	km étape	moy. km/h	Δ m étape	km cumulés	Δ m cumulée	Conditions climatiques
Jeu 12 juin	BREST - ROSCOFF	65	19,9	500	65	500	belle journée, vent faible de face
Sam 14 juin	PLYMOUTH - BATH	200	20,1	2070	265	2570	très beau temps, chaud AM
Dim 15 juin	BATH - SHREWSBURY	188	21,2	1335	453	3905	très beau temps, vent faible poussant
Lun 16 juin	SHREWSBURY - KENDAL	210	22,1	1045	663	4950	idem, mais dégradation en fin d'AM
Mar 17 juin	KENDAL - ABINGTON	169	21,2	1360	832	6310	averses et vent NW fort fin d'étape
Mer 18 juin	ABINGTON - CRIANLARICH	155	20,5	830	987	7140	mat. pluvieuse ; AM plus ensoleillée
Jeu 19 juin	CRIANLARICH - INVERNESS	191	20,6	1385	1178	8525	tempête sur les Highlands

Vendredi 13 (porte-malheur ?) neutralisé avec l'autorisation d'André ETIEVE suite à la perte (temporaire) des documents de Gilbert.

Vendredi 20 = repos / visite d'Inverness

Retour : INVERNESS - BREST par le centre/est, Portsmouth et Saint-Malo

Jour	Etape	km étape	moy. km/h	Δ m étape	km cumulés	Δ m cumulée	Conditions climatiques
Sam 21 juin	INVERNESS - BLAIRGOWRIE	190	20,5	2310	190	2310	pas de pluie mais... pas de soleil !
Dim 22 juin	BLAIRGOWRIE - MELROSE	185	20,5	1350	375	3660	forte pluie puis amélioration
Lun 23 juin	MELROSE - WESTFIELDS	183	20,8	2070	558	5730	amélioration, avec vent d'ouest
Mar 24 juin	WESTFIELDS. - EDWINSTOWE	170	21,4	545	728	6275	temps assez ensoleillé, vent faible
Mer 25 juin	EDWINSTOWE - CHARLTON	193	21,2	1245	921	7520	beau temps
Jeu 26 juin	CHARLTON - PORTSMOUTH	168	21,0	830	1089	8350	temps gris puis ensoleillé
Ven 27 juin	SAINT-MALO - BREST	231	20,3	1950	1320	10.300	temps typiquement breton !

Temps typiquement breton signifie « ciel partiellement couvert avec averses éparses et fort coups de vent d'ouest » (c'est-à-dire dans le pif quand on va vers Brest). Mais c'était plutôt agréable puisque ce jour-là, la France était écrasée par la canicule...

En résumé : 1178 km pour Best-Inverness avec 8525 m de dénivellation
1320 km pour Inverness-Brest avec 10.300 m de dénivellation

soit un total de **2450 km** avec une ascension moyenne de 770 m aux 100 kilomètres (valeur à rapprocher des 180 m/100 km entre Copenhague et Dunkerque et des 900 m/100 km sur le parcours de Paris/brest/Paris)

Les candidats à cette randonnée retiendront que les distances réalisées sont précises. Nous avons constaté seulement 8 km supplémentaires à l'aller et 38 km au retour, imputables à des modifications du parcours du road-book, volontaires ou non, mais parfaitement identifiées.

Présentation des artistes et de leurs montures

Le PARALYTIQUE

Gilbert JACCON, le Bourguignon, est aussi le doyen par son année de naissance (1938) mais le moins expérimenté car il n'a découvert la vraie grande randonnée qu'en 1994, à l'occasion de sa première Diagonale. Depuis il a fait beaucoup de chemin, sur les routes de France et d'Europe mais cette présentation n'a pas pour objet de dresser un palmarès...

En cours de raid, sa tâche principale est le pilotage car il a toujours aimé les cartes routières et il possède un bon sens de l'orientation. Poly-baragouineur et décomplexé dans ce domaine par une bonne maîtrise de la langue portugaise acquise au cours d'une décennie passée dans le pays du "futebol-champagne" (Brésil bien sûr !), il est souvent en première ligne pour régler les problèmes d'intendance. Fana de photo, c'est aussi lui qui active le plus souvent un petit Olympus digital de 2 millions de pixels : plus de 300 clichés durant ce raid, presque tous exploitables, même ceux faits "en roulant". Enfin, pendant les longues soirées d'hiver, il aime écrire et décrire leurs aventures, avec humour et un peu d'excès aussi...

Son pseudonyme lui a été donné par l'Aveugle après une chute près de Fécamp au cours de leur Tour de France...

Ses coordonnées : 18, ruelle Berthet, 21200 BEAUNE - tél : 03 80 22 80 65

Email : gilbert.jaccon@club-internet.fr

Sa randonneuse : de marque Berthoud, de couleur noire et faite sur mesure au début de 1995, c'est la compagne robuste et quasi-indestructible (il faut cela car le cavalier est plutôt du genre "catastrophe") ; roues de 700, pédalier 2 plateaux (42x29) et roue-libre 9 vitesses (13 à 28) avec manettes de changements de vitesses aux poignées de freins (confort et sécurité !) ; freins de type cantilever; dynamo Schmidt dans le moyeu avant, garde-boue métalliques et porte bagages avant et arrière ; grosse sacoche avant et deux sacoche latérales à l'arrière, même si ce n'est pas « techniquement correct »...

L'AVEUGLE

Francis POUZET, le Bordelais, est le cadet par son année de naissance (1942) mais le plus expérimenté avec une carrière commencée en 1977 " par un mytique Bayonne-Luchon ". Depuis il a fait beaucoup de Diagonales, Flèches, Mer-Montagne et tutti-quantis sur les routes de France et d'Europe.

En cours de raid, sa tâche principale est d'assurer le rythme et le respect de l'horaire, quels que soient les aléas climatiques (aucun vent de face ne saurait le rebuter), les incidents mécaniques (c'est le roi de la Rustine et du changement de rayon) et les glandouillages touristico-photographiques de son compagnon. C'est aussi le preneur de notes en cours de route, l'horloge digitale et le compteur kilométrique et altimétrique de précision.

Il doit son pseudonyme à de sérieux problèmes de vue auxquels la médecine et la chirurgie parviennent à pallier, moyennant des soins et des manipulations de lentilles bi-quotidiens...

Ses coordonnées : 41, rue Fondaudège, 33000 BORDEAUX - tél : 05 56 52 18 91

Email : pouzet.fr@wanadoo.fr

Sa randonneuse : de marque Saint-Martin, de couleur bleue, c'est une compagne pas encore vraiment rodée puisque sortie d'atelier en février 2002 ; roues de 700, pédalier 3 plateaux (50x40x34, ce dernier étant cycloïdal, c'est à dire pas rond) et roue-libre 9 vitesses (14 à 28), avec manettes de changements de vitesses Ergopower (poignées de freins) ; freins et dérailleurs Campagnolo Véloce; dynamo sous le pédalier, garde-boue métalliques et porte-bagages avant et arrière; grosse sacoche avant et une sacoche arrière sur le porte-bagage

Première partie

CARNETS de VOYAGE

Où ce grand voyage est décrit sans détour, ni galéjade...

Mercredi 11 juin

Bordeaux – Quimper... en Renault Scénic

Une journée vraiment sympa !

Le duo se reforme vers 10 h dans un hôtel proche de la rocade sud de Bordeaux. Gilbert devait venir de Pamiers (résidence de sa fille) par le train... mais - quelle surprise ! - la SNCF est en grève. C'est Eliane qui a dû le conduire jusque-là. Francis est au volant de sa voiture. Chargement du Berthoud de Gilbert, bisous et départ immédiat.

Après un voyage en voiture jusqu'à Quimper, sans histoire (mais en causant quand même car nous avons beaucoup de choses à nous dire !), nous arrivons chez nos amis Gisèle et André Lavolé en fin d'après-midi. Les vélos sont déchargés et la Renault Scénic est mise au repos douillettement pour deux semaines, dans le garage de la fille d'André.

Dîner et soirée détendue et infiniment conviviale. Ah ! que les crêpes de Gisèle sont délicieuses !

Jeudi 12 juin

Quimper – Brest – Saint-Pol de Léon... via Roscoff

Du bonheur au désespoir...

Il fait très beau. On se prépare tranquillement. Les vélos sont équipés de leurs sacoches et nous partons vers 8h30 en compagnie d'André, qui nous pilote dans la traversée de la ville et nous accompagne pendant une trentaine de kilomètres. Nous avons pris la direction du Fret, pour prendre le bac qui traverse la rade de Brest. En effet, comme le ferry qui doit nous emmener de l'autre côté de la Manche ne part que dans la soirée, nous disposons d'une journée complète pour faire un peu de tourisme.

André nous quitte à Locronan . Quel dommage que sa santé ne lui permette pas de nous accompagner !

Nous retrouvons les routes accidentées, très accidentées même, de la Semaine Fédérale 2002 et aussi celle que nous avons déjà parcourue côte à côte, il y a cinq ans déjà lors de notre TDF : Plomodiern, Saint-Nic, Argol ! Comme cette région est belle sous ce soleil... méditerranéen !

Gilbert a concocté un parcours inédit par une de ces petites « routes blanches de la Michelin » auxquelles il n'a jamais su résister. Après un court arrêt dans le village d'Argol pour admirer son magnifique petit enclos paroissial, nous partons plein nord « dans la campagne ». Malgré un mur sévère qui faillit nous mettre pied à terre, cette étroite route sans nom est fort agréable car plutôt plate, boisée et absolument déserte.

Nous cassons la croûte sur le port du Fret, à l'ombre d'un petit voilier sur cale qui est à vendre. Et si nous faisons une EuroMaritime ? Sans doute agréable et rafraîchissant avec ce soleil qui tape vraiment très fort. Mais nous ne sommes marins, ni l'un ni l'autre, et le guidon ou les pédales nous conviennent mieux que le gouvernail ou les cabestans.

Le bac pour Brest est une simple vedette qui ne prend pas de voiture. Un gros Pédalo aurait suffi : nous sommes quatre passagers, six avec nos deux vélos. La traversée de la rade est très décevante. La vedette longe l'Île Longue, lieu hyper-secret où sont cachés, dans d'immenses blockhaus, les SNLE (sous-marins nucléaire lanceurs d'engins) de la force française de dissuasion. Francis qui a travaillé pendant plus de trente ans sur certains sous-ensembles des missiles qui les équipent, est bien au courant, mais ce n'est pas pour cela qu'il les a vus de près ! Après l'Île Longue, vue d'assez loin, « nous admirons » les installations portuaires et industrielles : grues, ferrailles rouillées, pontons pourris, etc. C'est tellement moche que Gilbert ne sort même pas son Olympus. Il est complètement écaeuré, lui qui attendait tant de cette « croisière » !

Nous débarquons par une passerelle branlante et nous escaladons un escalier pentu, le vélo sur l'épaule, pour atteindre le quai. Dieu, que c'est moche, un port ! Nous filons vers le centre en direction de l'Hôtel de Police, point de repère connu de tout Diagonaliste. Mais pour une fois, il

ne nous sert à rien puisque le règlement des EuroDiagonales ne nous impose pas cette formalité administrative. Il ne nous reste plus qu'à attendre l'heure du départ.

Jeudi 12 juin - 1^{ère} étape

BREST - ROSCOFF 65 km (dénivelée 500m)

16 heures : la carte postale de départ est glissée dans une boîte de la rue Jean Jaurès, un peu avant la place de Strasbourg. Premier cliché du raid pris par Gilbert qui n'a pas vu le magnifique panneau STOP à gauche de la tête de Francis (cf. photo page 13). Fallait-il y voir déjà un signe néfaste quand à notre proche avenir ? N'ayant rien vu, nous partons confiants comme des « indestructibles ». À nous la conquête des Iles Britanniques ! Plus de neuf siècles après Guillaume le Conquérant ! Avec nos deux palefrois bardés de cuir et nos têtes casquées, nous avons fière allure ! Et le cœur « gros comme ça ! »

Pas de difficultés pour nous extraire de la pieuvre urbaine, malgré quelques double-voies piégeuses. Dès la sortie de Gouesnou et de sa zone commerciale, nous adoptons un rythme de croisière... de sénateurs (si, si, il y en a qui font du vélo !). Rien ne nous presse car le ferry « décolle » vers 22h30. Le relief est faible, le temps est magnifique et le vent de secteur NNE est défavorable mais si léger !

Courte pause avant Plouescat pour manger une crêpe et une pomme (merci Gisèle !) en admirant la baie de Kernic, ... à marée montante. Gilbert ronchonne : « Mais pourquoi la mer est-elle toujours basse quand je roule près de la côte bretonne ? ». « T'as qu'à attendre qu'elle monte ! » rétorque hargneusement son aimable ange gardien ! A St-Pol-de-Léon, nous prenons la décision - lourde de conséquence ! - de renforcer nos réserves de provisions en faisant des achats dans une boulangerie face à l'ancienne cathédrale. Francis en profite pour acheter une carte postale et Gilbert pour faire quelques clichés de la belle façade de granit gris

Nouvel arrêt pour photographier le panneau d'entrée à Roscoff (eh ! oui, le fameux contrôle journalier exigé par le règlement des EuroDiagonales) et un magnifique champ... d'artichauts. Un cyclo « dans nos âges », tanné comme un pain trop cuit, s'arrête pour s'enquérir de notre destination. C'est un régional qui fait la Flèche de l'Ouest : Brest-Roscoff. Il semble vraiment « cuit... », mais garde le moral car son épouse/suiveuse l'attend près du port.

Nous faisons un détour par la gare d'embarquement pour vérifier que tout est OK (c'est le cas !) et nous allons « tuer le temps » dans ce très coquet et actif petit port. Une chance : la mer est maintenant assez haute pour que les nombreux petits bateaux de pêche flottent ; c'est quand même plus joli que lorsqu'ils se vautrent dans la vase. Il paraît que le clocher de N.-D. du Croaz-Batz (il faut être goéland pour prononcer ça correctement !) est l'un des plus beaux du Finistère. C'est possible car on dirait une dentelle de granit posée sur un ciel d'azur. Et il est tellement haut que Gilbert ne parvient pas à le faire rentrer dans le format de son petit compact numérique.

Vers 19h, nous nous attablons dans la pizzeria, sur la terrasse de laquelle nous avons laissé nos randonneuses (cadenassées et sous la surveillance du garçon). Salade mixte, spaghettis à la Romaine, fromage composent notre dernier repas « made in France » avant de partir chez les bouffeurs de « fish and chips et de jelly »³.

C'est au moment de payer que les soucis commencent pour Gilbert. La pochette qu'il porte au cou, sous son maillot, ne contient plus la petite poche étanche dans laquelle il avait placé ses documents (cartes d'identité, des Auberges de jeunesse et bancaire Visa). Il ne lui reste qu'un peu d'argent français et dans une autre pochette « de sécurité » autour de la ceinture, la précieuse réserve de « pounds » (livres sterling, bien sûr)... L'angoisse est à son comble dans l'équipe. Perdus ou volés ? Plutôt perdus, mais où ? En roulant depuis Brest, puisque sur le bac, Gilbert les avait encore, il en est sûr ? Oubliés dans cette boulangerie à St-Pol-de-Léon ? Cette hypothèse, plus vraisemblable, nous laisse l'espoir de les retrouver dès ce soir. Mais il est déjà 21 heures.

Le serveur du restaurant qui termine son service, propose d'emmener Gilbert en voiture à cette boulangerie. Malheur ! Celle-ci est fermée. Personne ne répond aux divers appels. Les voisins

³ poisson, chips... et jelly, un espèce de dessert gélatineux et fluo !

confirment que les boulangers n'habitent pas sur place, et ils ne connaissent ni leur adresse, ni leur téléphone ! À la gendarmerie, une bonne dizaine de minutes d'attente sont nécessaires pour voir apparaître - derrière une grille fortement blindée - un jeune homme en survêtement et charentaises qui vient informer que personne n'a rapporté de documents. Tout ça après avoir argumenté et plaidé une cause désespérée, via interphone avec un planton de service... à Guingamp ! Le citoyen est bien gardé... mais il ne faut pas que ça urge !

Retour à la pizzeria devant laquelle Francis s'est bouffé tous les ongles d'une main et liaison téléphonique avec Pamiers pour qu'Éliane s'occupe de mettre une opposition à l'utilisation de la carte bancaire fugueuse. Nous décidons de passer la nuit à St-Pol pour attendre l'ouverture de la boulangerie. Le « chef-pizzaïolo », compatissant, nous retient une chambre à l'hôtel Passiflore, près de la gare.

Nous passons par le port d'embarquement pour exposer notre « big problem » aux hôtesses de la compagnie Brittany Ferries. Les premiers passagers commencent à pointer le bout de leurs valises... et, bien sûr, ça nous « fout les boules ». Alerté par une employée et mis au courant de notre problème, le chef d'escale nous dissuade de tenter un débarquement à Plymouth sans papier d'identité (Guillaume l'avait pourtant bien fait, lui !), car il est convaincu que le police anglaise ne nous laissera pas entrer. Et comme il est responsable, il ne peut même pas nous laisser prendre le départ... À la rigueur, si les papiers ne sont pas retrouvés, il acceptera une copie du permis de conduire, accompagné d'une déclaration de perte dûment déposée et établie par la « gendarmesque ». La seule chose qu'il puisse faire est de nous reporter nos passages pour le lendemain à 16h00. Dont acte !

Abattus par ce coup du sort, nous reprenons nos randonneuses. Les 6 km du retour à St-Pol sont comme un long chemin de croix...



Ah, ils peuvent être fiers d'eux les angelots ! Oser leur faire un coup pareil, je ne l'aurais jamais imaginé ! Je comprends qu'ils soient fatigués ces cabochards, surtout avec la canicule qui commence à faire des ravages et les 35 heures sans augmentation du personnel. Saint-Pierre, qui se retrouve dans la situation d'un directeur de CHU, aurait mieux fait d'écouter les doléances de ces deux 'bons à rien' et de les affecter dans un hospice de vieillards de la banlieue parisienne où le travail ne va pas manquer dans les semaines à venir. D'ailleurs mes deux conquérants n'ont pas besoin d'un ange gardien paresseux pour venir chez moi. Dans les Highlands, les routes sont sûres et les Gaulois sont nos amis.

Gilbert est anéanti ! Incapable de trouver le sommeil, il refait interminablement le trajet de St-Pol à Roscoff et de Roscoff à St-Pol... comme si il allait trouver sa carte d'identité posée sur un gros cœur d'artichaut... Une main géante revient périodiquement lui broyer le cœur, comme ce fut le cas au moment de régler l'addition de la pizzeria « Marie Stuart » (un symbole pourtant !) quand il a constaté la disparition de la précieuse pochette... Il s'en veut, il s'insulte, il a honte... Il regrette d'avoir réservé - et payé d'avance - deux lits à l'Auberge de Jeunesse de Bath. Réservation et argents perdus. Leur budget était déjà serré... Avec les frais de deux nuits supplémentaires - Porsmouth et Bath - les réserves de 'pounds' risquent d'être insuffisantes...

Vers 4 heures, épuisé, il tombe dans un mauvais sommeil...

Vendredi 13 juin

Saint-Pol de Léon – Plymouth... via Roscoff

Une bise de reconnaissance, encore un oubli, enfin un départ et une arrivée

Réveil à 6h45. Dès 7h15, Gilbert saute sur son vélo et fonce vers la boulangerie. Il revient moins de dix minutes plus tard, avec un grand sourire. Ouf ! Le sachet contenant toutes ses cartes était bien resté là, sur une étagère devant la caisse. La vendeuse l'avait mis de côté, pensant bien que le propriétaire reviendrait un jour ou l'autre. Gilbert, excité et volubile, raconte que la patronne, quinquagénaire souriante, occupée avec une cliente n'avait pas prêté attention à lui lors de son entrée dans le magasin. Mais que, levant enfin les yeux, elle s'était exclamée : « Ah ! c'est vous ? Je vous attendais ». « J'ai compris tout de suite que mes papiers étaient là. Mon cœur a fondu et c'est les larmes aux yeux que je l'ai remerciée d'une grosse bise ! »

Gilbert passe un coup de fil à André Etiève, le Délégué aux EuroDiagonales, pour lui expliquer la situation, et lui demander s'il est nécessaire de retourner prendre un nouveau départ à Brest - ce que nous avons juste le temps de faire avant le départ du ferry à 16 heures - ou s'il nous autorise à attendre sur place. Avec une grande compréhension et une clémence très paternelle (tout à fait justifiée avec les gentils gamins que nous sommes), André nous permet d'adopter la seconde solution. Nous passons donc la matinée à traîner dans les rues de Saint-Pol sans grand enthousiasme. Gilbert n'est pas dans son assiette. Le contre-coup de sa grande émotion et sa nuit à moitié blanche suffisent largement à expliquer cela. Nous déjeunons à l'hôtel Passiflore à midi pile dans une salle bondée de pensionnaires « travailleurs et travailleuses locaux ». Repas ouvrier sans originalité mais copieux et rapidement expédié. Nous prenons le café au bar et Gilbert exige de régler l'addition « pour soulager sa conscience », dit-il. Il le fait avec un chèque bancaire puisque sa carte bleue retrouvée est désormais frappée d'interdit⁴ et nous repartons une nouvelle fois vers Roscoff.

Il est 13h20, quand nous nous présentons aux guichets de Brittany Ferries, pour faire décaler d'un jour notre réservation pour le retour. Il faut payer un supplément. Gilbert, qui veut prendre à sa charge ce supplément dont il est seul responsable, s'aperçoit que son carnet de chèques est resté... sur le comptoir de la réception de l'hôtel Passiflore ! Coup de portable à l'hôtel. Ouf ! il est bien là. Gilbert fait donc un nouvel aller-retour Roscoff-St Pol (12 km) pour récupérer son chéquier et parfaire son entraînement ! Francis espère que son partenaire, complètement « chamboulé » par les récents événements va rapidement retrouver ses esprits. Nous allons bientôt devoir apprendre à rouler à gauche mais pour l'instant Gilbert marche sur la lune et sur la tête ! Heureusement, ses émotions s'arrêteront là !

Commence une assez longue attente (surtout longue parce que nous sommes impatients de quitter ces lieux hostiles...) que nous occupons à observer les passagers qui viennent progressivement remplir le vaste hall. Des Britanniques essentiellement. De tous âges et de toutes tailles. Nous nous amusons du jeu des jeunes adolescents imberbes qui butinent des gamines très « mode », le nombril à l'air et le string émergeant d'un pantalon à taille si basse que l'on se demande bien comment il fait pour tenir en place. À la secotine ou au scotch double face ?

Enfin nous embarquons à 15h40 sur le Duc de Normandie... comme Guillaume le Conquérant. Serons-nous bientôt, nous aussi, rois d'Angleterre ? Nos palefrois sont solidement amarrés à la cloison par de grosses cordes de chanvre. Trois autres cavaliers - britanniques et équipés de ce que l'on appelle chez nous des « vélos de ville » avec très peu de bagages - et deux motards viennent à leur tour encorder leur machine... sans nous prêter la moindre attention. Il faut s'y habituer. Le Britannique n'a pas le contact facile !

Nous nous lançons alors dans un interminable labyrinthe avec nos sacoches à la main pour rejoindre la cabine n°129, à la fois minuscule, parfaitement fonctionnelle et sans grande utilité puisque nous allons faire la traversée avant la nuit, après une journée sans fatigue... sinon nerveuse. Elle servira quand même à garder nos bagages et à prendre une douche.

⁴ c'était l'occasion de vérifier si le système de blocage des cartes bleues fonctionnait bien... mais il ne faut jamais « pousser le bouchon trop loin »...

Nous nous empressons de grimper sur le pont (5 étages !) pour assister au « décollage » et dire au revoir à cette terre bretonne qui ne nous fût point très favorable. A-t-elle cherché à nous retenir ? Par amour ou par haine des Anglais ? « Si les Anglais pointent leur nez, Morlaix » disent les habitants du Trégor, oubliant que le nom de leur contrée vient de Trigger, la Cornouaille ! Mais il est d'ancestrales rivalités qui se moquent bien de l'Histoire...

Le temps se couvre vite et fort. Un violent vent de NNW se lève soudainement, nous gèle et soulève la mer. Même le bateau en frissonne...

La traversée est rapide et sans histoire. Nous la faisons en grande partie sur le pont arrière. Première « mise en ambiance british » pour nous car la plupart des passagers sont des Britanniques qui, indifférents au roulis, se livrent à d'énormes choppes de bière. Nous essayons, de capter quelques bribes de leur conversation. Sans grand succès, ce qui n'est pas très encourageant pour notre future intégration.

Nous dînons au self vers 18h00 puis nous errons un peu dans la luxueuse zone de boutiques, salons, bars,... Gilbert achète un adaptateur pour prise électrique qui sera nécessaire pour le branchement du chargeur de son téléphone portable. Car, bien évidemment, les prises de courant britanniques ne sont pas aux normes européennes. C'est le contraire qui eût été surprenant ! Heureusement, il avait bien étudié le Routard qui conseille de faire cet achat sur le ferry car il n'est pas facile de trouver un tel bidule au cœur du territoire britannique...

Notre souci prochain va consister à trouver une chambre à l'arrivée à Plymouth. Comme il sera 22 heures, le problème inquiète beaucoup Francis. Allons-nous facilement trouver un de ces fameux B&B, ces « Bed and Breakfast » (on dit chambres d'hôtes, chez nous) ?

En interrogeant l'un des cyclistes anglais au moment de la récupération des vélos, peu avant le débarquement, Gilbert apprend que les B&B sont nombreux dans le quartier de Hoe. Il se fait localiser ledit quartier sur le petit plan de Plymouth imprimé sur sa feuille de route : une chance, Hoe se trouve à moins d'un mile⁵ du port.

Nous débarquons dans un petit peloton d'une demi-douzaine d'unités... et nous passons la douane sans que l'on nous demande la moindre pièce d'identité. Gilbert en reste pantois ! Vingt-quatre heures et - au bas mot - 100 livres de volatilisées... Pour rien ?

La nuit commence à tomber. Nous prenons presque sans hésitation la voie de gauche et quand nous commençons à nous interroger sur la direction à prendre, une jeune fille nous remet sur la route qui mène vers le fameux quartier. Hoe est tout simplement « là-haut sur la colline ». Effectivement les B&B s'y succèdent, porte-à-porte, sur la gauche de la rue. C'est assez curieux ! Nous venons de faire un bon kilomètre sans en voir la moindre enseigne et d'un seul coup, un nid ! Sans se poser plus de questions sur ce mystère, nous entrons dans le premier, l'Hôtel St James, où nous trouvons tout de suite notre bonheur. Il y a une demi-heure, nous étions encore à bord du Duc de Normandie.

La patronne est une vieille dame à la crinière encore plus blanche que celle de Gilbert. Elle chevrote à voix basse un anglais incompréhensible. Heureusement sa solide jeune aide/garde du corps importée d'un recoin de l'ancien empire comprend rapidement nos desiderata concernant un petit déjeuner copieux et matinal. À la suite de quoi, nous réglons une « bill⁶ de 40 pounds » avant de nous laisser conduire au premier étage dans une vaste chambre bien vieillotte et croquignollette comme nous les imaginions dans les romans d'Agatha Christie. Sur la table de nuit, une lampe de chevet à pression (il suffit d'appuyer dessus pour l'allumer ou l'éteindre) comme on n'en fait pas « chez nous ». Le lavabo de la salle de bains a dû être fabriqué par les nains de Blanche-Neige : c'est tout juste si on peut y mettre la main en entier ! Une vraie miniature. À part ça, tout est parfait, Madame la Marquise de St-James !

Nous nous enfonçons dans des lits (jumeaux) douilletts pour entamer notre première nuit « made in England ». Le silence est absolu. Pas un bruit dans la rue, pas un gargouillement d'eau dans la maison. Ah, si un léger ronflement, puis un autre qui n'a pas le même nez, déjà ?

⁵ 1 mile = 1609 mètres

⁶ addition, facture de 40£ soit 60 euros... l'apprentissage de l'anglais continue...



Comme je l'avais pressenti hier, les diabolotins ont refusé de prendre le ferry. Ils ont réussi à convaincre leur patron qu'ils étaient trop vieux pour apprendre à rouler à gauche et à bouffer de la jelly (là je les comprends parce que seuls les Anglais peuvent manger un truc pareil !). Tant pis pour eux ! Bon débarras ! Nos deux routards se portent toujours mieux quand ces deux-là vont s'amuser ailleurs...

Je suis bien contente. Mes deux Conquérants, ont retrouvé la pêche. C'est moi qui les ai guidés vers le St-James ! James, c'est Jacques en français. Nos Jacques, ce sont des Stuart, rois d'Ecosse... et d'Angleterre ! Des amis donc et des protecteurs !

Samedi 14 juin - 2ème étape

PLYMOUTH - BATH 200 km (dénivelée 2070m)

Dans laquelle nous découvrons le continental breakfast et les côtes du Devon...

Pas besoin de réveil. Les mouettes s'en sont chargées. Il y en a même une qui s'est « lâchée » sur la sacoche de Francis. Sales bêtes !

Petit-déjeuner vers 7h00, pardon « an English breakfast » qui nous laisse pantois ! Gilbert est tellement impressionné qu'il sort son Olympus pour « tirer » le portrait de la plantureuse assiette (cf. photo page 62). Oeuf au bacon, saucisse, rondelles de tomate, champignons, flageolets ('beans') et toasts, le tout arrosé de café ou de thé, avec beurre et confiture à volonté. Et avant ça - ou pendant, ou après selon les goûts et, en Angleterre, ils sont plutôt originaux ! - jus de fruit, céréales, lait... Mais pour le pain, prière d'aller vous adresser à la boulangère de St-Pol de Léon.

C'est malgré tout le ventre bien rempli que nous quittons nos très discrètes hôtesses, pour aller admirer la mer depuis le promontoire, « the Hoe », tout près de notre B&B. C'est très « clean », le gazon est superbe (cf. photo page 16) et, à cette heure matinale, nous sommes seuls 'à bord'. Il fait un temps superbe, à faire pâlir de jalousie tous les retraités de la Côte d'Azur.

Nous traversons toute la ville, plein centre, en conservant une direction nord. Pas de problème. Les panneaux indicateurs sont nombreux et il suffit de savoir que 'Airport' signifie aéroport. C'est dimanche et la circulation locale est faible, ce qui facilite aussi les choses. Peu de choses à dire de cette grosse agglomération, qui ne nous montre rien d'original, sinon des enseignes écrites en anglais. En vieux baroudeurs « européens », nous ne sommes pas dépaysés par ce décor, différent, certes, de notre quotidien bourguignon ou bordelais, mais sans caractéristique particulière. Ce sera le cas pour une large majorité des villes que nous traverserons.

Nous utilisons une piste cyclable posée sur un méchant trottoir. Elle « s'amuse » à traverser la chaussée principale à quatre voies (par des ponts ou des tunnels, heureusement), qui commence à rugir avec le réveil des véhicules. En plus, ça grimpe... Assez fort, puisque nous gagnons rapidement une altitude de 200 m. Enfin nous finissons par nous extraire de la nasse urbaine pour faire nos premiers tours de roue dans la campagne anglaise, en roulant à gauche comme il se doit. Aucun problème particulier sur ce point. Mais nous découvrons une circulation automobile très dense. Beaucoup plus que dans nos provinces. Ce qui n'est pas étonnant - fait remarquer Francis - car la densité des voitures est deux fois plus élevée qu'en France : autant de véhicules sur deux fois moins de km².

Après Yelverton (km 20) nous quittons la nationale pour prendre sur la droite une route plus calme et surtout plus étroite car les bas-côtés sont inexistantes ! L'asphalte arrive au ras de haies souvent très élevées et parfois constituées d'orties géantes de 2m de haut et manifestement gloutonnes de « bras de cyclistes ». Nous traversons dans toute sa longueur le Parc National de Dartmoor, au cœur du Devon, région de collines à perte de vue (cf. photo page 16), qui nous rappelle notre Massif Central avec ses murets de granit et ses landes de genets où se baladent moutons et chevaux en totale liberté. Cette région nous surprend néanmoins par une succession de côtes et de descentes à très fort pourcentage. Le plus petit braquet est nécessaire pour franchir des pentes de 16%, bien annoncées pour remonter le moral du cyclo !

Gilbert s'offre une pointe de vitesse de 78,5 km/h (« pour économiser mes patins de frein » prétend-il). L'altimètre de Francis enregistre une altitude maximale de 460m. Nous sommes quand même heureux de voir arriver Moretonhampstead qui marque la fin de cette traversée du Dartmoor et un changement assez rapide du décor. Fini les bestiaux en liberté et les raidards destructeurs ! Nous sommes désormais dans une campagne bocagère de type morbihannais dans laquelle nous retrouvons une vitesse de croisière un peu plus raisonnable !

Midi vient de sonner quand nous entrons dans Exeter, la capitale du comté de Devon, connue pour ses remparts de grès rouge et sa splendide cathédrale romane de pierre jaune du XIIIème siècle. Avec plus de 100.000 habitants, c'est une importante cité. Gilbert, plan de la ville sous le nez, saute d'un trottoir/piste cyclable à l'autre pour gagner le centre et la place de la cathédrale. La visite commence plutôt mal avec une chute de Francis, quasiment à l'arrêt. Sa roue avant s'est bloquée dans le caniveau, à cause de l'épaisseur importante du revêtement de la chaussée. Le genou est écorché et l'optique du phare est tombée. Il peine à la remettre en place. Mal sans doute, car il la perdra le lendemain. Sans inconvénient, puisque nous n'aurons pas (en principe) à rouler de nuit.

La place de la cathédrale grouille de monde car c'est jour de kermesse. Tandis que Francis soigne ses plaies (et celles de son vélo), Gilbert part à la recherche d'eau... sans succès. Il renonce à entrer dans la cathédrale envahie par la foule.

Après l'achat d'une carte postale, nous faisons quelques hectomètres à pied dans les rues piétonnes du centre ville, toujours à la recherche d'une boutique susceptible de nous vendre une bouteille d'eau minérale. Rien, nothing ! A croire que les Anglais ne boivent que de la bière ! Enfin beaucoup plus loin, déjà en banlieue, après plusieurs arrêts, Francis découvre l'objet de nos désirs dans un mini marché. Nous pouvons alors nous « poser » peu avant la sortie de la ville sur un gazon un peu jauni (à cause du beau temps inhabituel ici ?) à l'abri d'un gros arbre de race indéterminée (spécial british sans doute). Cette ombre épaisse est fort agréable par cette chaleur. Le menu est composé de boîtes de salade transportées dans nos sacs, de pain et de mini Bonbel, le tout « made in France ».

Nous nous égarons un peu pour sortir vraiment de la ville et nous devons, à deux reprises, consulter des passants pour demander notre chemin. Beaucoup de serviabilité et de disponibilité de la part nos amis d'outre Manche. Mais leur charabia n'est vraiment pas facile à comprendre ! Nous nous en sortons quand même en joignant nos faibles compétences et le sens de l'orientation de Gilbert.

Notre parcours de l'après-midi est beaucoup plus facile que celui de la matinée. Le profil est à peu près plat. Nous avons quitté le Devon pour le Somerset, riche région d'élevage et de vergers aux allures de Normandie. Notre route joue à saute-mouton avec l'autoroute M5 (Plymouth-Bristol). Malgré ce voisinage, la circulation est importante. Il fait beau et très chaud, c'est samedi et les Anglais se baladent. C'est un défilé de voitures décapotables, très prisées de nos amis britanniques, semble-t-il. Heureusement, les conducteurs anglais ne sont pas aussi schizophrènes que les nôtres ! Nous sommes même très étonnés de croiser un fiacre, mené par un cocher très digne et emmené à l'allure tranquille du trot d'un imposant percheron. Un gros camion et une bonne quinzaine de voitures suivent placidement sans pouvoir doubler et sans manifester la moindre irritation du genre coup de klaxon ou injure. C'est une situation totalement inimaginable en France, doux pays où il y a belle lurette que le gentleman-cocher et son attelage serait au fossé cul-par-dessus tête ! Etrange Albion !

Nous traversons des agglomérations comme Cullompton, Taunton avant de contourner par une rocade la petite cité touristique de Glastonbury (tant pis pour son abbaye chargée d'histoire). Puis nous gagnons le centre de Wells où le clocher d'une belle église gothique nous attire. Nous en faisons le tour pensant qu'il s'agit la cathédrale mais cet édifice imposant n'est que la collégiale St-Cuthbert. Gilbert, qui avait étudié Guide Vert et Routard, s'est bien étonné de ne pas reconnaître ce qu'il avait appris - « Wells, première cathédrale en gothique Early English dont la façade principale est l'une des plus riches d'Angleterre... » - mais l'heure tardive et la fatigue aidant, il n'était pas question de lancer une chasse au trésor ! Même si le joyau était prometteur !

Après le Somerset, le comté d'Avon ! Les provinces défilent et le paysage évolue lentement. Moins de cultures, plus de prairies bien vertes où paissent des vaches de race hollandaise qui n'ont pas l'air folles et un profil de route un peu plus relevé. Sinon, rien à signaler, c'est comme chez nous !

Nous atteignons assez tardivement la banlieue de Bath, et il va nous falloir trouver un toit. Ce qui ne va pas être facile car la ville est toujours envahie par les touristes, en particulier les Londoniens. Pas question de compter sur l'Auberge de Jeunesse dans laquelle Gilbert avait réservé deux lits avant notre départ. Elle affichait déjà « complet pour le week-end » dès le mois de mars. Restent les chambres d'hôtes.

En parcourant l'interminable « Bristol Road » par laquelle nous entrons dans cette ville, nous passons devant de nombreux B&B. Nous nous arrêtons quand le panneau 'No Vacancy' n'est pas affiché. Mais la réponse à notre demande est toujours : 'full' ou complet in French ! Nous commençons à envisager une nuit 'outdoor' quand, enfin, une belle demeure semble avoir encore une chambre vacante. On comprend tout de suite pourquoi : 55 £ pour deux, autant dire 550F ! Pour un logement chez un particulier, en France, nous trouverions cela exorbitant. Mais qu'y faire ? Sinon les SDF sur un banc public ?

L'accueil est chaleureux et la chambre spacieuse avec deux grands lits. L'hôtesse, jeune femme « dans la trentaine », est tout à fait souriante, serviable et disponible. Elle téléphone « sans frais pour nous » à l'adresse notée par Gilbert, pour réserver notre gîte le lendemain soir à Shrewsbury. Elle nous donne ses instructions pour le breakfast car elle ne veut pas se lever à l'heure à laquelle nous souhaitons partir. Ce sera un petit déjeuner de type continental sans bacon ni « baked beans », ce qui nous ne dérange pas vraiment. Puis elle nous explique patiemment et avec croquis à l'appui où nous pourrions dîner dans le centre-ville distant de 3 km (aie ! il va falloir reprendre les vélos). Enfin elle nous envoie autoritairement prendre rapidement une douche car il est bientôt 20 heures et que - de toute évidence - il serait vraiment 'shocking' que nous allions dîner en ville dans l'état où nous sommes ! Exécution !

Divine surprise, le service dans la pizzeria Galore où nous échouons est assuré par deux serveurs français. Le premier, qui assure le service de la terrasse/jardin, surveille nos vélos du coin de l'œil et le second, qui est une dynamique donzelle, copine du précédent, nous aide à interpréter le menu et nous fait un service 'made in France'. Cuisine italo/internationale sans originalité. Évidemment, nous pleurons après le pain...

Retour au bercail sans anicroche avant que la nuit ne tombe complètement. Notre première journée anglaise s'est bien passée. Nous serions presque surpris de ne pas être... plus étonnés. Nos ressemblances dépassent largement nos différences. Alors pourquoi tant de rivalité ?



Il y a très très longtemps, bien avant l'ère chrétienne, un isthme reliait la France et l'Angleterre. C'est par ce passage terrestre que nos plus lointains ancêtres sont venus de la péninsule ibérique. Comme vous le voyez, nous sommes tous frères...

Et puis, après d'autres tribus celtes venues cette fois-ci par la mer, ce sont les Romains qui envahissent l'Angleterre qu'ils appelaient alors Pretani, mot dérivé du gallois et qui signifie « pays des hommes peints ». C'est César – déjà sourdingue ? – qui transformera Pretani en Britannia. L'Angleterre colonisée... mais pas nous, les Highlanders écossais, pas plus d'ailleurs que nos frères Gallois. Comme nous allons souvent faire quelques razzias chez ces Anglo-Romains, l'empereur Hadrien fait construire en 122 après JC, un immense mur de plus de 100 km de long, d'une côte à l'autre. Costaud le mur, puisqu'il existe encore ! C'est le mur d'Hadrien qui s'étend de Carlisle à Newcastle. Un symbole fort de notre histoire ! Non seulement, les Romains n'ont jamais pu nous soumettre – nous « civiliser », prétendaient-ils – comme tant d'autres mais ils ont dû se barricader derrière une muraille pour se protéger de nos farouches combattants ! Ah, la belle époque !

Dimanche 15 juin - 3ème étape

BATH - SHREWSBURY 188km (dénivelée 1335m)

Où l'on prend le temps de faire un peu de tourisme...

Comme prévu, nous sommes seuls maîtres à bord pour confectionner un petit déjeuner « comme chez nous ». Il sera copieux.

Départ à 7h20. Bath est une ville de grande renommée touristique. Elle le doit à des sources chaudes que les Romains s'empressèrent d'exploiter pour en faire la première station thermale d'Angleterre avec thermes, temple, gymnase et tutti quanti. Puis la ville devint à la mode quand une reine Anne s'y fit soigner en 1702. Sa cour eut le coup de foudre et les snobinards s'y construisirent de beaux immeubles. La Deauville anglaise était née. Au 18^{ème}, un certain Ralph Allen qui avait gagné une immense fortune en organisant le service postal dans le coin (La Poste, ça peut rapporter gros ! La preuve !) acheta dans la région et exploita de grandes carrières de calcaire couleur de miel. Avec l'aide d'un architecte très doué, John Wood, il reconstruisit la moitié de la ville, tout en respectant les « vieilleries romaines » et en exploitant le versant d'une colline très verdoyante. Le résultat, tout à fait remarquable, est une cité du 18^{ème} avec des ensembles monumentaux de belle élégance, aux façades courbes - ce qui est original - et entourés de magnifiques pelouses.

Nous ne pouvons pas tout voir, bien sûr, car il y faudrait une journée, mais nous passons successivement à Royal Crescent puis à The Circus (cf. photos page 16). Le premier ensemble, incurvé en forme de demi-ellipse, est composé de trente maisons, jointes entre elles par de puissantes colonnes ioniques. Pendant que nous admirons les jeux de la lumière sur la façade, deux montgolfières passent lentement très haut dans le ciel. The Circus, est constitué de trois ensembles d'immeubles qui entourent un vaste gazon circulaire planté de cinq gigantesques et vénérables platanes. Les immeubles comprennent trois niveaux, ornés de doubles colonnes de style différent. Quelle allure ! Si l'on fait abstraction de la couleur de la pierre, ces magnifiques ensembles doivent rappeler à Francis la majesté des façades bordelaises.

Mais il faut penser à repartir. Et c'est bien dommage car en ce matin dominical, l'air est d'une grande pureté, la lumière est chaude et la ville encore endormie. Il serait si bon de pouvoir y flâner comme les muscadins et les courtisanes de la reine Anne... Pour sortir de cette ville-écrin, impossible d'éviter une interminable côte (environ 4 km) qui nous cueille à froid et nous fait « mal aux pattes ». Au sommet, nous sommes tous les deux en chaleur, ce qui ne nous sert plus à grand'chose car le parcours est désormais mollement vallonné. On se croirait en pleine Brie, aux environs de Coulommiers. La journée s'annonce vraiment belle et le vent léger est plutôt favorable. Un vrai dimanche de vacances qui s'annonce...

Nous choisissons le village de Painswick (km. 55 - 10h00) pour faire le contrôle journalier. C'est un petit village typé, avec de très jolies maisons en pierre dorée (cf. photos page 21). Il est très fleuri, très soigné, bref, très visité et admiré. D'ailleurs, les premiers troupeaux de touristes commencent à débarquer des autocars... Avant de fuir, Francis prend le temps d'acheter une carte postale et Gilbert de mitrailler. Nous nous attardons quand même un moment autour de l'église et des pierres tombales multiséculaires qui l'entourent, dispersées un peu au hasard dans un cimetière planté d'ifs soigneusement taillés en boule.

Painswick, est un village posé à 350 m d'altitude sur la limite occidentale du bassin de la Tamise, en bordure d'une région qui a pour nom Cotswolds et qui est caractérisée par ses forêts de hêtres et ses villages dorés. De l'autre côté c'est la vallée de la Severn, le grand fleuve gallois. Nous plongeons rapidement vers Gloucester, ville de 115.000 âmes, ancienne place forte romaine construite pour surveiller les incursions des farouches guerriers gallois. C'est aujourd'hui une capitale régionale que nous traversons sans en découvrir les charmes qui, s'ils existent, doivent être bien cachés. Nous traversons la Severn, fleuve fort dolent à cet endroit, sur un trottoir cyclable qui se prolonge par une piste... qui finit par disparaître dans la végétation (cf. photo page 62). Bravo la DDE locale ! Ils sont aussi bons que nous en pistes cyclables, les Anglais... Nous devons donc nous rabattre sur la vraie route qui est fort encombrée. Mais où vont-ils tous ces gens ? Ils ne pourraient pas se reposer un peu le dimanche ?

Deux miles plus loin, nous prenons sur la droite, une route moins importante (que nous appelons une départementale chez nous ; disons une comtale ici dans le Gloucestershire !) mais encore encombrée. C'est à croire qu'avec ce beau temps, toutes les voitures décapotables et tous les tacots de 50 ans d'âge sont de sortie... La région que nous traversons n'est vraiment pas « jojo » ; pas moche non plus d'ailleurs. Tout simplement sans intérêt. C'est assez longuet à parcourir à 20 à l'heure. Et le casse-croûte que nous prenons à l'ombre d'un « quéqué » dans la cour d'un garage/station service apparemment désert ou complètement endormi est le bienvenu. Gilbert note sur son carnet : arrêt/pique-nique de 12h35 à 13h15 au croisement de la A438, km. 96 de l'étape. Vers la fin de notre orgie de salade en boîte et de mini Bonbel, une femme surgit juste à point pour nous remplir nos gourdes d'une eau bien fraîche. Elle est aimable et s'avoue, comme nous, être très surprise par ce temps magnifique et cette chaleur « africaine ». Nous quittons ce lieu étrange qui aurait pu être le plateau de tournage de Bagdad Café. Même la patronne avait le profil. Par contre, nous repartons sans avoir bu un café..

Double arrêt dans la petite cité de Leominster. Le premier pour tirer une photo du panneau d'entrée qui a belle allure et nous informe que cette petite ville est jumelée avec Saverne, ensuite pour profiter des toilettes municipales. En Angleterre, les « pipi-rooms » sont gratuits et très « clean » : eau froide, eau chaude, table pour langer les enfants... Bref, le grand luxe. Le seul inconvénient est que, dans certains endroits, elles ferment à 15h30 précises (pas 31') et que l'on risque de s'y faire boucler jusqu'au lendemain !

Vers 16h, nous atteignons Ludlow, qui fut autrefois la capitale du Pays de Galles. Cette petite ville de moins de 10.000 habitants concentre une quantité de colombages tout à fait remarquables (cf. photo page 21). Nous faisons un petit circuit en ville et nous tombons - un peu par chance - sur la « merveille des maisons à colombage » selon un certain Pevsner, écrivain d'origine allemande et amoureux du coin (que nous ne connaissons pas davantage mais dont nous pouvons affirmer qu'il n'exagérerait pas !), le fameux Feathers Hotel. C'est effectivement une imposante bâtisse à la façade exubérante. Un gros macaron sur la façade nous apprend que la construction d'origine a été agrandie et que la façade a été entièrement refaite en 1610. Bigre, c'est du costaud ! Même si la dernière restauration date de 1970.

Encore une quarantaine de kilomètres et nous atteignons Shrewsbury, peu après 18 heures. Nous trouvons facilement le B&B Glyndene. Il se situe derrière l'ancienne abbaye. C'est une petite maison tout à fait british, propre comme un euro tout neuf, avec un micro-jardinot doté d'une magnifique boîte à lettres rouge vif (cf. photo page 21). Les Anglais aiment et soignent leurs « homes ». Accueil chaleureux, une nouvelle fois... La patronne est jeune et attentionnée, le patron semble être un peu déçu car il attendait des Italiens. Il disparaît quand il apprend notre nationalité. Gilbert ressort rapidement - quand le soleil donne encore - pour faire quelques clichés de l'abbaye qui est toute proche.

Après une bonne douche, nous allons dîner dans un restaurant voisin (soupe / veau et patates / glace - bon et copieux...). Puis nous faisons une assez longue promenade dans une ville désormais déserte. Shrewsbury est une cité très ancienne, autrefois capitale de la province orientale du Pays de Galles. Ville frontière, on peut y franchir la Severn à deux reprises, une fois par l'English Bridge et l'autre fois par le Welsh Bridge, tout en rentrant chez soi selon que l'on est Anglais ou Gallois. Entre les deux, on cohabite... ou bien l'on est ni l'un ni l'autre..



En l'an de grâce 843, Kenneth MacAlpine devient le premier roi d'Ecosse. Après s'être battus entre eux, contre les Romains, contre les Vikings, nos farouches ancêtres les Pictes et les Scots, dont les mœurs ont été quelque peu amollies par l'évangélisation de Colomban et de ses disciples, viennent enfin de se choisir un roi. C'est un Scot, c'est un Mac ! « Scotland is born ! L'Ecosse est née ! ».

Notre emblème est le chardon qui, à l'exemple des oies du Capitole, permit aux nôtres de mettre en déroute des assaillants Vikings venus se fourvoyer dans un champ de cette noble plante en voulant traîtreusement attaquer pendant la nuit. Attention, qui s'y frotte, s'y pique !

Lundi 16 juin - 4ème étape

SHREWSBURY - KENDAL 210 km (dénivelée 1045m)

Une hôtesse championne, une pieuvre tentaculaire et une chinoiserie pour finir.

Lever à 6h15 et breakfast « œufs brouillés/bacon/muesli/toasts/thé ou café » servi à 7h00 précises par Jane, notre charmante hôtesse. Elle s'informe de notre périple tout en faisant le service et nous assure être tout à fait émerveillée par notre performance et notre courage. Notre âge vénérable contribuant sans aucun doute à l'emploi de ces superlatifs flatteurs, nous restons dignes et modestes devant cette avalanche de compliments qui font bien plaisir quand même. D'autant que la charmeuse est une grande sportive et une joueuse de tennis de haut niveau. Sur le mur, une photo datant d'une dizaine d'années la montre à l'issue d'un tournoi « gentleman » à Wimbledon. Elle est très fière de présenter la coupe des vainqueurs, aux côtés de son partenaire qui avait pour nom, Boris Becker. Même si sa juvénile beauté avait sans doute favoriser l'indulgence de son champion germanique, la « beautiful girl » devait avoir un joli coup de raquette. Vraiment sympathique, cette Miss Jane ! Nous lui claquons chacun deux grosses bises avant de partir. Nous ne savons pas si ce comportement est très « british » mais elle semble apprécier ces « french kisses » anodins...

7h40. Il faut quand même penser à y aller. Devant nous, la tentaculaire mégapole qui s'étend de Liverpool à Manchester nous attend avec tous ses pièges, ses banlieues industrielles et ses multiples voies autoroutières. Le road-book prévoit de perforer le monstre, sans hésitation, du sud au nord, en l'attaquant par ses talons d'Achille, Warrington et Wigan. Ouais, tout ça c'est facile sur la carte. Mais nous sommes bien trop « vieux singes » pour croire que la bête ne cherchera pas à nous mordre...

Pas de problème de pilotage pour traverser Shrewsbury de part en part. Peu d'animation encore, bonne signalétique. La campagne est plus sympathique qu'hier. Le comté de Cheshire est très verdoyant, les villages sont beaucoup plus coquets et bien fleuris. Nous laissons la nationale A5 pour une très sympathique et tranquille B5476⁷. Route plate ou presque, vent modéré de NW qui ne nous gêne pas d'autant plus que les haies nous protègent. Et comme nous les frôlons de notre bras gauche... Faut-il voir dans ce « goudron au ras des orties » l'origine de l'hécatombe animale sur les routes anglaises ? Depuis deux jours, nous sommes très surpris par le nombre de lapins, de passereaux, voire de faisans, écrabouillés, laminés, réduits à l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette qui décorent macabrement les chaussées britanniques, particulièrement dans les régions de bocages et sur les routes étroites.

Au km. 67, à l'entrée du village de Cuddington, nous choisissons l'ombre de quelques gros platanes pour manger un morceau et soulager nos vessies. Le soleil tape dur, comme la veille. Francis décide de sortir son plus beau vocabulaire pour demander un peu d'eau à un monsieur dans nos âges qui est occupé à repeindre le rebord du toit de sa maison. Le bonhomme est tout à fait aimable, et s'empresse de descendre de son échelle pour s'emparer de nos bidons. Il souhaiterait même nous offrir un café mais nous avons déjà pris un peu de retard avec Jane et le temps nous presse. Il nous donne toutes les explications utiles pour trouver un marchand de fruits un peu plus loin dans le village. Toutes... sauf la dernière sans doute car si nous finissons par trouver le pub, nous sommes incapables de situer la boutique du « green'grocer's » qui aurait dû être proche... Tant pis pour nous. Pour manger des fruits, il fallait travailler davantage pendant nos cours d'anglais au lycée !

Nous atteignons sans difficulté la banlieue sud de Warrington, porte d'entrée dans le monstre urbain. Nous commençons par faire nos achats pour le pique-nique dans le premier mini marché venu. Pas de surprise, c'est presque comme chez nous... sauf que tout est écrit en anglais. Nous chargeons les sacoches et nous plongeons au cœur de la pieuvre. En principe, c'est tout droit... Mais avec les innombrables et gigantesques « rundabouts » (rond-point, évidemment !) et leurs nombreuses issues, il n'est pas toujours facile de garder le bon azimut.

⁷ nous n'avons pas cherché à comprendre la logique utilisée pour labelliser les routes... nous nous sommes contentés de savoir que M = autoroute, A = nationale, B = secondaire et C = route blanche sur la Michelin

Ajoutons à cela, des panneaux indicateurs très spécifiques à la proche banlieue, une circulation grouillante et le stress. Raisons bien suffisantes pour justifier une petite erreur d'aiguillage à la sortie de Warrington. Au lieu d'aller sur Wigan, nous partons sur Leigh, trop à l'est. Erreur repérée assez vite, mais qui nous coûtera quand même cinq bons kilomètres (disons trois miles !) et quinze minutes supplémentaires de supplice dont nous nous serions bien passé.

C'est sur le bas-côté d'une piste cyclable jouxtant une route au trafic infernal que nous avalons nos provisions, pris dans les tentacules de la bête immonde et résignés par notre défaite. Nos compteurs indiquent 101 km. Nous sommes exactement (sauf nouvelle erreur ?) à mi-parcours et il est déjà 13h30. Cela nous promet une arrivée tardive à Kendal. Restera-t-il encore deux lits à l'Auberge de Jeunesse ? Car il va bien falloir oublier les douceurs des B&B pour préserver notre réserve de livres (pounds) qui fond comme neige au soleil.

Nous reprenons notre progression sans enthousiasme mais avec une belle abnégation. Enfin, une fois Preston franchi, la circulation devient moins intense, et la fin d'étape sera plus agréable. Contrôle à Lancaster (km174, 17h25) par photo, car l'achat de carte postale n'est pas évident dans cette ville, à moins d'accepter de perdre un temps fou. Il en sera souvent ainsi au cours de ce périple britannique. Passé cette ville, dont nous avons surtout entrevu le grand « bordel circulatoire » rapidement évité grâce à des trottoirs cyclables fort bienvenus, nous entrevoyons la mer « perdue » depuis Plymouth et pour la première fois depuis notre départ, se profilent à l'horizon des vrais contreforts montagneux. Ce sont les sommets du fameux Lake District, le parc national des lacs dont le plus haut sommet, le Scafall Pike - 977 m - est le point culminant de l'Angleterre. Nous allons côtoyer cette région de montagnes dès demain et ça fait bien plaisir de se dire que nous en avons bientôt fini avec ces interminables, et sans saveur, plaines anglo-galloises.

Nous arrivons à Kendal, vers 19h30. L'Auberge de Jeunesse se trouve dans la rue principale (cf. photo page 22). La jeune réceptionniste nous propose deux plumards dans le dortoir de douze places. C'est à prendre ou à laisser. Et comme nous n'avons pas le choix... Heureusement nous ne sommes que quatre et nous pouvons facilement nous isoler et étaler notre foutoir. Seul inconvénient, il n'y a rien pour mettre nos bagages en sécurité. Mais les « vieux » qui nous côtoient en silence (pas bavards les gens du coin !) sont des vrais routards, des gens sérieux... comme nous !

Nous allons dîner en ville. Le restaurant indiqué par la jeune donzelle de la réception est fermé et après deux allers-retours dans la rue principale du village, nous n'avons guère le choix car le lundi est jour de fermeture de presque tous les restaurants. Nous sommes bien contents d'en trouver un ouvert, même si c'est un Chinois ! Et nous avalons sans chinoiser deux soupes cantonaises, du poulet et du porc cantonais avec du riz cantonais... sans dessert, le tout pour 27 £ (270 F grosso modo soit plus de 40 euros). La vie est chère en Angleterre ! Heureusement que nos plumards rustiques ne nous coûteront « que » 14 £, petit déjeuner sommaire inclus. À notre retour, nos « coturnes » dorment déjà, sans ronfler, et la nuit sera très calme.



C'est exactement deux siècles après Kenneth MacAlpine que MacBeth règne sur l'Ecosse de 1040 à 1057. Qui ne connaît le nom de MacBeth depuis que Shakespeare en a fait le héros de l'un de ses drames ? Sacrée publicité dont il se serait bien passé. Parce que s'il a donné quelques coups de couteau au roi Duncan, ce n'est pas tellement pour prendre sa place mais bien parce que ce sauvage avait tué le père et le premier mari de son épouse chérie, la tendre Gruoch, sa Lady Macbeth à lui !

Qu'est-ce qu'il aurait écrit Shakespeare si MacBeth n'avait rien fait pour sauver l'honneur de sa belle ? D'ailleurs plus de quatre siècles après, comment le dramaturge pouvait-il savoir ce qui s'était réellement passé ? Du coup, personne ne sait que MacBeth fut un grand roi et que sous son règne, les clans restèrent tranquilles. Enfin, mieux vaut être célèbre pour la fougue de son tempérament et la beauté de son épouse que d'être un simple Mac anonyme dans la longue série des princes d'Ecosse, n'est-ce-pas ?

Mardi 17 juin - 5ème étape

KENDAL - ABINGTON 169 km (dénivelée 1360m)

Grise au départ, rouge au milieu, verte à la fin, voici une étape aux couleurs de tartan⁸...

Nous quittons le dortoir aussi discrètement que possible car nos deux colocataires routards pioncent encore. Ou ils font semblant. Nous trouvons dans le frigo deux sacs en papier à notre nom contenant les produits nécessaires pour confectionner notre petit-déjeuner. C'est comme ça les Auberges de Jeunesse ! Ce n'est pas (trop) cher mais il faut bosser ! Nous préparons café et thé (toujours à disposition) et grignotons les « cakes and marmelade » disponibles, sans oublier les miettes. Car nous sommes bien loin de l'abondance des « continental breakfast » de Plymouth et de Shrewsbury !

Kendal est un gros bourg tout gris par la couleur de ses murs et de ses toits. Dans la grisaille matinale, il a beaucoup de mal à nous séduire. Nous le quittons donc sans regret alors qu'une fine bruine s'installe. Il est 7h50 et l'activité encore très réduite. Rapidement la bruine devient gros crachin breton et enfin pluie, alors que nous attaquons la sévère montée d'un petit col sans nom (altitude voisine de 500m) au km 18. Mais finalement la pluie cesse, même si le ciel reste très gris. Le décor a bien changé depuis hier. Ce n'est pas encore la vraie montagne mais de la grosse colline. Avec des prairies à perte de vue, des murets de granit et quelques taches sombres de forêts. Et aussi beaucoup de moutons, bien gras parce que l'herbe ne manque pas.

Passé le col, le vent se lève, dégage le ciel et se met en tête de nous pousser. Ce qui est très sympathique de sa part, mais comme c'est un marin du sud-ouest, cela ne nous annonce rien de bon. Jusqu'à Penrith, au nord-est du Lake District, région que nous n'aurons qu'effleurée malheureusement⁹, la route est plutôt descendante et, le vent poussant, nous menons presque grande allure comme si nous étions très pressés d'atteindre notre terre promise : l'Ecosse !

Mais auparavant, il faut traverser Carlisle que nous atteignons à 11h30. 73 km en trois heures quarante ! Bof, la grande allure était une illusion ! Photo-contrôle à l'entrée de cette très vieille cité romaine fortifiée, appui occidental du célèbre mur construit sous l'empereur Hadrien qui en avait vraiment marre des incursions des Ecossais insoumis. Après Kendal la grise, voici Carlisle la rouge. Tout est en brique : la citadelle qui nous ouvre la porte d'entrée au sud (cf. photo page 22), le « Touriste Information Center » en centre ville et, côté nord, le puissant château fort construit en 1092 par Guillaume II pour barrer la route aux pillards écossais (encore eux !). Toute cette rougeur nous fait penser au Tarn et Garonne ! Chasse à la carte postale (fructueuse cette fois-ci), achats de provisions dans le premier supermarché venu (Gilbert profite de cet arrêt pour « mettre en boîte » notre premier bobby) et pique-nique sur un gazon ombragé à la sortie de la ville dans une zone commercialo-industrielle. Comme il est midi, de nombreux employés défilent sous notre nez pour aller chercher des sandwiches de l'autre côté de la route. Pas un, ni une, ne porte son regard en notre direction. Nous constatons, une fois de plus, que la réserve britannique n'est pas une utopie...

Nous quittons la ville vers 12h45 en pleine expectative. Figurez-vous que le road-book nous laisse le choix entre rouler six miles sur une 2x2-voies ou faire dix miles sur une route moins fréquentée. Tout ça pour arriver au même endroit à savoir le village de Gretna, « frontière » entre l'Angleterre et l'Ecosse. En fait le choix ne nous appartient pas vraiment puisqu'il dépend de l'interdiction de la 2x2 voies aux cycles. Pas de prohibition ! Une bande cyclable latérale est même prévue. Assez mal entretenue et caillouteuse mais bienvenue néanmoins. Car ça roule fort sur la voie express ! Nous ressentons encore davantage la pression de ce trafic intense lors de la traversée d'un interminable pont sur un bras de mer vaseux (la marée est basse, bien sûr !), ouvrage sur lequel nous devons emprunter la chaussée en serrant très fort les fesses et en priant St-Georges... puisque nous sommes encore sur le territoire anglais.

Tout se passe bien. Nous quittons cette artère et ses bolides avec soulagement pour prendre une petite route latérale (l'ancienne nationale) qui est quasiment déserte.

⁸ le tartan est le tissu coloré utilisé pour fabriquer les kilts

⁹ un premier projet de road-book établi par Gilbert prévoyait une traversée complète du District des Lacs mais il en résultait un sérieux allongement kilométrique et altimétrique, certes compatible avec les délais mais quel est l'intérêt de faire un détour si le temps manque pour s'arrêter et prendre le temps d'apprécier ?

Arrêt-photo pour tirer le portrait de Gilbert devant le panneau « SCOTLAND welcomes you ». Bienvenus et bien contents d'être arrivés là ! Pas vraiment parce que nous aimons davantage les Ecossois que les Anglais, mais parce que c'est bien « in Scotland » que se trouve notre objectif. Et puis l'Angleterre, c'est trop « comme chez nous » et nous sommes certains de trouver autre chose en Ecosse. À l'opposé de la route, une maison d'aspect très breton ou basque affiche un gros panneau « First House in Scotland ». Bon, ça ce n'est pas vraiment un scoop puisque la frontière (exclusivement marquée par le panneau, pas de flic, pas de douane) est à dix mètres. En déchiffrant de plus près les affichettes, nous constatons que cet ancien poste de douane est, à présent, un lieu où l'on peut se marier en quelques minutes et dans la foulée se saouler au whisky dans la pièce voisine. Fortiches ces Ecossois ! Heureusement ce lieu de perdition est fermé. On ne sait jamais nous aurions pu, en tournant dans le mauvais sens (on roule bien à gauche ici !), commencer par l'alcool et nous retrouver pacés à la sortie !

Nous sommes dans les Southern Uplands, les hautes terres du sud. Enfin hautes, c'est beaucoup dire ! Tout est vert, vraiment tout vert ! Nous apercevons des grosses fermes isolées, cernées d'immenses prairies où paissent de nombreux moutons bien laineux et à la tête noire, cousins germaines des Manechs du Pays Basque. Le relief est mollement ondulé et les zones boisées assez nombreuses. Nous roulons à bonne allure, poussés par un vent nettement favorable, jusqu'à ce que soudainement un très violent grain nous surprenne. Quelle rincée ! Le temps de mettre les capes de protection il est déjà passé, mais le vent a tourné de 180°, comme ça sans prévenir ! La conséquence est immédiate : notre vitesse est divisée par deux : 15 km/h désormais. C'est ce que les cyclistes appellent « ramer »... avec les pieds trempés, évidemment !

Comme la longueur de l'étape programmée pour le lendemain est réduite (moins de 150 km) afin de nous permettre de traverser la ville de Glasgow « plein centre », et que, au-delà de la petite agglomération d'Abington, c'est le « no man's land » (du moins sur la carte), nous décidons de laisser passer la fureur d'Eole et de faire étape dans un Hôtel Days Inn (chaîne hôtelière à un prix raisonnable) situé près de la sortie de l'autoroute. Il est à peine 17h30 quand nous prenons possession d'une vaste chambre avec baignoire, TV et assez de place pour y mettre nos randonneuses, absolument ravies de cette aubaine. De plus la chambre ne coûte 'que' 45 £, rapport qualité/prix tout à fait correct dans le contexte britannique. Qui dit station d'autoroute, dit aussi self et restauration rapide ouverts à toute heure, ce qui est particulièrement commode. Bien sûr la bouffe y est mondiale et médiocre, mais nous ne sommes pas venus ici pour mettre des étoiles au chef de cuisine.

L'hôtel est situé en pleine nature et le calme est presque parfait car l'autoroute est cachée en contrehaut¹⁰. De tous petits lapins s'ébattent en grand nombre sur la vaste pelouse taillée rase qui entoure l'hôtel. Gilbert essaie de s'en approcher, Olympus zoomé à fond, mais ils ne se laissent pas du tout séduire et s'enfuient vers le champ de céréales voisin, comme des souris poursuivies par un matou. Le beau temps semble revenir, le vent se calme et les nuages s'effilochent. Une douce lumière de fin de journée met parfaitement en valeur l'infinie variation des tons verts dans ce décor mollement relevé des Uplands. C'est un inespéré et délectable final pour cette journée commencée dans la grisaille puis balayée par la tempête. Qu'en sera-t-il demain alors que nous allons vraiment entrer dans l'Ecosse que nous sommes venus chercher ?



En 1058, Malcom Canmore – ce qui veut dire « grosse tête » en gaélique – succède au roi Macbeth. Grâce à son intelligence politique (il avait certes une grosse tête mais elle était bien structurée) et aux qualités morales de son épouse Margareth (jamais un grand 'Mac' sans une femme à ses côtés !) lui permettent d'unir tous les clans et l'Ecosse connaît une période de calme, de prospérité, de fêtes et de renforcement du christianisme...

Quand patatras... En 1093, Malcom tombe dans une embuscade lors d'une invasion anglaise (déjà eux !). Son épouse – qui deviendra Sainte Margareth – le rejoint dans la tombe quelques jours plus tard... Ah ! que c'est beau les histoires d'amour !

¹⁰ on se demande bien pourquoi il n'y aurait que des contrebas ?

Mercredi 18 juin - 6ème étape

ABINGTON - CRIANLARICH 155 km (dénivelée 830m)

Une mégapole et un village-écrivain...

Notre première nuit en Ecosse a été bonne. Lever 6h00, petit-déjeuner continental aussi médiocre que le dîner à 7h00, et départ 7 h 20.

De lourds nuages gris défilent dans un ciel très chargé, portés par un vent de sud-ouest qui souffle en rafales tempétueuses. Une pluie dense et bien froide nous contraint à mettre les vêtements anti-pluie et même les jambières anti-froid pour Gilbert. En viendrions-nous à regretter le soleil anglais ? Dire que la canicule a commencé son œuvre de destruction en France et qu'ici, on gèle !

Arrêt à Larkhall dans les premiers faubourgs de Glasgow. Pour une urgente nécessité physiologique de Gilbert qui, avec ce temps à ne pas mettre un Écossais dehors, trouve son salut dans les toilettes d'une station-service Shell. Posé sur le trône, il est hypnotisé par une affichette, scotchée sur la porte, devant lui : « **Now wash your hands** » qui se traduit par : « Et maintenant, va te laver les mains ! »... sans discuter. Hygiéniques et autoritaires, ces Scots !

Il faut être un peu fou pour se lancer dans la traversée d'une ville comme Glasgow. C'est au bas mot, hors erreur de parcours ou de détour obligé par des sens interdits, une très grosse vingtaine de kilomètres de ronds-points, de croisements, de feux rouges, de sens uniques, d'hésitations, de bagnoles qui vous rasent les sacoches... Mais si on ne traverse pas, on ne voit rien. Vraiment rien. Et comme, jusque-là, la campagne ne nous a pas vraiment dépayés, il était tout fait normal de tenter cette incursion jusqu'au cœur de la ville.

Au risque de se tromper. Ce qui arrive d'ailleurs dès la sortie de Larkhall dans un 'roundabout' à sorties multiples dont les Britanniques sont les champions (et les créateurs d'ailleurs). Mais le surplus kilométrique ne sera pas très important. Première impression : la banlieue de Glasgow, c'est grand, c'est gris (surtout sous la pluie), c'est très industrialisé et fort peu verdoyant. Mais, quand nous arrivons enfin au centre, toujours sous une pluie dense et froide, nous constatons, en remontant High Street vers la cathédrale (cf. photos page 31), que Glasgow est une ville de caractère avec de cossus immeubles de pierre rouge sombre, datant pour la plupart des 18^e et 19^e, période de grande prospérité commerciale.

Nous grimpons jusqu'à la massive cathédrale gothique de Saint Mungo, construite au 13^e à l'emplacement même où le saint patron de la ville édifia une première église dès le 6^e siècle. Nous prenons le temps de faire un tour à l'intérieur, où le regard est capté par les magnifiques arcs brisés, étonnement mis en valeur par une lumière inattendue avec la grisaille extérieure. Quelques dizaines de touristes vadrouillent dans la nef, interrogeant un guide de 2 mètres de haut, en kilt et moustache grise, ou admirant le remarquable jubé de pierre. Francis trouve son bonheur près d'une marchande de cartes postales, mais il égare un de ses gants. Comme il s'en aperçoit quelques minutes plus tard au moment de récupérer son vélo, nous nous précipitons vers la vendeuse qui n'a rien vu, rien entendu, elle le jure !..., puis nous refaisons soigneusement notre circuit. Rien à faire... le gant a déjà disparu et ne peut avoir qu'été subtilisé. Que peut-on bien faire d'un seul gant cycliste ? Mystère non éclairci !

Nous continuons notre visite par George Square, une très belle place qui est le cœur administratif de la ville, puis par les rues piétonnes du centre, peu animées avec ce temps de chien. Nous finissons par échouer dans un Burger King, un clone de Mac'Do, solution refuge pour nous quand la météo est contraire et que l'heure tourne. D'ailleurs faire honneur aux « Mac' » en Ecosse ne nous paraît pas condamnable ! En pratique, les avantages sont multiples : bouffe copieuse et pas si mauvaise que ceux qui n'ont jamais voulu goûter à ces « cochonneries américaines » le prétendent, casse-croûte à l'abri des intempéries et parking « à vue » derrière la vitre pour les vélos, toilettes pour les vidanges/remplissages des bidons, le tout en une petite demi-heure. Pas mal, non ? Pendant que nous avalons nos « Macs » un vendeur de journaux, stoïque sous le crachin, hurle à s'en faire péter les cordes vocales ses « **Evening, News ! The News ! News !** » avec des trémolos assourdissants, même à travers la vitre. Il est courageux le brave homme car il doit vendre un journal tous les vingt trémolos, ce qui fait un bien faible rendement !

La sortie de Glasgow est interminable, car notre route longe l'estuaire de la Clyde, zone portuaire et industrialisée et parce que la pluie nous offre une nième douche, avec le vent dans le nez en prime. Cette fois-ci, il souffle de l'ouest et c'est un mauvais signe. Enfin nous atteignons la petite agglomération de Dumberton qui marque la fin de cette galère banlieusarde. Grosse émotion après cette ville quand Francis, un peu attardé par un besoin urgent, confond son partenaire encapuchonné de jaune avec une grosse touffe de genêts et continue sur la 2x2 voies au lieu de prendre une bretelle de sortie à gauche. Heureusement qu'il n'est pas tombé sur un genêt farceur et baladeur, sinon il aurait pu courir derrière longtemps ! Il constate donc assez vite son erreur, mais il n'est pas facile de faire demi-tour sur une 2x2 voies sans bande latérale ! Idem pour son compère qui attend sur sa bretelle et n'ose se lancer à contresens. Tout rentre dans l'ordre après une dizaine de minutes de panique. Du coup, même la pluie s'arrête et le ciel se dégage.

Nous faisons un long arrêt « tourisme/achats/casse-croûte » quelques miles plus loin dans un très joli village posé sur la rive du loch Lomond, le plus grand des lacs écossais. Luss est un endroit absolument charmant avec ses petites maisons de pierres roses et grises, ses jardinets remplis de fleurs (cf. photo page 62) et sa petite église croquignollette. Un vrai village-bijou que nous avons pu admirer sous le soleil ! Nous cassons la croûte sur un banc public devant l'église... et en repartant, Francis oublie ses gants longs. La paire complète cette fois-ci. Décidément notre Aveugle est en grande forme ! Même si ces gants de manutention étaient sans valeur marchande, ils risquent de manquer avec la froidure qui semble s'installer. C'est le festival ! Francis chercherait-il à égaler les performances de son compère lors de l'épisode « Roscoff » ?
« Deux à deux » soupire l'Aveugle résigné « mais toi, tu as tout retrouvé ! Moi, rien ! »

La fin d'étape est agréable, bien que la route soit assez mauvaise et éloignée du loch jusqu'au petit bourg de Tarbet où la voie se scinde : une branche vers l'ouest, une autre vers le nord, qui est la nôtre. Notre route est désormais plus étroite, plus tranquille, plus proche du lac (cf. photo page 31) et plus agréable. Dommage que le soleil ne soit pas au rendez-vous !

Enfin, après une longue mais tranquille montée, nous parvenons à l'Auberge de Jeunesse de Crianlarich, cachée dans la nature mais bien indiquée et facile à trouver. Accueil très sympathique comme cela semble être la règle. Il y a de la place (ouf !) dans un dortoir à huit lits où nous sommes seuls ce qui nous permet d'étaler très largement nos habits trempés. Nous n'avons pas encore découvert l'existence des « drying area », ces petites pièces surchauffées pour faire sécher les fringues. La réceptionniste nous envoie rapidement à l'épicerie du village qui ferme à 18h00 ! Il est « moins deux » quand nous y entrons pour acheter sans trop avoir le temps de choisir, une boîte de rosbif, une autre de raviolis, des sachets de soupe et quelques yaourts. Au retour, nous trouvons un nouvel occupant dans la piaule. Un marcheur solitaire, silencieux et discret comme une ombre. Serait-ce le fantôme de Crianlarich ?

Puis nous découvrons les joies de la dure vie du vrai routard à savoir faire sa bouffe malgré la lassitude. Francis s'avère particulièrement performant dans cet exercice, Gilbert affichant de bien meilleures aptitudes pour essuyer la vaisselle. Ça se bouscule un peu autour de la gazinière, mais chacun « fait son beurre » sans s'occuper de ses voisins. Très peu d'échanges. C'est regrettable, mais les problèmes de langue et la fatigue n'arrangent pas les choses...

Au retour, nous trouvons trois nouveaux occupants dans le dortoir. Trois marcheurs qui sont au bord de l'épuisement ! 22 miles dans la journée, sous la pluie, avec des sacs de 20 kg ! L'un d'eux nous montre son tendon d'Achille gonflé et violacé. Plus qu'une tendinite, c'est une méga-inflammation qui lui arrache de véritables cris de douleur. Incapable d'aller dîner, il se couche en gémissant. Gilbert lui passe son tube de ketum. Il se masse et cela semble le calmer...

Nous commençons déjà à somnoler quand ses compères reviennent. Nous comprenons qu'ils espèrent repartir le lendemain. Tous les trois ! Ils rêvent... Nous aussi. La nuit sera calme.



Sainte Margareth avait eu plusieurs fils de son roi Malcom « grosse tête ». Ils régneront tous avec l'intelligence et la sagesse de leurs parents. Le dernier d'entre eux, Davis 1^{er} renforce le pouvoir royal et conforte ainsi l'autonomie de l'Ecosse. Les Anglais ne viennent plus s'y frotter...

Jeudi 19 juin - 7ème étape

CRIANLARICH - INVERNESS 191 km (dénivelée 1385m)

Tempête, ivresse et hallucinations

Réveil à 6h00. Une nouvelle fois nous quittons la chambre en catimini avec tout notre foutoir. Le solitaire et les trois « cassés » d'hier ronflent tranquillement. Nous ne saurons jamais si le massage au Ketum a été efficace. Petit encas « Nescafé capucino / paquet de madeleines », produits achetés la veille et départ à 7h30.

Le temps est très couvert et il souffle un fort vent d'ouest. Habits de pluie de rigueur, jambières comprises, bien que l'été soit annoncé dans deux jours. Mais ces conditions ne nous émeuvent pas le moins du monde. Nous sommes deux vieux singes blindés contre les intempéries. Depuis le temps que nous affrontons des temps de chien, des méchants vents d'ouest, des mistraux et des narbonnais, ce ne sont pas des coups de vent comme ça qui vont nous faire peur.

Départ à plat, vent latéral plutôt poussant, pendant 8 km jusqu'au village de Tyndrum puis ascension d'un premier col dont l'altitude approche les 400 m. Là un panneau nous apprend, non pas le nom dudit « summit », mais que nous entrons dans les Highlands et que nous y sommes les bienvenus ! « **Welcome to the Highlands** » ou pour ceux qui parle le gaélique « **Fàilte don Ghàidhealtachd** ». Encore une langue fastoche ! Car nous sommes bien dans les Highlands, la haute Ecosse, la vraie, cette terre de légendes, de fantômes, de monstres et des irréductibles Scots. Cette fois-ci « ON » y est et nous n'allons pas être déçus !

Partout, c'est vert excepté les robes claires et les têtes noires de nos amis ovins, très nombreux et ronds comme des bibendums. Certains sommets ont réussi à accrocher des nuages au passage, sans doute pour se voiler la face de nous accueillir avec un temps pareil. Pas facile de rouler droit avec ce vent déchainé ! Nous n'avons pourtant pas bu de whisky ! Le ciel semble atteint d'une véritable danse de Saint-Guy. Après une courte descente, nous longeons un loch du nom de Tulla, lui aussi complètement en transes. Plus loin, un pauvre arbre solitaire bêtement perché sur une butte rocheuse fait le gros dos en gémissant sous les rafales. Nous progressons, cramponnés à nos guidons dans ce décor dantesque... qui ne nous déplaît pas. Mais heureusement que nous n'avons pas à remonter dans le vent car ce ne pourrait être qu'à pied !

Le temps se dégage un peu quand nous passons un second col, le « Rannoch Moor summit » qui « culmine » à 1141 pieds (350 m à peine !). Photo souvenir et sourire de Francis ! Ça ne dure pas. Sur le plateau, la tempête retrouve un second souffle et comme notre direction s'oriente à l'ouest, les rafales nous bousculent de plus belle. L'une d'elles emporte Francis vers le milieu de la chaussée heureusement déserte. Nous grimpons laborieusement malgré une pente quasi-nulle vers le verrou de Glen Coe, clé d'accès au grand fossé calédonien. À gauche une petite route conduit au « Glencoe ski centre » (bigre, du ski à moins de 500 m d'altitude ! il ne doit pas faire chaud par ici au mois de janvier !), à droite un sentier de type GR porte des groupes de marcheurs à la queue leu-leu, fortement encapuchonnés et courbés par le vent et le poids de leur chargement (on dirait des pèlerins de Compostelle ! souvenirs... souvenirs¹¹...), devant nous le seuil de Glen Coe et un ciel noir d'encre qui va, à coup sûr, nous tomber sur la tête !

Arrivés au sommet, c'est néanmoins avec bonne humeur que Francis grimpe sur une petite butte et tend ses deux bras en V vers le ciel, pose qui l'a rendu célèbre, depuis notre ascension du Pico Veleta douze mois plus tôt¹² (cf. photo page 31). Malgré le temps exécrationnel, nous sommes heureux de vivre ce moment. C'est ainsi que nous imaginions cette région. Pas sous le soleil que nous avons eu en Angleterre. Pourquoi ? Parce que le mystère n'aime pas la lumière et que, comme des enfants qui ne veulent pas qu'on leur dise que le Père Noël n'existe pas, nous continuons d'espérer que Nessie se montrera... Avec ce temps, nous croyons d'ailleurs la voir et l'entendre. Ne serait-ce pas elle qui vient de rugir par là derrière cet îlot ? Ne serait-ce pas elle qui nous montre ces petits yeux ronds, par ici entre deux vagues ?

¹¹ voir « A chacun son cap Horn ! », pages 62 et suivantes

¹² voir « Objectif 3000 », pages 84 et 107

Nous devinons plus que nous voyons des paysages sauvages et désertiques dans la longue descente vers le village de Glen Coe. Descente très prudente car la route est glissante et les rafales de vent perfides. En bas, nous retrouvons sinon le soleil, du moins un peu de lumière. Nous traversons des villages qui portent des noms étranges, Ballachulish, Corran, Druimmarbin. Chacun d'eux sonne comme une formule magique... Nous côtoyons les lochs Leven et Linnhe aux eaux sombres et agitées d'où émergent de drôles de choses aux formes animales... Hello Nessie ! C'est bien toi ? Allez, ne fais pas la bêcheuse !

Nous faisons nos achats dans une petite boutique qui vend un peu de tout. Arrêt casse-croûte quelques kilomètres plus loin dans un abribus. La pluie a cessé, mais la menace persiste. Il est déjà midi trente et nous n'avons parcouru que 68 km ! Bigre !

Toujours secoués mais plutôt poussés, nous arrivons à Fort William. Figurez-vous que cette ville de dix mille habitants est le Chamonix des Britanniques ! Même si Ben Nevis avec ses 1343 m d'altitude ne peut rivaliser avec notre Mont-Blanc, il est quand même le point culminant de la Grande-Bretagne et l'attrait touristique est identique. La rue principale n'est qu'une suite de boutiques de souvenir, de whisky et de kilts ou de shetlands. Ah ! il y a même un magasin de cycles. Francis en profite pour s'acheter une paire de gants longs. Ce qui n'est pas un luxe, avec la froidure ! Et le reste de la ville n'est qu'hôtels et B&B.

Le plus étonnant est que, malgré le temps détestable, il y ait d'assez nombreux touristes lécheurs de vitrines et collectionneurs de babioles. Parmi eux, une petite douzaine de cyclos d'âge moyen à mûr, montés sur des vélos de randonnées « à l'anglo-saxonne » (guidons plats, garde-boue, éclairage), bien protégés de la pluie depuis le sommet du casque jusqu'à la points de leurs chaussures, en passant par les sacoches... Car ce sont des vrais cyclo-routards qui transportent leurs bagages ! ... Nous n'en saurons pas plus. Certains ont investi la « Shop for Bikers » où Francis vient d'acheter ses gants, d'autres sont partis en vadrouille... Aucun n'a prêté la moindre attention à nous. Il est vrai que nous sommes nettement moins « smartys » (chics) qu'eux. Réserve anglo-saxonne ? Assurément. Et comme nous ne sommes ni l'un, ni l'autre des communicants spontanés (une petite pensée pour nos amis Nadine et Jean-Pierre de Montpellier qui, même moins à l'aise que nous dans la langue de Shakespeare, auraient depuis longtemps établi le contact...), nous n'en saurons pas plus.

Quant à Ben Nevis nous ne le verrons pas ! Il est caché dans ses nuages. Normal ! Un dicton local prétend que : « Si tu vois Ben Nevis, c'est qu'il va bientôt pleuvoir et si tu ne le vois pas, c'est qu'il pleut ! ». Dont acte ! D'ailleurs avec une pluviosité de 300 jours par an en moyenne, nous n'avions pratiquement aucune chance de le voir Mister Ben !

Nous repartons toujours vers le nord, toujours poussés par le vent et toujours soumis à des averses isolées. À la sortie du petit hameau de Spean Bridge, blotti au fond de ce que dans le Jura on appellerait une reculée, une méchante bosse, comme nous n'en avons pas grimpée depuis la première étape dans le Devon, nous prend par surprise. Et comme la route s'est orientée à l'ouest, c'est avec le plus petit braquet que nous parvenons au sommet, le souffle court. Nous le reprenons en allant observer de plus près, un mémorial en hommage aux soldats des commandos britanniques morts sur les champs de bataille durant la guerre 39-45. « IN MEMORY OF THE OFFICERS AND MEN OF THE COMMANDOS WHO DIED IN THE SECOND WORD WAR 1939-1945 — THIS COUNTRY WAS THERE TRAINING GROUND ». Cette région était leur terrain d'entraînement. Les trois hommes de bronze ont très fière allure !

La route redescend rapidement vers les lochs Lochy puis Oich que nous longeons successivement d'abord par l'est puis par l'ouest. Un canal a été creusé entre les deux lochs pour permettre la navigation de petit tonnage (aujourd'hui de plaisance exclusivement), avec quelques écluses pour compenser la différence d'altitude qui ne dépasse pas une quinzaine de mètres. Plus loin, après Invergarry, la route traverse à nouveau le canal au niveau d'une écluse. À l'entrée du pont tournant, un panneau avec un petit vélo (cf. photo page 32) nous laisse un court instant l'espoir qu'une piste cyclable sur berge nous conduira jusqu'à Fort Augustus. Mais elle n'est praticable que par des VTT. Quel dommage ! Si les Britanniques aimaient autant la bicyclette que les Bataves, cette piste aurait été parfaitement « Mac Adam-isée ». Ils pourraient lui rendre hommage, que diable, à leur grand homme ! Nous restons donc sur la grand-route - assez peu fréquentée pour une fois - qui grimpe à nouveau sur un épaulement mais de manière plus raisonnable que précédemment.

À Fort Augustus, c'est le déluge. Gilbert prend quand même le risque de noyer son Olympus pour photographier l'extrémité du Ness côté nord et l'escalier d'écluses qui permet aux bateaux d'atteindre le niveau du canal calédonien (32 m plus élevé) côté sud. Mais il pleut tellement que nous ne trainons pas. Notre itinéraire avait été tracé par une petite route très secondaire qui dans un premier temps escalade les contreforts de la rive orientale (points de vue originaux sur le lac) puis redescend au bord du loch pour traverser des villages « épargnés par le tourisme » selon le Guide du Routard. Mais le road-book n'avait certes pas prévu un temps pareil ! Résignés, nous restons sur la route principale que nous suivons depuis Glen Coe. Elle longe la rive occidentale du Ness, mais la végétation est telle qu'il n'est pas facile de l'apercevoir. En cette journée terriblement grise, il n'a d'ailleurs pas très belle allure. Et il faudra un arc-en-ciel pour lui donner le sourire !

Peu avant d'arriver à Drumnadrochit, nous descendons jusqu'à la table d'orientation au-dessus du château d'Urquhart. Cette puissante forteresse (cf. photo page 32) est aujourd'hui en ruine, mais elle a conservé de très beaux restes, sans doute bien retapés par les amateurs de sites historiques. Le site est à la fois romantique et mystérieux. Le château, posé sur un promontoire rocheux dans une position stratégique en surplomb du lac, faisait partie des défenses du grand canal et ce sont les Anglais qui l'ont, sinon détruit, du moins désarmé il y a plus de quatre siècles. Derrière les murailles, le Ness, sombre et impassible. Difficile d'imaginer que la profondeur à cet endroit dépasse 200 m. Alors que nous dominons le plan d'eau d'une cinquantaine de mètres, à peine. Il paraît que le meilleur observatoire pour photographier l'énigmatique Nessie est le sommet de la tour. Certains y auraient pris racine... jusqu'à avoir des hallucinations... Il est vrai qu'une tête de Nessie, c'est rare, et qu'une tête d'Écossais, c'est dur !

Quant à nous, nous n'aurons pas cet honneur. Nessie se planque ! Francis prétend que c'est parce qu'elle n'aime pas du tout les douches écossaises !

Dans le village de Drumnadrochit, existe un musée très célèbre dans la région, mais que nous ne visiterons pas pour des raisons de délai, de finances et surtout d'éthique car ce machin n'est que le parfait attrape-touristes. Il s'agit de l'« Official Monster Exhibition Centre ». Rien que ça ! Selon la pub largement affichée, on peut y apprendre tous les secrets de Nessie. On y donne même des vidéos en français ! Fuyons !

Nous attaquons les derniers miles, toujours sous les averses. Court arrêt pour les photos souvenirs devant le panneau d'entrée à Inverness, la capitale des Highlands, et le terme de cette Eurodiagonale. Il est 19h15 quand nous glissons notre carte d'arrivée dans la première boîte aux lettres que nous apercevons. L'Auberge de Jeunesse est située de l'autre côté de la ville. Après quelques hésitations, détours, contours et appels à la population, nous finissons par trouver cette auberge qui ressemble à un pensionnat de jeunes filles aisées. C'est spacieux comme un bon hôtel deux étoiles de chez nous mais ça se bouscule au guichet d'accueil, à la cuisine pour faire sa bouffe et dans les toilettes. Normal, il y a deux autocars dans la cour et une bonne vingtaine de vélos « hollandais » dans le garage. La faune est très diversifiée et l'on y parle très allemand, voire japonais, mais pas français. Sauf nous deux, bien sûr ! Il n'y a que dans la « drying area » que l'on puisse trouver un peu de tranquillité...



Patatras, ne voilà-t-il pas que le fils de David, William 1^{er}, un peu scotché il faut bien le reconnaître, se fait prendre par une patrouille anglaise alors qu'il s'était perdu tout seul dans la brouillard ! Enfermé quelques années à Falaise en Normandie, Henri II (qui était aussi comte d'Anjou) le relâche en échange d'un traité dans lequel William doit reconnaître la tutelle du roi d'Angleterre. L'Écosse sous protectorat anglais ! What a shame ! Quelle honte !

Par chance, Richard Cœur de Lion, complètement fauché par sa croisade et la rançon qu'il dut payer pour sortir des geôles germaniques, décida de nous rendre notre pays ! Voilà un bel exemple de la perfidie anglaise. Kidnapping parfaitement illégal, chantage et colonisation et enfin extorsion de fonds. Et vous savez que pour extorquer une livre à un Scot, il faut être retors !

Mais nous nous sommes remis de ce hold-up. Et jusqu'à la mort d'Alexandre III, le dernier des descendants de Malcom « Grosse Tête », notre pays connut la paix et la prospérité. Cette lignée des Calmore aura apporté à notre pays une longue période de relative tranquillité.

Vendredi 20 juin - Inverness

Lessive, tourisme et sieste....

Une journée de repos étant faite pour travailler, nous commençons par « attaquer » le nettoyage des vélos, dont le look a été sérieusement mis à mal par les intempéries. Idem pour notre garde-robe. Dans les Auberges de Jeunesse, le lavage, le séchage et même le repassage (pas pour nous !) sont largement facilités par la présence d'une laverie et d'une aire de séchage. On peut même faire une vraie lessive à la machine et jouer du fer à repasser, moyennant bien sûr une grosse pièce de monnaie.

Ces corvées de ménage étant assurées, nous partons faire un tour en ville à pied. Gilbert avait bien prévu un petit circuit « touristique » d'une cinquantaine de kilomètres au cas où il serait nécessaire de se détendre les jambes à l'exemple des pros du Tour de France... Peut-être aussi parce que les choses les plus intéressantes à voir - en dehors du musée consacré à l'histoire et aux coutumes des Highlands¹³ - se trouvent aux environs : Culloden par exemple, qui est un peu le Waterloo écossais puisque les clans de Bonnie Prince Charlie y furent décimés par les Anglais. Ou encore cette petite route qui longe la rive orientale du loch Ness et qui « folâtre au milieu d'une nature superbement préservée livrant de beaux panoramas sur le loch. » selon le Routard. Mmm... Alléchant, non ? D'autant que ce même Routard, qui sait tout, nous dit qu'Inverness, capitale des Highlands « est une étape obligée pour tous ceux qui montent au nord, mais elle n'a pourtant pas grand chose à proposer... ».

Mais les deux dernières étapes ont été difficiles et la météo est encore trop maussade pour que nous ayons envie de rechausser nos cuissards... par ailleurs en train de sécher. C'est donc en piétons que nous partons voir la belle qui n'a soi-disant pas-grand-chose à montrer. Si, effectivement, les principaux monuments - le château, la cathédrale St-Andrew's - n'ont rien de fracassant, si les façades des immeubles sont assez uniformément brunâtres et tristounettes, cette importante cité (plus de 30.000 habitants) nous surprend par sa vitalité : beaucoup de monde dans les rues (et pas seulement des touristes), des magasins chics, des autobus rouge-vif et à deux étages (ça met un peu de couleur dans la grisaille générale) et même un splendide « piper » (jouer de cornemuse) en kilt ! Pas mal ! Bon, ce n'est pas ici que nous viendrons passer nos vacances, surtout avec le nombre moyen annuel de jours de pluie dans les parages. Mais pour une journée, il n'y a rien à dire. D'autant que, malgré des nuages très menaçants, nous n'avons même pas reçu une goutte d'eau pendant notre promenade.

Nous rentrons au bout de deux heures, assez fatigués et satisfaits d'avoir constaté qu'il y avait quand même quelque chose à voir. Le séchoir a bien travaillé. Nous pouvons récupérer nos fringues et préparer nos paquets. L'heure du retour va bientôt sonner. Déjà ?



La fin d'une lignée royale entraîne généralement une grande pagaille. Nous n'avons pas failli à cette règle. Deux cousins du roi défunt, Robert Bruce et John Baillol prétendent au trône. John, le couard, refuse le combat direct et exige l'arbitrage d'Edouard I^{er} qui le choisit évidemment car il accepte la suzeraineté de l'Angleterre. Nouvelle perfidie ! Nous sommes de nouveau colonisés !

John le faible, finit par comprendre sa bêtise, se révolte et signe un traité d'alliance avec le roi de France. C'est l'Auld Alliance, évidemment dirigée contre l'ennemi commun : l'Anglais !

Les armées anglaises nous envahissent quand même. John, le couard, est obligé d'abdiquer. C'est alors un brillant chef de clan, William Wallace, qui prend la tête de nos troupes et flanque une bonne raclée aux envahisseurs à Stirling. Mais, trahi par les nobles qui n'acceptent pas ses origines populaires, il est battu à Falkirk, capturé, pendu, écartelé, décapité et ses restes sont envoyés dans les principales villes « pour l'exemple ».

William Wallace est l'un de nos plus grands héros.¹⁴

¹³ mais, comme cela fut déjà dit, ce genre de raid assez sportif se prête difficilement à une visite de deux ou trois heures, exigeant une grande concentration pour apprécier pleinement les « choses de l'art » ; un beau monument, une nef de cathédrale, un site panoramique, OK ; mais la tête attentive et les jambes fatiguées simultanément, c'est au-dessus de nos moyens...

¹⁴ L'histoire de William Wallace est le sujet du film Braveheart (Cœur brave) avec Mel Gibson

Samedi 21 juin - 8ème étape

INVERNESS - BLAIRGOWRIE 190 km (dénivelée 2310m)

Une campagne giboyeuse, une rencontre au sommet et des châteaux qui se cachent...

Lever à 6h moins 10 car l'étape s'annonce rude, avec la traversée des Monts Grampian et une succession de petits cols qui peuvent se révéler redoutables (nous n'avons pas oubliés les rampes du Parc du Dartmoor !). Nous quittons la chambre aussi discrètement que possible pour ne pas réveiller nos trois coturnes. Nous avalons un encas succinct en piquant un peu de nescafé dans un casier... Et nous laissons - sans regret - cette « usine à jeunes routards » qui, malgré son luxe, ne nous a pas séduits.

Le temps est toujours gris et frais, mais il ne pleut pas. Dès la sortie de la ville, nous prenons la route qui mène sur le plateau de Culloden de triste mémoire pour nos amis écossais¹⁵. Belle perspective sur la ville, avec l'extrémité du loch Ness d'un côté et la baie du Moray Firth (mer du Nord) de l'autre. Nous laissons sur la droite le « Visitor Centre » construit au centre du champ de bataille et nous traversons quelques petits villages bien soignés et pas encore totalement réveillés. Peu de circulation, pas de vent, pas de côte, quel plaisir !

Gilbert peste parce que le château de Cawdor est invisible, bien caché dans la verdure. Ce château du 14^{ème} possède une histoire qui ressemble à un conte de Charles Perrault. Un riche comte un peu dingue avait fait un rêve lui conseillant de cacher son trésor dans le château fortifié qu'il construirait à l'endroit précis qu'un âne, bâti d'un coffre contenant toute sa richesse, lui indiquerait. C'est ce qu'il s'empressa de faire. Comme l'animal, épuisé par la charge qu'il portait, était mort de fatigue au pied d'un grand arbre, le comte farfelu fit de cet arbre le centre de la grande salle de son château/coffre fort. L'arbre est mort assez rapidement (en 1372, datation au carbone 14) à cause de l'absence de lumière. Mais le tronc est aujourd'hui la grande vedette des lieux. En tout cas pour les milliers de touristes qui laissent près 10 € pour venir le voir. Après le loch et sa Nessie, l'arbre au trésor ! Ils savent vider les poches des poètes et des rêveurs, ces descendants des Scots !

Peu après Cawdor, nous prenons résolument une route tertiaire, c'est-à-dire sans numéro et sans panneau indicateur. Petit trait blanc sur la carte (pas sur la Michelin, sur le Road Atlas Britain au 1/190.000¹⁶), il faut oser... et nous osons. Ne sommes-nous pas des conquérants ? Et belle fut cette audace car nous découvrons une campagne très giboyeuse. Une multitude de lapins galopent de part et d'autre de la route. Sont-ils chassés ? En tous les cas, ils ne sont guère effarouchés par notre passage. Un chevreuil se met, lui aussi de la partie : longue course parallèle à notre trajectoire sur la gauche de la route, puis en trois bonds, il passe à droite et continue encore un temps à nous accompagner. Un peu plus loin, une bécasse au long bec emmanché d'un court cou jaillit de son repaire comme un pigeon d'argile lancé par un ressort. La région est à moitié cultivée, à moitié boisée, avec quelques grosses fermes éparées. Nous roulons ainsi une bonne heure dans cette Ecosse profonde et oubliée de tous. Tranquillité absolue garantie à ceux qui veulent aller faire joujou avec les petits lapins.

Un peu avant 10 heures nous effectuons notre contrôle quotidien à Grantown-on-Spey (km60), petite ville aux façades brunâtres et aux toits d'ardoises comme sa cousine Inverness. Grantown est jumelée avec Notre Dame de Monts, gros bourg du marais vendéen. Manifestement, jumelage ne signifie pas ressemblance !

Nous avons retrouvé la « grande route » depuis un long moment déjà et le charme est rompu, même si la circulation est très réduite. Nous constatons une fois encore combien la modernité motorisée peut tout casser. Finis les lapins, chevreuils et autres bécasses. C'est bien dommage. Après la traversée de la Spey, nous entrons dans la zone « montagneuse ». Même si les altitudes sont très modestes, les pourcentages le sont beaucoup moins. Nous franchissons deux petits cols (sans nom) entre 400 et 450m d'altitude avant d'atteindre Tomintoul (km 82 et déjà 1000m de dénivelée).

¹⁵ voir la rubrique de Midget, page 52

¹⁶ 3 miles to 1 inch, soit 3 miles pour 1 pouce ou encore - pour les puristes - 4,8 km pour 2,54 cm

Nous sommes dans les Grampian Mountains, terme général désignant le vaste massif montagneux des Highlands à l'est du grand canal calédonien que nous avons suivi pour « monter » jusqu'à Inverness. Les paysages ne sont vraiment pas séduisants et même décevants : très peu de secteurs boisés (la déforestation a été terrible au 19^{ème} avec l'essor industriel), mais beaucoup d'immenses zones verdâtres ou jaunâtres, sur lesquelles font semblant de paître quelques troupeaux de moutons blancs. On dirait que la nature a attrapé la gale... Quel contraste avec les paysages sauvages du Glen Coe !

La route est une vraie montagne russe avec des rampes à 16%, suivies de descentes à 20%, ou l'inverse. Heureusement les rampes les plus dures ne sont pas trop longues et aucune ascension ne dépasse 5 km. Mais quelle enivrante sensation de passer en 200 m d'un poussif 6 km/h à un enivrant 70, sans donner un seul coup de pédale ! Le gros morceau de cette région des Highlands est le col de Lecht que nous découvrons pratiquement dans sa totalité, après une longue mais paisible approche (cf. photo page 37). Imaginez un raidard à peu près rectiligne de 2 km avec une pente moyenne de 12%. Trois centaines de mètres devant deux taches rouges progressent comme des fourmis... et pour cause, puisque l'une vient de mettre pied-à-terre ! Et il nous semble bien que ce soit Madame qui soit encore en selle...

Gilbert, piqué au vif¹⁷, place un démarrage à la Lance Armstrong, rattrape rapidement le Mac qui a réussi à se remettre en selle mais a le souffle trop court pour répondre à son « Hello ». Au contraire, le Paralytique déchainé (ou shooté à l'EPO ?) augmente encore sa vitesse de pédalage et finit par rejoindre la Jeannie Longo cent mètres avant le sommet. Comme c'est un goujat, il ne ralentit même pas pour lui montrer ce qu'est la « french courtesy ». Mais que voulez-vous l'honneur franchouillard était en jeu ! Francis se contente de devancer le mari, qui semble nettement plus âgé que son épouse. Il porte une énorme barbe blanche de Père Noël.

Il est juste midi. Au sommet (632 m), quelques baraques en bois et un départ de télésiège car ce col de Lecht est aussi un « Ski Centre ». Nous faisons plus ample connaissance avec Lorraine et Douglas Allan, deux cyclos de l'« Audax of Scotland » qui font un voyage itinérant. Comme il se doit, ils sont plus bavards en sourires qu'en mots (surtout Madame qui semble faire un peu la gueule... discrétion féminine ou rancœur ?), nous n'en saurons pas plus... On se photographie mutuellement, on échange les adresses Email et bye ! bye !

Nous plongeons dans la descente à 20%, bien couverts, car le temps est plus que maussade. Nous faisons la pause pique-nique une demi-heure plus tard, assis sur un tronc d'arbre, dans une petite vallée abritée. La pluie menace, mais se retient à quelques gouttes vraiment éparées. En début d'après-midi, crevaison de Gilbert. C'est la première de notre périple et elle mérite donc d'être signalée, même si elle est très vite réparée.

Quelques miles plus loin, nous débouchons dans la vallée de la Dee, juste au niveau du château de Balmoral, la résidence écossaise de la reine d'Angleterre. Nous achetons quelques cartes postales dans une boutique de souvenirs puis nous prenons l'allée qui conduit à l'entrée du château. Sait-on jamais, le « castle » est peut-être visible ? Rêve éphémère ! Nous nous heurtons à une grille de fer forgé, à un gardien, et à un écran de verdure totalement étanche. Nous n'en verrons pas davantage. Gilbert gronde une nouvelle fois contre ces gens qui planquent leurs châteaux et font payer cher pour les montrer. Car la résidence royale se visite lorsque la Reine est absente, mais il faudrait plus de temps que nous n'en disposons. D'ailleurs en eussions-nous disposé, il est peu probable que nous ayons « lâché » les 13,2 € nécessaires pour passer la grille car selon le Routard « ... à vrai dire, les jardins ne sont pas terribles et on ne visite (pour 6,60 euros !) qu'une seule salle qui regorge de toutes les horreurs dont la famille royale ne saurait que faire ». Les chapeaux qu'Elizabeth ose se planter sur la tête suffisent à nous laisser imaginer ce que doit être le capharnaüm royal !

Nous repartons donc sans trop de regret pour remonter la vallée de la Dee en direction de Braemar. Elle est très sympathique cette vallée. À peu près plate, bien dessinée dans le U classique des auges glaciaires, parcourue par une superbe rivière à truites, nous prenons un grand plaisir à la parcourir, en nous délassant des jambes un peu malmenées par les raidards des monts Grampians.

¹⁷ il a toujours été macho, même s'il s'en défend et même s'il persiste à dire qu'il voulait seulement rejoindre ces deux cyclos avant qu'ils ne basculent de l'autre côté, histoire de pouvoir dialoguer au moins une fois avec des confrères britanniques...

Nous stoppons un court instant devant le petit château de Braemar, qui malgré son âge vénérable de quatre siècles et son passé guerrier, ressemble à une construction de carton-pâte plantée là pour le tournage d'une épopée hollywoodienne. Nous faisons un petit tour dans la cité de Braemar, histoire de jeter un œil. Toujours la même pierre brunâtre et les mêmes toits d'ardoise... Nous saluons au passage Lorraine et Douglas attablés devant un demi de bière (un vrai, pas un quart de litre comme chez nous !) et nous continuons notre chemin vers le sud. Devant nous se présente la longue vallée de la Clunie. A son extrémité, le col de Cairnwell, le plus haut col routier de Grande-Bretagne, qui ne culmine pourtant qu'à 665m.

Quinze kilomètres séparent Braemar du sommet avec une dénivellation de 500 m environ, ce qui fait une pente moyenne de 3% ! Pas de quoi se faire mal aux pattes. Mais un vent glacé vient contrarier notre progression. Heureusement le décor est assez intéressant, malgré l'absence quasi-totale d'arbres. La rivière claire, rapide, presque torrentueuse s'est encaissée de quelques mètres dans une terrasse de gazon où s'ébattent deux types de bestiaux : de nombreux et corpulents moutons et des pêcheurs/campeurs. Les premiers doivent bien avoir chacun sur le dos de quoi tisser cinq mètres carrés de shetland ou tricoter trois pull-overs super moelleux. Quant aux pêcheurs, ils ont trouvé une bonne astuce pour s'abriter du vent et pour piéger les truites sans se mouiller : planter leurs tentes à deux mètres de la rivière ! Ça doit être assez jouissif de capturer une belle arc-en-ciel au petit jour sans sortir de son duvet ! Après le hameau de Glen Cunie Lodge, réduit à trois maisons et une cabine téléphonique, la route se redresse à 4 ou 5% pour accéder au sommet. Final assez facile quand même car la vallée, beaucoup plus resserrée, est aussi mieux abritée. Nous atteignons le col vers 16h30 (km. 151). Nous faisons un arrêt aussi court que possible pour enfiler jambières, sweater et Goretex. Aucun doute, c'est bientôt l'automne !

L'autre versant du Cairnwell est différent : beaucoup plus pentu sur les 3 premiers kilomètres et nettement plus boisé. Malgré un solide vent de face, nous parcourons les 40 km jusqu'à Blairgowrie en une grosse heure et demie. Dès l'entrée en ville, nous guettons les enseignes de B&B car il n'y a pas d'Auberge de Jeunesse par ici. Banco ! Moins de 300 m plus loin, une jolie maisonnette affiche son tarif : 16 livres par tête avec scottish breakfast ! Le rêve si l'on compare au prix de l'usine d'Inverness (13 £ sans breakfast). Et il y a de la place ! Nous serons même seuls à bord, avec nos hôtes bien sûr, un couple d'adorables septuagénaires, doux comme des papy/mamys ! Papy nous montre le garage et mamy nous installe dans une chambre toute croquignollette, en s'excusant que les toilettes et la douche soient sur le palier. On lui dirait bien que pour ce prix-là nous serions même descendus à la cave... mais point trop n'en faut quand même.

Notre Mamy - qui se nomme Margaret, épouse de Paddy Burbridge, comme le prouve la carte de la maison - nous indique avec schéma à l'appui (toujours notre English déficient !) dans quel restaurant il faut aller dîner et aussi les deux ou trois qu'il faut éviter. Douchés et rasés, nous allons à pied jusqu'au Victoria Hotel (pas d'accent circonflexe en anglais, soyons précis !) pour nous bâfrer d'un menu local à base de viande bouillie et de patates. Un dessert glacé pour finir, please ! Surtout pas de jelly ! Bon rapport quantité/prix. Merci du tuyau, mamy !
Retour en pressant le pas car l'averse menace...



Robert Bruce, encore un brave !, petit-fils de celui qui s'était fait avoir par John le Couard, suit l'exemple de William Wallace. Il se fait couronner à Scone en 1314 (après avoir employé des moyens définitifs pour éliminer le John qui descendait du Couard) et renvoie les Anglais chez eux après leur avoir flanqué une bonne dégelée (bataille de Bannockburn).

Comme c'est aussi un bon diplomate, il réussit à obtenir l'allégeance de tous les nobles et à signer un traité par lequel l'Angleterre reconnaît l'indépendance de l'Ecosse (1328). Robert aura mis quatorze ans pour y parvenir. Ils sont coriaces, ces Anglais !

Dimanche 22 juin - 9ème étape

BLAIRGOWRIE - MELROSE 185 km (dénivelée 1350m)

Edimbourg la belle, Tweed Valley l'harmonieuse et Melrose la romantique

Lever à 6h15. Nous démarrons cette journée par un royal « scottish breakfast¹⁸ » qui ne diffère en rien de son cousin anglais ! Margaret est toute pouponnée, en notre honneur, n'en doutons pas ! Plus que pour une ressource financière assez aléatoire, il est évident que ces braves gens prennent le plus grand plaisir à recevoir ainsi des « visites » périodiques qui viennent briser un peu la monotonie des jours d'une vie qui s'éteint doucement. Même si les échanges sont fort limités en durée, ça fait « quelqu'un dans la maison ». Espérons que cette confiance ne soit pas trahie par quelque déséquilibre... Ils nous paraissent tellement vulnérables, nos papies !

Départ à 7h40, non sans avoir fait une grosse bise à notre chère mamy. Nous ne savons toujours pas si ces méthodes gauloises plaisent aux dames britanniques, mais c'est notre façon à nous de leur dire merci et nous avons l'impression qu'elles sont prêtes à tout nous pardonner, même cette « shocking attitude » !

L'objectif du jour est la traversée plein-axe d'Edimbourg, la capitale. Nous voulons rééditer la performance de Glasgow, sans le moindre complexe. Sinon on ne voit rien ! Nous n'avons pas parcouru dix kilomètres que la pluie commence. Durant deux heures, elle va nous imposer une compagnie fort désagréable car elle est drue et froide. M... ! M... ! et M... ! Ça recommence, comme à Glasgow ! Dans la traversée de Perth, pour ne rien arranger, nous commettons une erreur de parcours, comme cela nous arrive parfois quand les cartes routières sont cachées sous les protections anti-pluie. Demi-tour sans remission et rallonge « mouillée » de 5 km. Rrrrrh !

Enfin la pluie s'arrête et nous pouvons retirer nos capes dans un petit village, du nom de Bridge of Earn. Sur la gauche, une vaste pelouse d'un vert-jaune fluo, merveilleusement tondu, sur laquelle deux dames d'âge assez avancé, jouent aux boules avec le plus grand sérieux et la plus grande application, sous le regard d'un monsieur tout aussi concentré. Pas un mot n'est échangé. L'une des joueuses lance un gros cochonnet à une bonne trentaine de mètres et le duel se fait avec huit boules plus grosses que des « lyonnaises ». Une sorte de pétanque bretonne sur herbe, mais sans terrain de jeu limité par des lices. Outre l'impeccable gazon, le plus étonnant est le rituel muet, totalement inimaginable sur un terrain de jeu gaulois.

Un peu avant onze heures, nous faisons des achats dans un petit supermarché de Kinross (qui nous avait affirmé que tout était fermé le dimanche ?) car nous avons prévu de faire étape à l'Auberge de Jeunesse de Melrose. Et comme cela a déjà été dit, dans les AJ, c'est comme dans les auberges espagnoles : si tu n'amènes pas ta bouffe, tu jeûnes ! Nous ne prenons donc aucun risque. Des fois que les « Sunday's afternoon », les magasins seraient effectivement fermés ?

Gilbert avait fait avant le départ une minutieuse recherche sur les sites internet de l'Office du Tourisme écossais, pour repérer les pistes cyclables permettant d'atteindre le centre d'Edimbourg, depuis le Firth of Forth, ce gigantesque estuaire de la rivière Forth, au nord de la ville. Il avait même pu imprimer des plans en couleurs au 1/25000 ! C'est donc bien documentés que nous abordons ce secteur délicat.

Le Forth Road Bridge, c'est un peu le pont de Tancarville des Ecosais. Pont métallique suspendu entre deux gigantesques piliers distants d'un kilomètre, sa construction a demandé plus de 6 ans (1958-1964). Il comporte deux chaussées de 7m, une large piste cyclable de chaque côté et des trottoirs pour les piétons. Du bel ouvrage, vraiment ! Et gratuit pour les forçats de la petite reine. Cette traversée nous rappelle notre Tour de France, les ponts de Saint-Nazaire et de Normandie ! Même impression de « monter au ciel », même sentiment de « dominer le monde » à 50 m au-dessus des flots, mêmes bourrasques de vent qui obligent à cramponner le guidon, même regret de ne pouvoir faire durer un instant que l'on sait d'exception.

¹⁸ œuf au bacon, haricot secs, tomates, céréales, thé, toasts, beurre, confiture ; il faut être Britannique pour saisir les différences entre l'English et le Scottish breakfast !

Non seulement le ciel est bouché, mais une espèce de « fog » voile le magnifique Forth Rail Bridge, le pont du chemin de fer, pourtant tout proche (cf. photo page 38). C'est aussi un magnifique ouvrage métallique, construit un siècle avant le pont routier, ce qui était un exploit technique pour l'époque.

Il nous faudra environ une heure pour atteindre le centre d'Edimbourg. Après un mile environ, nous avons dû abandonner le fil rouge de la piste cyclable repérée par Gilbert : trop tortueuse, trop mal entretenue, trop mal fléchée. Décidément, ils ne sont pas meilleurs que nous ! C'est heureusement dimanche et la circulation est tout à fait supportable. Dans une large avenue (Queensferry Street ?) encore assez loin du centre, Gilbert s'arrête pour photographier un imposant édifice de pierre rouge sombre, avec deux grosses tours coiffées de coupôles et de multiples clochetons qui lui donnent une allure mi-Renaissance, mi baroque. Sur le devant un immense et impeccable gazon sert de terrain de cricket. Et sur ce gazon une quarantaine de gamins s'entraînent, tous uniformisés dans leurs tenues... écossaises. C'est le Melville Collège. Sans les enfants et sans la plaque, nous aurions cru que c'était une résidence royale !

Il est 13h30, quand nous arrivons dans Princes Street, les Champs Elysées locaux. Beaucoup de monde, beaucoup de circulation, beaucoup de bruit. Nous nous réfugions dans un MacDo pour nous remplir l'estomac en moins d'un quart d'heure.

Edimbourg (cf. photos page 38) ressemble beaucoup à Glasgow par le style des immeubles, la couleur des façades, la foule qui se presse dans les rues... et pourtant, c'est une ville très différente. Plus belle, plus aérée, plus fleurie... Est-ce que c'est parce que nous la voyons sans la pluie et sous un ciel plus clair ? Nous ne croyons pas. Il y a d'abord cette large dépression qui coupe le centre-ville en deux parties. Les jardins qui l'occupent sont magnifiquement entretenus et fleuris. La foule s'y promène, y respire, y joue de la musique, y chante. Il y a aussi ce château-forteresse posé sur son éperon rocheux au cœur même de la cité. Il y a encore la nouvelle ville et son architecture géorgienne que nous ne ferons qu'entrevoir et puis la vieille ville dont nous ne verrons rien. Gilbert joue de la gâchette (de l'appareil photo numérique) dans Princes Street pour essayer de fixer quelques-unes de ces images qui défilent bien trop vite...

Le temps s'est arrangé, au moment même où il faut repartir ! C'est un peu rageant ! Il est bien dommage que le découpage des étapes ne nous permette pas de passer la nuit ici. D'un autre côté, nous pouvons nous consoler en nous disant qu'il était plus facile d'éviter la ville et que, dans ce cas, nous n'aurions rien vu du tout !

Nous quittons Edimbourg vers 15 heures, en direction de Penicuik. Sortie beaucoup plus rapide que celle de la tentaculaire banlieue industrielle de Glasgow. Cette partie sud de la capitale écossaise est bourgeoise, résidentielle et coquette comme une vieille lady.

Nous partons plein sud. Depuis le retour du soleil, la température est agréable et l'absence de vent nous permet de maintenir une bonne allure, même si nous gagnons progressivement de l'altitude pour franchir une zone de collines avant de descendre vers Peebles et la vallée de la Tweed. Nous sommes de retour dans ces Southers Uplands (hautes terres du sud) que nous avons déjà franchies à l'aller, plus à l'ouest dans la région d'Abington. Et pourtant le paysage n'est pas tout à fait le même. Pour des raisons climatiques sans doute. Par ici, c'est moins vert et plus jaune, c'est moins ovín et plus céréaliér.

Peebles (16h40 - km. 142) est à la fois une station thermale et la dernière ville d'importance quand on remonte la vallée de la Tweed depuis son embouchure. Nous y trouvons quelques jolis colombages, un magnifique pont de pierre de taille et une superbe rivière, la Tweed. Il y a des rivières moches, aux rives boueuses et mal taillées, aux eaux arrêtées et troubles et aux fonds vaseux ; il y a des belles rivières aux eaux courantes et limpides, aux rives propres et engazonnées, aux fonds sableux. Dans les premières survivent de hideux poisson-chats, dans les secondes frétilent des truites saumonées. Depuis notre départ d'Inverness, nous sommes très gâtés en belles rivières : la Spey, traversée à Grantown, la Dee, longée de Balmoral à Braemar, son affluent la Cunie, côtoyée tout au long de l'ascension du col de Cairwell, et maintenant la Tweed dont nous allons suivre la course sur une quarantaine de kilomètres.

Ce qui fait la grâce de la Tweed Valley, outre le charme de sa rivière, c'est la beauté des paysages. Rien de grandiose, pas de gorges encaissées, de falaises abruptes ou de roches rouge sang ! Non simplement une exceptionnelle composition de formes et de couleurs. Les constructions ici ne sont que résidences et abbayes. Comme si l'homme avait voulu respecter cette merveilleuse harmonie naturelle. Comment imaginer la présence dans ce décor d'un simple château d'eau ou, pire encore, d'un pylône de ligne à haute tension, d'une cheminée d'usine ? « Shocking » !

Pour mieux goûter aux charmes annoncés par les guides, nous prenons la petite B7062 (National Cycle Road) en rive droite, laissant délibérément la route principale à ceux qui baladent leurs voitures le dimanche. Route étroite, confidentielle, sans doute un peu plus longue et accidentée que l'autre, mais qui nous permettra d'entrevoir la masse blanche du château de Traquair entre les frondaisons (ce château est, encore aujourd'hui, la propriété de la famille Stuart) puis de découvrir de magnifiques points de vue sur la vallée (cf. photo page 45).

Un peu avant Galashiels, nous faisons un arrêt au niveau d'Abbotsford, « fantaisie de pierre » construite par Sir Walter Scott, le « père littéraire » d'Ivanhoé (et de beaucoup d'autres romans). Gilbert essaie une fois de plus de percer la muraille verte au moins pour entrevoir la bâtisse à défaut de la photographe, mais il ne récolte que quelques éraflures sur les mollets. Décidément les Ecossais cachent leurs trésors de pierre ! Est-ce la même chose chez nous ?

Nous arrivons au terme de cette étape, Melrose, peu après 19 heures. Nous savons que l'Auberge de Jeunesse, dans laquelle nous avons réservé deux lits depuis Inverness, se situe « près de l'abbaye ». Mais où est-elle cette A. J. ? Nous voyons bien les panneaux qui l'indiquent, mais nous tournons autour sans parvenir à trouver la clé du labyrinthe. Nous arrêtons un gamin à vélo qui nous explique qu'elle est là, toute proche, à 100 yards. On croit comprendre son charabia, mais on continue de tourner en rond... jusqu'à retomber sur notre jeune « biker » qui, nous jugeant sans doute « pas très malins », se résout à nous guider... Par un sentier de terre, à travers un pré, il nous amène enfin devant une énorme bâtisse, quasiment vide. Cinq personnes, nous compris ! La dame de l'accueil est très professionnelle, tout juste aimable. On se croirait à Paris. Et nous en sommes d'autant surpris que c'est la première fois que cela nous arrive depuis notre départ de Quimper !

En contrepartie, nous avons une chambre pour nous seuls (une première, là aussi) et pour préparer le dîner, nous n'avons ni à jouer des coudes, ni à quémander une casserole ou une place sur la cuisinière. Au menu ce soir : minestrone, jambon, poulet en conserve et flancs au caramel. Francis est un vrai cordon bleu ! Nous avalons ce souper en contemplant par la large baie vitrée les ruines toutes roses de l'abbaye. Construite en 1136, à l'instigation de David 1^{er} (cf. notes de Midget page 24), par des moines cisterciens, elle fut détruite par les Anglais, puis reconstruite par Robert Bruce (Midget page 31) et devint la plus riche abbaye d'Ecosse, puis déclina à partir du 16^{ème}. C'est Walter Scott qui finança la restauration des ruines et en fit un lieu de visite très réputé ! À la nuit tombante, le site est très romantique et mystérieux. Il doit probablement s'y promener quelques fantômes... William Wallace... Braveheart... es-tu là ?



A la mort de Robert Bruce, la pagaille s'installe. L'autorité royale s'étiole, les clans se renforcent et les pillages se multiplient. L'Ecosse est ruinée quand les Stuart (du clan Stewart) arrivent au pouvoir ! Les quatre premiers Jacques Stuart qui se succèdent sur le trône meurent de mort violente ! Et le dernier, père de Marie, mourra de chagrin ! Des Rois maudits, comme les Capétiens en France un siècle plus tôt !

Marie Stuart, éphémère reine de France (épouse de François II qui ne régna que quelques mois), revient en Ecosse en 1560 à dix-huit ans... pour régner. La pauvre Reine va tout subir durant son règne (1561-1567) et sa vie : des désordres publics menés par les protestants, des drames personnels avec un mariage raté (son cousin Henry Stewart, lord Darnley), son remariage avec Bothwell, qui était suspecté d'avoir assassiné Darnley, une rébellion, une abdication en faveur de son fils (qui deviendra Jacques VI), une fuite en Angleterre (une Ecossaise fuyant chez l'ennemi !), près de vingt ans de demi-captivité et pour finir son exécution. Quand rien ne va !

Lundi 23 juin - 10ème étape

MELROSE - WESTFIELDS FARM 183 km (dénivelée 2070m)

Galère en Angleterre et repos à la campagne...

Départ à 7h30, après notre succinct « continental breakfast », confectionné en partie avec nos provisions, et le reste avec les produits trouvés sur les étagères ou demandés à notre voisin !

Le temps est correct : ciel en partie découvert, vent à dominante ouest qui n'est pas vraiment gênant, température assez fraîche. Nous commençons notre journée sur une toute petite route tranquille, puisque interdite aux voitures ! Des petits lapins, quelques tracteurs, c'est la campagne comme nous l'aimons. Mais ce chemin bucolique débouche sur la nationale A68 cinq kilomètres plus loin et le charme est rompu. La circulation n'est pourtant pas très dense, mais les petits lapins préfèrent jouer ailleurs ; ce qui n'est pas en notre pouvoir malheureusement.

Après une heure de route, nous arrivons à Jedburgh, autrefois bourg royal et premier bastion écossais sur la route de ceux qui venaient d'Angleterre. C'est aujourd'hui une petite ville tranquille qui conserve quelques beaux restes de son passé. Entre autres, les ruines d'une abbaye, cousine germaine de celle de Melrose, que nous nous contenterons d'observer de loin, et la maison où la Reine Marie se réfugia en 1566, après une chevauchée de 80 km d'une seule traite pour retrouver son mari Bothwell blessé. Elle faillit mourir ici et aurait peut-être dû le faire, vu ce qui l'attendait par la suite. Sa résidence est une belle bâtisse de pierre, en forme de L, une maison de maître dans la couleur locale. Nous en faisons le tour, à pied.

Nous quittons Jedburgh pour remonter la vallée de la Jed, affluent de la Tweed, en direction du col de Carter Bar (418m), où nous quitterons les Borders écossais pour basculer vers les provinces anglaises. Montée très régulière, à 3 ou 4%, avec trois lacets dans le final. Nous sommes au cœur des Cheviot Hills, les Monts Cheviots, collines résiduelles d'une ancienne activité volcanique, dont l'altitude dépasse rarement 600m. Ils constituent la frontière naturelle entre les deux pays. Au col, un gros rocher planté au bord de la route comme un menhir est le seul signe frontalier (cf. photo page 45). Le soleil fait son apparition, sans doute pour nous permettre d'admirer un superbe panorama circulaire, plus particulièrement vers le nord (cf. photo page 62), vers cette Ecosse qui aura parfaitement répondu à nos espérances !

Après vingt kilomètres de vallée descendante dans le verdoyant parc du Northumberland, nous laissons la route de Newcastle pour prendre une direction plein sud vers Corbridge. Nous ne savons pas alors qu'il eût été plus judicieux d'affronter la traversée du grand port anglais. Jusqu'à Corbridge, tout va à peu près bien. Certes, le profil de la route est nettement plus relevé, quelques sérieuses bosses à 10% nous contraignent à jouer du dérailleur mais rien de bien inquiétant encore car nos jambes sont affûtées. Nous sommes parfaitement sereins en faisant étape à Corbridge pour les achats et le pique-nique. Gilbert est quand même un peu déçu de n'avoir vu ne serait-ce qu'un petit morceau, que quelques pierres, voire un panneau indicateur, signalant la présence du fameux mur d'Hadrien que nous avons « traversé » 2 ou 3 miles auparavant. Il est comme ça, Gilbert, il veut tout voir, les châteaux, les vestiges romains, les fantômes, les monstres,...

Corbridge est une charmante petite cité qui nous accueille les bras ouverts. Francis y déniche même une vraie boulangerie, avec du pain presque comme chez nous, et, ô miracle, encore ouverte à cette heure tardive (12h45). Nous pique-niquons sur un banc public de la petite place centrale, devant l'élégante église romane, ceinturée de son cimetière engazonné. Ils sont extraordinaires, ces Anglais ! Il y a pourtant du mouvement sur cette place ! Pas un seul regard, pas un seul signe d'intérêt ou de réprobation, pas le moindre indice d'étonnement pour ces deux vieux routards qui bouffent leur jambon sur un banc public. L'un d'eux, ou l'une d'elles, nous a-t-il seulement remarqué ? Nous commençons à comprendre pourquoi certains traversent le court central de Wimbledon à poil pendant la finale des filles ! Au moins, on les regarde ceux-là !

Nous repartons à 13h20 et tout de suite nos soucis commencent. D'abord en voulant prendre un raccourci pour rejoindre l'A68 par laquelle nous sommes arrivés. Ah, ce Gilbert, toujours obsédé par les petites routes blanches et les petits lapins ! Sur la carte, il avait raison car ce raccourci croise bien la nationale. Le seul inconvénient, c'est que l'intersection se fait sur

deux niveaux. Le fouillis végétal du talus est si serré et si piquant que nous ne trouvons aucun moyen de le franchir pour accéder à l'étage supérieur. Gilbert, qui exècre autant faire demi-tour qu'il adore les chemins insolites, nous concocte un itinéraire de rattrapage plus à l'est avec le double argument qu'il sera plus tranquille (routes secondaires) et que les rampes devraient être moins rudes « **puisque coupant les cours d'eau plus à l'aval, les vallées seront moins encaissées !** ». Paroles d'expert en géologie structurale et hydrologie ! Et vous allez pouvoir vérifier que les experts finissent toujours par avoir raison !

Mais dans l'immédiat, peu après la sortie du petit village de Bywell, un premier raidard nous agresse. Du 12% au moins. Gilbert tripote son dérailleur et se met soudainement à mouliner... dans le vide ! Incrédule, il se retourne et regarde sans y croire le long ver noirâtre étiré derrière lui sur la chaussée ! Heureusement que sa chaîne a cassé quelques secondes avant qu'il ne se mette en danseuse. Sinon, c'était la méchante gamelle. Celle qui, souvent, casse les clavicules ou pire encore ! Francis a prétendu que c'était un coup monté par son compère qui voulait lui prouver qu'il n'était pas inutile de transporter un dérive-chaîne ! Méchante langue ! En tout cas, cet outil a bien rendu service dans le cas présent.

Puis de nouveau, les côtes infernales reprennent, bien pires encore que celles de la matinée. Le top est atteint sous un gros village nommé Consett. Sans l'aide de la providentielle poussée d'une forte rafale de vent, nous ne passons pas « à la pédale » un tronçon qui ne devait pas être loin des 20%. Une fois, deux fois, cinq fois, ça passe... Mais au-dessus, on s'épuise et on devient très nerveux. Il faut réagir ! Et c'est là que l'expert... finit par avoir raison ! Il faut résolument obliquer vers l'est par la première vallée venue et aller chercher une route plus proche de la côte. Le « maître-es-itinéraire », après consultation de sa carte anglaise, décide de passer par Durham et Darlington. Application immédiate, même s'il faut faire quelques kilomètres supplémentaires. Francis applaudit des deux mains (difficile avec une seule !), car l'économie d'énergie sera conséquente.

À partir de là, tout va bien, la galère est finie. Nous contournerons Durham par une rocade et la grosse agglomération de Darlington, est traversée sans la moindre hésitation. Nous en sortons, peu avant 18 heures, sur une route parallèle à celle que nous devions emprunter. Quand nous arrivons grosso-modo à la latitude de Scotch Corner, lieu d'étape prévu sur le road-book, nous commençons à nous préoccuper des panneaux B&B. Tiens en voici un... en pleine campagne ! Mayfields Farm dit la flèche qui nous entraîne sur une minuscule route qui est plutôt un chemin de ferme. Un bon mile plus loin, toujours des panneaux indicateurs, une maison qui n'est pas la bonne. Tout près d'abandonner, nous persistons néanmoins et finissons par trouver. Ouf ! c'est bien Mayfields. Ouf ! Il y a de la place. Bien sûr, l'accueil est chaleureux, la chambre très agréable, et le coût raisonnable pour nos finances (34£ pour deux). Seul problème, que nous croyons de taille, où dîner ? « **It is not a problem !** », affirme Ruth Gibbon, notre hôtesse, qui est une grande blonde, mince, encore jeune et vraiment très sympathique. Tellement serviable même qu'elle va nous conduire en voiture au restaurant du village de Dalton-on-Tees, situé à 3 bons miles de là et venir nous récupérer 1h30 plus tard. Le rêve quoi !

Nous faisons un dîner fort honorable essentiellement constitué d'une spécialité régionale à savoir « **sausage with black pudding and mashed potatoes** » qui, en français, est une grosse saucisse accompagnée de boudin noir et de pommes de terre. Ce n'est pas du Bocuse mais ce n'est pas mauvais du tout. Avec des fraises à la Chantilly en dessert ! Il fait déjà nuit quand Ruth nous ramène au bercaül. Une journée de galère, qui se termine en plein bonheur !



Lors de sa fuite en 1567, Marie a abdiqué en faveur de son très jeune fils, Jacques VI, nouveau roi d'Ecosse. Il régnera jusqu'en 1625 et sera l'auteur d'une perfide trahison ! En 1603, il devient aussi roi d'Angleterre à la mort d'Elizabeth, la meurtrière de sa mère. Il prend le nom de Jacques I^{er} et... nous abandonne ! Pourtant Ecosse avant d'être Anglais, il ne reviendra jamais en Ecosse. Nous qui n'avons jamais capitulé sur les champs de batailles, nous voici sous le joug des Anglais par l'Union des Deux Couronnes et délaissés par notre prince !

Mardi 24 juin - 11^{ème} étape

WESTFIELDS FARM - EDWINSTONE 170 km (dénivelée 545m)

De belles cathédrales et un arbre vénérable

Lever 6h15, chargement des vélos à 6h55 et breakfast royal à 7h00 pétantes. À part les saucisses assez peu comestibles au petit matin, tout y est. Avant le départ, dans le petit jardinet rempli de fleurs, Gilbert prend une photo de Ruth et de Francis, « tout sourire ». Les adieux sont chaleureux. Ruth semble très flattée que nous lui faisons part de notre enthousiasme. Notre compliment « **Westfields Farm is the better B&B of our trip ! Thanks very much !** »¹⁹ lui va droit au cœur. Ah, ces Frenchies, quels baratineurs ! Et encore, elle n'a rien vu car notre vocabulaire est trop limité.

Nous rejoignons la route principale par le chemin que Ruth nous avait montré la veille, en nous conduisant au restaurant. C'est une route de campagne perdue dans les champs de céréales, avec petits lapins et gros lièvres, soleil timide mais bien présent et vent latéral légèrement favorable. Comme hier, nous commençons très bien la journée. Espérons que l'état de grâce va continuer. Nous rejoignons le tracé de notre itinéraire un peu avant Northallerton. La A168 est déjà fort encombrée, comme d'une manière générale toutes les routes d'Angleterre !

Une consolation : la route est rigoureusement plate ! Nous sommes dans la très fertile plaine de York et nous surfons sur les champs de blé. On se croirait (presque) en pleine Beauce. Court arrêt à Thirsk pour un arrêt dans les toilettes publiques, toujours aussi propres. Thirsk est une jolie petite ville avec des maisons rouges et blanches aux toits de tuiles et une adorable église, cernée de son traditionnel jardin de pierres tombales.

Vers 11h00 (km. 71), nous stoppons devant la cathédrale d'York. York Minster est un pur chef d'œuvre du gothique anglais du 15^{ème} (cf. photos page 45). Imposante par ses dimensions (plus grande que ND de Paris), séduisante par son style très français (on pense à Reims), impressionnante par l'ampleur et la clarté de sa nef, remarquable par son jubé qui est une vraie dentelle de pierre et réputée pour la collection de ses vitraux du Moyen-Âge. Tout cela justifiait largement que nous nous y arrétions une bonne quarantaine de minutes, chacun montant alternativement la garde près des bicyclettes. Car il y a foule. Beaucoup de touristes, beaucoup d'yeux bridés... et nous, avec nos tenues peu conformes à la sainteté des lieux mais toujours sans attirer l'attention le moins du monde. Nous traversons toute la ville ancienne par ses ruelles pittoresques, bordées de maisons à encorbellement et colombage. Achats et casse-croûte à la sortie de la ville.

Vingt kilomètres plus loin, nous arrivons à Selby, ville séduisante avec une splendide abbaye du XII^{ème} qui, pour une fois, n'est pas en ruine. C'est au contraire un remarquable monument de pierre ocre, parfaitement conservé malgré son âge vénérable. Très belle façade gothique assez sobre, remarquable luminosité intérieure de la nef romane. Comme à York, nous prenons le temps de faire le tour et de jeter un œil à ce chef d'œuvre. C'est décidément l'étape des cathédrales. Quelle sera la troisième ?

Nous poursuivons notre progression, assez rapide aujourd'hui car la route est parfaitement plate (moins de 200m de dénivelée cumulée pour 100 km contre plus de 1200m hier !) et le vent de nord-ouest, assez frisquet, est plutôt favorable. Notre fil rouge du jour, l'A19 que nous suivons depuis le matin, est toujours aussi encombré. Il faut dire que nous passons à moins d'une vingtaine de kilomètres à l'est de la zone urbaine de Leeds-Bradford-Wakefield qui doit bien totaliser un million d'habitants et un conséquent parc automobile. Il se confirme heureusement que les automobilistes anglais sont des conducteurs fort raisonnables (en très grande majorité car il y a bien quelques tarés quand même !) qui s'écartent vraiment quand ils doublent et qui ne cherchent pas à dépasser quand l'espace pour le faire est insuffisant. Mais, à la longue, un room, room, rroah (tiens c'était un camion !) toutes les quinze secondes, c'est vraiment pénible, voire insupportable. Du moins pour Gilbert car le citadin Francis semble beaucoup moins sensible à cette désagréable pression... La seule manière de trouver un peu de tranquillité serait d'utiliser ces toutes petites routes dans la campagne mais en augmentant sérieusement le kilométrage et le risque de se perdre dans les champs de céréales.

¹⁹ « Westfields Farm fut le meilleur B&B de notre voyage ! Merci infiniment ! »

Nous traversons Doncaster, un important centre agricole et commercial planté au cœur de la zone céréalière, sans même lever le pied, comme si nous appartenions au club cyclo local. Il faut dire que la signalisation est bien faite en Angleterre. Outre les classiques panneaux indicateurs en l'air, toutes les directions principales et les numéros des routes sont marqués au sol plusieurs fois si nécessaire et suffisamment loin des feux et des croisements pour anticiper.

À la sortie de Doncaster, nous troquons notre A19 pour une A60, un peu moins encombrée. Il est vrai que nous avons aussi remplacé le voisinage de Leeds par celui de Sheffield, agglomération moins importante, ceci expliquant sans doute cela. Le parcours est un peu plus vallonné, mais nous n'allons pas nous en plaindre car le plat, c'est comme les bosses : point trop n'en faut !

Nous traversons Worksop, comme Doncaster, c'est à dire « haut le pied ». Encore une petite ville qui s'est enrichie grâce à l'agriculture mais dans ce cas, la ressource principale n'était pas le blé ou la betterave mais l'orge. Worksop était au 19^{ème} le principal centre de commercialisation de la drèche. Reliquat du traitement de l'orge utilisé pour la fabrication de la bière, la drèche était alors très recherchée pour l'alimentation du bétail. Il est possible qu'à cette époque, les vaches n'étaient pas folles mais ivres !

Il est à peine 17h15 quand nous nous présentons, pleins d'espoir, à l'Auberge de Jeunesse de Sherwood Forest, la célèbre forêt de Robin des Bois. Nous sommes vraiment déçus d'apprendre qu'elle affiche complet. Curieux car c'est presque désert. La réceptionniste nous indique un B&B à Edwinstowe, le premier village tout proche. Nous comprenons parfaitement que nous trouverons ce B&B dans la rue à droite au feu rouge. Mais il est des subtilités que notre connaissance de l'anglais ne nous permet pas encore de saisir. Nous nous engageons bien à droite au carrefour et nous parcourons un bon kilomètre. Rien, demi-tour. On se dit bon, nous avons compris « right », mais il fallait entendre « left » puisqu'ils font tout à l'envers dans ce pays. Alors, nous faisons 500 m dans l'autre sens... Jusqu'à ce que nous finissions par découvrir que le B&B était exactement à l'angle du carrefour, sur le côté droit ! Nous sommes des vrais champions !

Patronne sobre et logement rustique mais correct malgré tout. Nous sommes à la campagne et nous ne pouvons pas tomber tous les soirs dans le petit paradis de Ruth Gibbon !

Comme il n'est pas tard, nous retournons jusqu'à la Sherwood Forest. Elle en a pris un sacré coup depuis l'époque de Robin Hood. Le pauvre, il aurait eu du mal à se planquer dans les quelques hectares qui subsistent aujourd'hui ! Comme les Anglais sont très amateurs de belles histoires, un Centre d'Accueil a été construit à l'emplacement précis où Robin épousa la belle Marion. Si, si, c'est exactement là... Et les romantiques se précipitent. Enfin, quand le « Sherwood Forest Visitor Centre » est ouvert car il est bientôt 18h30 et tout est fermé. Nous sommes néanmoins accueillis par un drôle de petit écureuil qui refuse malheureusement de se laisser photographier. Dommage ! Il avait un si beau pelage gris !

Nous pénétrons dans la cathédrale de verdure pour aller saluer la grande curiosité du coin : le Major Oak, un chêne de 500 ans d'âge et de 10m de circonférence ! Nous le trouvons facilement car le chemin forestier d'accès est bien fléché. Le Vénérable est super protégé, à la fois des touristes (grillage) et du poids des ans (poteaux et haubans sous ses énormes branches). Impressionnant, certes, mais pas très beau (cf. photo page 46). On dirait un de ces énormes bonshommes impotents de 300 kg que l'on montrait autrefois dans les foires...

De retour au village, nous allons dîner au Forest Lodge Hotel qui est le seul restaurant d'Edwinstowe. Nous y mangeons de la soupe aux crevettes, de l'agneau rôti pour l'un et du poulet grillé pour l'autre et des « sweets ». Très correct mais service très lent...



L'Union allait être suspendue quelques années. Le fils de Jacques VI, Charles 1^{er} est exécuté le 30 janvier 1649 par le dictateur anglais Cromwell. Evidemment les Highlanders se révoltent. Et dès 1660, après la mort du régicide (les révolutionnaires français de 1793 n'étaient pas les premiers !), les Stuart reviennent sur le trône avec Charles II. Le joug anglais est remis en place...

Mercredi 25 juin - 12ème étape

EDWINSTONE - CHARLTON : 193 km (dénivelée 1245m)

Escapades champêtres et enfer dans la ville...

Nouveau départ à 7h30 après les formalités désormais routinières. Le breakfast a été rustique, comme le reste. La journée s'annonce belle et la route est assez facile. Un petit vent d'est, donc latéral, entretient une température fraîche mais fort agréable pour pédaler.

Nous suivons d'abord l'A614, en direction de Nottingham, dont le shérif fût ridiculisé par Robin des Bois, il y a bien longtemps, puis la A6097 précisément pour éviter ladite cité, aujourd'hui fortement industrialisée (cycles Raleigh, par exemple) et enfin nous obliquons vers le sud sur la A46. Une caractéristique commune à ces trois routes primaires, un trafic harcelant ! Gilbert, qui n'arrête pas de ronchonner « ... mais pourquoi sont-ils tous dans leurs bagnoles, ces Anglais ? », parvient à convaincre son compère qu'il serait préférable de quitter ces routes infernales pour aller trotter dans la campagne avec les petits lapins. Francis accepte cette proposition sans réserve, bien que la dernière initiative « petites routes dans la campagne » se soit payé cash par des raidards infernaux, deux jours auparavant. Mais l'Aveugle, qui a bon œil, s'est assuré que la région était plate et qu'il ne risquait pas ce genre de mésaventure.

Après le village de Bingham, Gilbert n'y tient plus et s'engage résolument à gauche dans une route de trois mètres de large, parfaitement roulante. Commence alors une fort agréable promenade, enchaînement de sauts de puces d'un village à l'autre - Cropwell Bishop, Kinoulton, Nether Broughton, Saxelbye, Asfordby, Thorpe Satchville - que nous composons avec la même aisance que si nous naviguions dans la plaine de la Saône ou la forêt landaise, c'est-à-dire dans nos jardins d'entraînement. Pas de petits lapins mais pas de voitures non plus ! Le pied !

Opération « sauvegarde » parfaitement réussie donc, grâce à la précision du Road Atlas Britain (échelle : 3 miles to 1 inch, comme cela a déjà été mentionné précédemment) et à la petite boussole que Gilbert a dans le nez, très performante quand... elle ne déconne pas, ce qui lui arrive parfois ! Opération bénéfique aussi puisque ce parcours champêtre se révèle plus court de 5 km. Les collines reprennent une vingtaine de kilomètres avant Market Harborough, ce qui signifie que nous en avons terminé avec la traversée des vastes plaines céréalières de l'« East Anglia » et que nous approchons du bassin de la Tamise. Ces bosses n'ont rien à voir avec celles de la région de Newcastle et nous les avalons sans peine.

Arrêt de près d'une heure (12h05-13h00) à Market Malborough pour une « révision des 100 km » (exactement 93). Le casse-croûte acheté au supermarché local est avalé sur un banc public à proximité des toilettes, elles aussi publiques (et « clean » comme toujours). Melon, sardines tartinées sur des petits pains à moitié « mie » (que l'on trouve en sachets et qu'on ne voudrait surtout pas bouffer chez nous !), yaourts, gâteau au chocolat. Vidange des réservoirs, remplissage des bidons, toilette (il y a même de l'eau chaude et ce qu'il faut pour chauffer un biberon dans les WC publics anglais !), coup de peigne, petite promenade pédestre, digestive et photographique sur la place centrale... et c'est reparti ! Voilà cinquante-cinq minutes parfaitement employées et une pause agréable dans ce petit centre régional très vivant et rempli de massifs floraux. Le ciel est un peu blanchâtre, mais la température est douce et les locaux prennent l'air aux terrasses des cafés. Sur la place, une roulotte/orgue de barbarie est à vendre. La pièce est très belle, finement ciselée et peinte... mais un peu encombrante pour nos portebagages.

Nous étions bien à Market Malborough, mais il faut repartir dans la campagne vallonnée et les room-room des moteurs. Devant nous, Northampton, une ville dont le road book prévoit la traversée « plein centre » car on ne peut pas les éviter toutes. Et puis, il faut bien assurer le contrôle journalier de Francis par l'achat d'une carte postale. Rappelons que Gilbert, lui, a choisi la solution de se faire photographier par Francis devant le panneau d'une des localités traversées en cours d'étape et indiquée sur l'itinéraire « officiel » remis au responsable André Etieève, au moment de l'inscription. Mais revenons à Northampton que nous avons choisi comme « ville-contrôle » du jour. A priori, sur la carte, l'opération devrait se dérouler sans problème puisqu'il suffit d'aller tout droit pour parvenir au centre ville et de continuer tout droit pour

trouver la sortie. Pour faciliter les choses, il suffit de suivre l'A508 et, confiants dans l'excellente signalisation observée depuis notre arrivée, nous abordons cette agglomération de 200.000 habitants avec la plus grande sérénité. Mal nous en prend car nous allons perdre près d'une heure dans cette cité maudite !

D'abord nous ratons le panneau d'entrée (y en avait-il un ?) puis nous perdons très vite notre fil rouge, l'A508, pour nous retrouver sur une piste cyclable qui traverse un vaste parc, certes agréable, mais sans aucune indication; ensuite nous errons de boulevard en rue commerçante à la recherche d'un panneau indicateur, de boutique de souvenirs en librairie à la chasse à la carte postale. On finit bien sûr par se perdre. Enfin l'un des problèmes est résolu dans un quartier qui n'a rien à envier à Barbès-Rochechouart. Francis finit par dénicher sa carte postale dans une sombre boutique, tenue par un Hindou voleur et retors... qui n'est même pas fichu de nous remettre sur la bonne route. Mais où sont passés les Anglais ? On se croirait à Bombay !

Le ciel étant toujours uniformément laiteux, la boussole pifométrique de Gilbert est en panne et nous prenons, au hasard, une direction... qui n'est pas la bonne. Heureusement, une « Miss Marple » délicieusement enchaînée, nous conseille de faire demi-tour et de prendre la première à gauche. Mais nos malheurs ne sont pas finis car nous débouchons sur une rocade à deux fois quatre voies, certes autorisée aux cycles, mais à la limite de la saturation. On se croirait sur une autoroute de la banlieue parisienne ! Pire, il faut couper plusieurs voies pour en sortir... par la droite. De plus, le panneau « Other roads » ne nous assure pas que notre A508 est bien comprise dans le lot ! Nous finirons quand même par la retrouver, notre A508, un bon mile plus loin. Un vrai cauchemar ! Nos fessiers sont douloureux tellement nous les avons contractés (la preuve que l'expression « serrer les fesses » n'est pas sans fondement !). Amis cyclos, si vous allez promener vos sacoches en Angleterre, écarterz Northampton de votre route !

Encore beaucoup de circulation sur l'A508 mais après notre rodéo, on se retrouve presque au calme. Néanmoins, à la sortie de Buckingham, nous décidons de renouveler l'expérience de la matinée et de nous lancer résolument dans la campagne. Avec un autre espoir : trouver un B&B à un prix raisonnable. Dans son enquête sur internet, Gilbert a constaté que les tarifs pratiqués étaient de 15 à 20% plus élevés dans les villes. Nos réserves de pounds sont de plus en plus maigres et les tarifs d'Oxford au-dessus de nos moyens. Petites routes, petites ondulations, petits virages autour des champs de blé, petits villages tranquilles... mais pas de petit B&B. Enfin à Milton, Francis consulte un passant qui nous indique une ferme deux miles devant qui devrait nous convenir. Nous trouvons sans difficulté cette « Home farm » très proche de la route. Mais la maison est fermée. Nous interpellons une jeune cavalière occupée à panser son cheval. Aimablement, elle laisse son étrille pour pianoter sur son portable et nous informe que la patronne ne reviendra que vers 19h30. Pour passer le temps, elle nous suggère d'aller jusqu'au village de Charlton-on-Otmoor, sis à 2 miles de l'autre côté de la route où nous trouverons un restaurant. Nous obtempérons. Mais le restaurant est en fait un pub et le patron nous explique que le seul cuisinier qu'il a pu trouver étant chinois, il ne peut nous offrir que de la cuisine asiatique. La carte qu'il nous présente est une véritable énigme dans laquelle nous croyons discerner le mot « chicken ». Nous passons donc commande de deux plats n° 56. Moins de cinq minutes plus tard, le Chinois nous apporte deux assiettes fumantes de chaleur et de piment ! Gilbert ne pourra avaler que quelques morceaux de poulet. Quant à Francis, plus résistant et plus affamé, il parviendra presque à finir les deux platées... sans pain. Un véritable exploit !

C'est la bouche en feu, que nous revenons chez Mrs Tricia Honour, notre hôtesse de ce soir. Pas très aimable (on se rapproche de « cheu nous » ?) - peut-être parce que nous demandons, et obtenons, le breakfast pour 7h00 - mais très professionnelle. Chambre spacieuse et claire à deux grands lits avec TV et possibilité de se préparer un thé, avec des petits gâteaux. Ce que nous ne manquons pas de faire autant pour éteindre l'incendie qui nous brûle le palais que pour se remplir l'estomac avec toutes les provisions trouvées dans nos sacoches.



Les chefs de clans acceptent mal l'Union avec l'Angleterre. Le 3 février 1692, presque tous les membres du clan MacDonald sont massacrés à Glen Coe, pour avoir prêté allégeance avec une semaine de retard ! Ce fut une horreur, un véritable « Big Mac » géant !

Jeudi 26 juin - 13ème étape

CHARLTON - PORTSMOUTH 168 km (dénivelée 830m)

Une belle entame par Oxford et la vallée de la Tamise, avant que le tape-cul ne commence...

Francis apprécie beaucoup le breakfast qu'il juge « luxueux », « Le 'top' pour notre dernier jour chez les British ! » note-t'il sur son carnet. Jugement sans doute un peu déformé par le jeûne pimenté de la veille. Nous partons à 7h40 dans la grisaille. La route est toujours aussi sympathique mais nettement plus fréquentée. Il est vrai que c'est l'heure d'aller bosser et Oxford est proche.

Une heure plus tard, nous stoppons près du panneau d'entrée dans la mondialement réputée ville universitaire pour une double photo « souvenir/contrôle » (cf. photo page 7). Oxford est jumelée avec Grenoble, autre grande université européenne. C'est par une piste cyclable et dans la roue (à une vingtaine de yards derrière quand même) d'un jeune homme monté sur un solide vélo de ville, au porte-bagages lesté d'un cartable, que nous gagnons le centre. Fait qui mérite d'être signalé car nous n'aurons vraiment pas eu l'occasion de croiser ou de suivre des « pédaleurs » dans ces contrées. Ce fait nous surprend même beaucoup après nos autres aventures nord-européennes. Nous pensions que l'Angleterre était aussi un pays où le « biker » était roi. Ce n'est pas le cas ! Le cycliste est même plutôt un oiseau très rare !

Le sportsman nous emmène à bonne allure à travers le parc de l'université jusqu'au Muséum d'Histoire Naturelle, imposant édifice assez austère malgré ses fenêtres géminées. Mais le plus étonnant est que derrière la façade de pierre, se trouve une immense nef de cathédrale avec une superbe charpente métallique de type « Tour Eiffel ». Au centre, trône un gigantesque squelette de dinosaure. Le contraste avec l'extérieur est assez hallucinant. Dommage que nous n'ayons pas les moyens de « lâcher » quatre livres (pounds) pour en voir davantage !

Francis prétend qu'Oxford est une cité très distinguée et il a bien raison ! C'est aussi une ville agréable, vivante, jeune comme nous pouvons le constater durant les quelques moments que nous passons dans le centre, essentiellement autour de Radcliffe Square. Oh ! Temps, suspends ton vol ! Gilbert mitraille avec l'espoir d'en « garder la plus possible », mais il faudrait des heures, des jours et davantage encore.

Nous quittons Oxford en direction du sud. Une quinzaine de kilomètres plus loin, nous laissons la nationale (A1074) pour prendre une voie secondaire qui conduit à un ravissant village, magnifiquement conservé puisqu'il date... de l'âge du bronze ! Sa très longue histoire ne l'empêche pas d'être tout à fait coquet avec ses colombages aux toits de chaume et sa petite abbatale romane. Ce bijou est absolument désert. Il est pourtant plus de 10 heures et il fait un magnifique soleil. L'absence de « pub » sur la nationale expliquerait-elle ce mystère ? En tout cas, Gilbert est très fier de cette trouvaille, faite plusieurs mois auparavant sur le Guide Vert de Michelin. Ça sert de préparer un voyage !

Nous continuons notre « descente » de la vallée de la Tamise, que nous traversons dans le village de Goring (km. 47 - 11h00). À cet endroit, la « Seine des Londoniens » est une charmante rivière navigable. Nous nous amusons quelques instants à observer l'ouverture d'une écluse... d'où surgit, comme un diable de sa boîte, un frêle kayak propulsé par un solide payeur ! Inattendu ! Sur la rive, une vingtaine de personnes d'âge moyen bien avancé s'apprêtent à embarquer pour une « croisière ». Les gentlemen sont costumés et cravatés, les dames portent de magnifiques chapeaux. Démodé et attendrissant !

Un peu plus loin, à Pangbourne, nous procédons aux achats pour notre ultime pique-nique britannique que nous faisons assis au sol, dans un petit jardin public et, selon notre habitude, à « portée de bidon » des toilettes publiques. Aujourd'hui, le menu comprend du thon en boîte, du jambon, des yaourts et des crèmes/desserts ainsi que l'inévitable et insipide pain à sandwich.

Nous repartons vers 12h30, et il est temps de rouler car nos compteurs viennent nous rappeler que nous n'avons parcouru que 56 km ! L'embarquement à Portsmouth est pour 19h30 mais il reste encore 100 km et il faut s'en occuper. Sans incident, pas de problème mais...

Et justement, comme par hasard, la tuile survient au kilomètre 67 c'est-à-dire à 90 km du but. Francis, qui roule en tête (ce qui ne surprendra pas le lecteur de nos précédentes aventures !), ne voit qu'au dernier moment un vrai nid de poule, creusé sur le bord d'une grille d'évacuation des eaux de pluie. Comme les fossés latéraux n'existent pas ici, le drainage

superficiel est fait tous les 200 m environ par des regards qui débouchent dans une canalisation souterraine. En principe, la grille de protection est parfaitement jointe au bitume... Si ce n'est pas le cas... Bang, bang ! Gilbert qui n'a rien vu venir (sans doute regardait-il sa carte ou rêvait-il déjà à un pain bien croustillant), vient de se prendre le trou sans même soulager ses roues ! Il a tout de suite compris que sa randonneuse était blessée. Heureusement, les dégâts se limitent à un énorme méplat à la roue arrière dont le pneu n'a même pas éclaté. Incroyable ! Nous sortons notre outillage, en l'occurrence une clé à rayons pour dévoiler la roue. Et nous repartons...

Gilbert est de méchante humeur. Pas seulement parce que chaque tour de roue se traduit par une petite secousse dans le fessier (si ça tient jusqu'à Brest - et ça tiendra ! - il a déjà évalué que cela fera 150.000 « coups de pied au c... » ; certes des coups de bébé, pas ceux de Zizou, mais à la longue ça fait un bleu quand même !), mais parce qu'il se demande s'il va arriver jusqu'à Portsmouth. Angoisse quand tu nous prends ! Il a déjà raté le ferry à Roscoff, ne serait-ce pas un clone de cette désagréable mésaventure qui se prépare ?

Pour couronner le tout, il « merdouille » allègrement en voulant prendre un raccourci dans la traversée de Basingstoke, la dernière ville importante avant la côte. Résultat un bon kilomètre de rab et une rocade autoroutière infernale ! Et ... M...

L'arrière-pays de Portsmouth (province du Hampshire) est assez accidenté. Heureusement pour nous, ce n'est ni le Devon, ni l'infâme arrière-pays de Newcastle. Disons le Perche dans la région de Mortagne. Si les bosses ont l'avantage de réduire la fréquence du « toc-toc » de la roue de Gilbert, il n'en mène pas large dans les descentes car son vélo tremble comme s'il était atteint de paludisme. Bigre, est-ce que la roue va tenir ?

Nous traversons sans problème un gros bourg, Alton, mais un peu plus loin un manque de panneau nous plonge dans l'expectative. Et figurez-vous qu'un individu perfide (nous aurait-il pris pour des Ecossais ?) nous envoie sur une mauvaise direction ? Volontairement, nous en sommes convaincus ! Heureusement, que nous étions vigilants ! Encore 2 km de rab ! Quel méchant con, celui-là ! Nous qui avions une si bonne opinion des Anglais !

Nous retrouvons nos esprits dans le même temps que la bonne direction et nous finissons enfin par arriver à Waterlooville (oh ! quel vilain nom, surtout pour les fanatiques du Premier Empire), posée sur un plateau derrière Portsmouth. Nous pensions être près du but. Mais il nous faut encore traverser une interminable zone urbanisée puis, comme nous sommes en avance (il est à peine 18 h), la plus grande partie de la ville pour atteindre - enfin ! - « The Point », point de vue sur le port, situé à l'extrémité de la jetée, dans la vieille ville. On se demande bien pourquoi Michelin a affecté deux de ses étoiles à cet endroit... particulièrement décevant, surtout avec la grisaille ambiante. Mais ce surplus kilométrique (on dirait que Gilbert sent moins le méplat de sa roue depuis qu'il sait que le ferry ne partira pas sans lui), nous aura quand même permis d'avoir un rapide aperçu de la cathédrale St-Thomas et de tout ce qui reste de la ville après les raids de la Luftwaffe en 1942.

Nous rejoignons le quai de départ des ferries pour la France, peu avant 19 heures. Nous avons juste le temps d'écrire le paquet de cartes postales achetées à Oxford à l'intention des amis diagonalistes, car l'embarquement est proche.

A 20h24, le Bretagne, un luxueux ferry, quitte le port à destination Saint-Malo. Il nous reste environ 2,5 £ que nous épuiserons au self-service, pour compléter le prix du dîner (crudités, tagliatelles, fruits et du bon pain de France !) en grande partie réglé en euros. Avant d'aller rejoindre la cabine 2600Ac située au Nième sous-sol, que nous partageons avec un chauffeur de bus anglais (que nous n'entendrons même pas rentrer !), nous nous offrons un esquimau Haagen Dazs « Choc Chip Chocolat ». Le must pour les connaisseurs !



En 1707, le Traité d'Union dissout notre Parlement ! Cette capitulation horrifie les partisans des Stuarts. La révolte s'organise. En 1745, le prince Charlie Edouard Stuart – 24 ans – prend le commandement de notre armée. Soutenu par la France, il écrase les Anglais à Prestonpans. Mais l'année suivante, nos Highlanders sont écrasés et massacrés à Culloden par le duc de Cumberland, the Butcher, le Boucher ! Notre Bonnie Prince Charlie est contraint à un exil définitif, les Clans sont démantelés, le kilt et la cornemuse interdits. Ah, ces chiens d'Anglais !

Vendredi 27 juin - 14ème étape ST MALO - BREST 231 km (dénivelée 830m)

Joies et tristesse...

Nous quittons notre cabine au lever du jour - sans réveiller notre discret compagnon anglais/chauffeur de bus - pour prendre notre petit déjeuner avant que le ferry ne s'engage dans l'estuaire de la Rance, spectacle que nous ne voulons pas rater. Petit déjeuner continental mais nous aurions pu imiter nos amis britanniques qui se bâfrent de beans et de saucisses... Le ciel est assez dégagé, mais la lumière n'est pas très bonne et c'est bien dommage.

Nous débarquons à 8h10. Gilbert peut enfin lire les messages laissés sur son portable²⁰. Mauvaise nouvelle, très mauvaise même, puisque notre grande amie Josiane Lesné a été gravement accidentée dimanche dernier 22 juin vers 7 h du matin. Percutée par l'arrière et projetée sur le pare-brise de la voiture d'un jeune homme qui s'est endormi au volant, alors qu'elle étrennait un nouveau vélo. Josiane souffre d'un très violent traumatisme crânien, et, bien qu'elle soit consciente, les médecins demandent une semaine de délai pour se prononcer. Nous aurons l'occasion de voir les restes de son casque pulvérisé... Détruit mais sauveur ! Nous sommes anéantis ! Car nous connaissons Josiane depuis des années, nous avons eu l'un comme l'autre, à plusieurs reprises la joie d'être reçus chez elle, lors de nos Diagonales ou à l'occasion de réunions de diagonalistes. Qui, dans la famille diagonaliste, ne connaît Josiane, n'a roulé avec Josiane, n'a été accueilli, réconforté, chouchouté par Josiane ? C'est notre petite sœur, Josiane et cet accident nous révolte²¹...

Nous attendions cette étape finale avec beaucoup de joie et d'impatience. Nous l'avions programmée pour qu'elle soit une apothéose et Josiane s'était proposée pour en être le maître d'œuvre. Elle avait même décidé de prendre une journée de congé pour rouler avec nous ! Et bien sûr, elle avait mobilisé ses amis diagonalistes. À la sortie du port, à 8h10, Yvon Lebarbier, rentré seulement la veille d'un voyage, nous attend. Il nous pilote pour sortir de la ville et nous conduit jusqu'au barrage de la Rance. Pause-photo à la sortie... avec Suzanne Deux (cf. photo page 46), venue nous accueillir en voiture. Un peu plus loin, c'est Pierre Deux, avec sa bicyclette, qui prend le relais d'Yvon.

Achat de cartes postales à Plancoët où Suzanne nous accueille chez elle pour un petit-déjeuner auquel nous tentons de faire honneur. Non seulement, c'est le second, mais le souci nous tord l'estomac. Ce sera le dernier contrôle de notre voyage et il sera court. Arrivés à Plancoët à 9h40, nous repartons à 10h00, avec Pierre. Avons-nous au moins remercié Suzanne pour son très amical accueil ?

Nous repartons en direction de Pleven, la Poterie, Lamballe, par l'agréable petite D28 qui n'est pas une inconnue pour nous. Dans une bosse, un cyclo-photographe en position de tir : c'est Francis Swiderek, un autre « frère » diagonaliste, venu de son Pas-de-Calais résidentiel pour nous tenir « un brin de compagnie »²². Il nous conduit jusqu'à Lamballe chez Marie-France la sœur de Josiane, qui travaille mais... nous a préparé un repas froid. Il est 11h25, et nous n'avons vraiment pas faim car le petit-déjeuner de Plancoët n'est pas encore digéré. Comme il faudra un bon moment pour que l'appétit revienne, nous avalons quand même un peu de crudités tout en préparant des sandwiches pour plus tard. Et nous repartons avec notre mentor. Quelques kilomètres encore et c'est Yves Pucher qui a quitté son travail pour venir nous saluer. Que d'hommages rendus par la grande famille diagonaliste ! Ces rencontres chaleureuses nous vont droit au cœur. Belle reconnaissance aussi du gigantesque travail accompli par Francis depuis près de quinze ans pour la vie de notre Amicale et le bonheur de ses membres.

Francis Swiderek nous laisse un peu plus loin. Exactement près du panneau d'entrée dans le village d'Yffiniac, la terre natale de Bernard Hinault, le Blaireau. Photos réciproques et numériques (cf. photo page 46), et adieux. Merci Francis... et bonne chance en terre bretonne !

²⁰ si les communications par téléphone portable Angleterre/France marchent parfaitement bien, le numéro d'accès à la messagerie vocale n'a jamais voulu fonctionner... jusque sur le port de St-Malo. Mystère...

²¹ Josiane va se remettre très lentement, après une longue période de rééducation; en ce début d'année 2004, elle n'a pas encore repris ses activités professionnelles à l'hôpital de St-Brieuc... mais elle fait du vélo !

²² ne rêvons pas quand même... son déplacement doit avoir un autre motif... une belle Bretonne, peut-être ?

Nous voici seuls pour la traversée de St Brieuc. La route cyclable, l'ancienne RD712, qui longe le plus souvent la voie rapide jusqu'au-delà de Morlaix, est bien fléchée à l'entrée de la ville; mais dans le centre, plus rien. Francis croit reconnaître le parcours en rassemblant les souvenirs de son dernier passage en 1997, mais il ne voyait alors que d'un œil²³. Nous traversons un grand viaduc... qu'il ne fallait pas franchir. Une factrice, qui n'est pas très sûre d'elle (bien que Briochine et cyclote pour son travail!), appelle à l'aide un providentiel collègue qui nous remet sur le bon chemin. Nous « ramons » encore pour nous extraire des faubourgs de cette ville piègeuse.

Le temps a tourné à la pluie et le vent est plutôt défavorable. Arrêt de quinze minutes (13h30 - 13h45) quelques kilomètres plus loin, à Trémuson, dans un abribus, sur la gauche de la route. Notre dernier arrêt de ce type avait eu lieu en Ecosse, peu avant Fort-William... à droite de la chaussée. Il faisait le même temps. Clin d'œil ? Complicité celtique ?

Gilbert passe un coup de fil à Gérard Audebrand, encore un ami diagonaliste qui réside à Plestin-les-Grèves²⁴ pour lui annoncer notre passage près de chez lui. Gérard est là, est disponible (ce qui n'est pas toujours le cas des cyclos à la retraite!) et nous promet une visite « quelque part » sur notre parcours.

Guingamp, encore une ville piège ! Les indications pour les cyclistes sont inexistantes. Gilbert, qui comptait sur la présence de Josiane et qui pensait que Francis connaissait les lieux, avait laissé le plan de la ville au fond de ses sacoches. Il faut dire qu'ayant assuré un pilotage à peu près correct (disons 9 sur 10) dans toute la partie britannique du raid, il s'était persuadé que l'étape armoricaine ne serait qu'une formalité et que, « chez nous », point n'était besoin de cartes, plans et autres guides pour naviguer correctement. Quelle grave erreur ! Surtout, qu'il tombe dans le piège et suit avec confiance les panneaux indiquant la direction de Morlaix, obliquant ainsi vers le sud dès l'entrée de la ville. Francis, échaudé (ou refroidi car la température est basse !) par ses initiatives briochines, se tient coi et se contente de suivre ! Il avouera pourtant qu'il lui semblait bien qu'il fallait traverser la ville, tout droit d'est en ouest, sans se laisser aller, ni à droite, ni à gauche. Ah, ils sont chouettes, les duettistes ! Les princes de l'Aventure. Paumés dans Guingamp. Il faut le faire !

Dans l'immédiat, ce qu'ils doivent faire, c'est demi-tour quand ils se heurtent à la voie rapide. Et hop deux kilomètres de rab ! Au moins ! Gilbert est évidemment furieux car il a horreur de se planter. Il maudit, bien haut, bien fort (sans conséquence car nous sommes seuls !) le « j'm'en foutisme » de la municipalité locale (évidemment ici on ne pense qu'au foot !), l'incompétence des services de la DDE, le désintérêt complet du Conseil Général vis à vis des cyclistes et même, l'inertie du Comité départemental de Cyclotourisme qui devrait bien remuer tout ça pour obtenir un fléchage plus cohérent. Car il existe le fléchage... par endroits ! Généralement, dans la nature, de préférence là où on ne peut pas se tromper, un petit panneau avec un petit vélo vous montre la bonne direction... Mais, dans les villes, tintin ! Tout est pour l'automobiliste, exclusivement pour lui...

Mais les bosses et le vent d'ouest, qui se renforce sérieusement, finissent par calmer le râleur. Parce que ce n'est pas plat les Côtes d'Armor ! Pas du tout, du tout ! Décidément, la Bretagne ne nous pardonne pas notre périple anglais. Après avoir cherché à nous retenir à Roscoff, les éléments se liguent pour nous empêcher de finir en douceur et dans l'euphorie programmée. Diable, méritons-nous vraiment ce châtement ?

Au sommet de la longue bosse à la sortie de Belle-Isle-en-Terre, une silhouette connue sur le bord de la route. C'est notre ami Gérard qui est venu comme il l'avait promis. Il nous fait signe de continuer jusqu'au village suivant, Plonévez-Moëdec où il nous offre le pot du réconfort et de l'amitié, sous le regard bienveillant de la petite église de granit (cf. photo page 46),. Bien que Gérard, ne nous annonce aucune « accalmie » dans le profil de la route dans les cinquante kilomètres à venir, nous le laissons avec notre optimisme habituel déjà revenu. Il est 16h40 et nous avons encore 90 km à faire. Gilbert passe un « coup de portable » à André Lavolé pour l'informer de notre heure d'arrivée à Brest, probablement tardive...

²³ atteint d'une très grave infection oculaire lors de sa 18^{ème} Diagonale (Strasbourg-Brest), Francis avait effectué sa dernière étape Lamballe-Brest ... avec un seul œil et dans des conditions « limites » !

²⁴ nous avions fait étape chez Gérard lors de notre Tour de France en 1997 et nous avons été chouchoutés comme des fils par son épouse ! Un moment inoubliable et pas seulement à cause du far breton...

Encore un piège dans le village suivant, Plounérin, que nous traversons « tout droit » puisque aucun panneau ne vient nous en dissuader. Certes, un brave homme qui prenait l'air dans sa chaise longue sur son balcon, avait bien tenté de nous faire comprendre que nous n'allions pas où il le fallait, mais nous avions pris cela pour le signe d'amitié d'un collègue de la pédale. Comme nous ne nous y attendions pas (nous avons la « comprenette » difficile parfois !), nous tombons sur la voie rapide. Jurons et demi-tour ! Au passage, nous remercions d'un geste celui qui avait tenté de nous épargner un aller-retour inutile. Résignés, nous passons de l'autre côté de cette « horrible » 2x2 voies. Peu après, nous entrons enfin en Finistère, persuadés que le plus difficile était fait.

Chimère ! Les bosses sont pires encore. Le vent persiste dans sa volonté de nous repousser. Et nous merdouillons à Morlaix, comme nous l'avions fait auparavant à St-Briec et à Guingamp. Jamais deux sans trois, il fallait s'y attendre ! Nous ratons la D712 qui conduit à St-Thégonnec, pour nous retrouver sur la petite route de Ste-Sève, scotchée à la voie expresse que nous commençons à haïr vraiment. Encore deux gros kilomètres inutiles et un large quart d'heure de perdu ! Et, merde ! Ouf, ça soulage !

Saint-Thégonnec, Lampaul-Guimiliau. En d'autres temps, nous avons passé de longs instants dans ces extraordinaires enclos paroissiaux, magnifiques témoins de la foi et de l'habileté des talentueux artistes bretons. Sculpter le granit comme de la pierre à savon, ne doit pas être une mince affaire ! Mais aujourd'hui, les raidards et Eole suffisent à nous occuper l'esprit. La longue descente de Landivisiau à Landerneau vient faire remonter un peu notre médiocre moyenne et nous redonne une dose de courage. À la sortie de Landerneau, nous prenons la petite route qui (sur la carte, du moins) longe l'Elorn et la voie ferrée. Nous avons choisi cette option que nous ne connaissions ni l'un, ni l'autre, pour la découvrir et éviter l'encombrée route de Guipavas. En principe, les « petites routes qui longent les voies ferrées » sont plates. Et bien pas celle-là ! Elle se tortille comme un ver de terre, se redresse subitement pour aller se frotter à une maison, plonge brutalement pour aller narguer le train... Bref, elle nous énerve suffisamment pour que nous décidions de la plaquer là, avec ses minauderles et ses coquetteries qui ne nous amusent pas du tout. Peu après la Forêt-Landerneau, nous tournons résolument à droite pour grimper sur le plateau et rejoindre la D712 que nous n'aurions pas dû abandonner, même après toutes les misères qu'elle nous a faites depuis Lamballe !

Nous voici enfin à l'entrée de Brest. Arrêt-photo en double exemplaire (personne en vue pour nous prendre ensemble). Nous évitons d'oublier de tourner à gauche dans la rue de Paris (nous sommes tellement perturbés que nous consultons des passantes pour être sûrs de notre fait... alors que nous connaissons les lieux l'un et l'autre !). Enfin, nous reconnaissons d'abord la Scénic de Francis, garée dans une station-service fermée et notre cher André, souriant et sans impatience malgré sa longue attente. Il est 21h25... Nos compteurs s'accordent sur une distance parcourue de 231 kilomètres... pour 220 au maximum quand on ne fait pas de petits tours inutiles. Onze kilomètres de rab ! Et ça aurait pu être pire dans cette journée hostile.

Le raid est fini. Nous chargeons les vélos, postons la carte « Arrivée » pour l'autre André (Etieve) et nous repartons immédiatement pour Quimper sous la conduite experte d'André (Lavolé). Giséle nous a confectionné un bon dîner qui est presque un réveillon vu l'heure avancée ! Nous aurions tant de choses à raconter. Mais tout s'emmêle un peu. C'est trop chaud, c'est trop frais, c'est trop intense. Et puis, il y a la fatigue... Et, Josiane, là-bas à Rennes, en soins intensifs... Il faut qu'elle s'en sorte ! Il faut qu'elle sache ce que fut cette journée qu'elle avait préparée pour être belle et qui fut sombre, malgré tous nos amis qui sont venus. Mais eux-aussi veulent croire dans la bonne étoile qui veille sur la famille diagonaliste...



La défaite et l'exil de notre Prince Bonnie signe la fin de notre révolte pour deux longs siècles. Londres poursuit une politique méthodique d'intégration de la « province écossaise ». Notre pays, nos Highlands, une simple province ! Quelle honte !

Mais en 1934, le parti nationaliste écossais est créé. Et en 1997, Tony Blair accepte le principe de notre autonomie. En 1999, la reine Elizabeth inaugure le Parlement d'Edinburgh. Un gouvernement est mis en place. Et la prochaine étape sera notre Indépendance !

Samedi 28 juin

QUIMPER - BORDEAUX

Retour au bercail...

La nuit a été courte car nous reprenons la route pour Bordeaux dès 8 heures du matin. Le petit-déjeuner de Gisèle n'est pas un « English breakfast » mais un authentique « brunch breton » qui n'a rien à lui envier. Au revoir, les Lavolé et à bientôt dans nos terres bordelaises ou bourguignonnes... Ou quelque part dans cette France que vous aimez tant faire visiter à votre superbe camping-car !

Nous arrivons à Bordeaux vers 13h15, pour mettre les pieds sous la table que nous a préparée Madame Pouzet. Pourtant repus par un délicieux repas, nous nous bâfrons encore de glace au chocolat pour le dessert... Sans aucune honte ! Notre « régime alimentaire made in England » nous aurait-il mis en manque ?

Arrive l'heure de la séparation. Francis conduit Gilbert jusqu'à la gare. Il doit rejoindre par le train (miracle, les cheminots ne sont pas en grève ! On voit que les grandes vacances sont proches !) Toulouse où sa fille l'attend pour le ramener en voiture à Pamiers.

La boucle se referme, avec un jour de retard ('remember' la perte des papiers à St-Pol-de-Léon), avec des joies et des peines, des bonheurs et des galères, beaucoup d'amis et peu de grincheux, beaucoup de soleil (inespéré pour nous, oiseaux de pluie !) et un peu de pluie, là où il le fallait, beaucoup de circulation mais peu de frayeurs, beaucoup de belles choses et quelques horreurs, beaucoup de complicité et de très rares mouvements d'humeur...

Ce fut un beau voyage qui ne nous a pas vraiment pas déçus...

GOOD BYE, GREAT BRITAIN ! ARRIVERDERCI !!!

BUON GIORNO, ITALIA !

puisque notre prochain voyage devrait être de MENTON vers BARI.



Comme ce rapide rappel des faits historiques²⁵ qui ont caractérisé l'histoire de l'Ecosse vous l'a montré, les Anglais ne sont pas, n'ont jamais été et ne seront jamais nos copains.

Lisez cette petite histoire :

Quand Dieu était en train de fabriquer la Terre, il dit :

« *Maintenant, nous allons créer l'Ecosse. Je vais y mettre des paysages de rêve, des montagnes majestueuses, des lacs magnifiques, une nature enchanteresse...* ».

« *Mais Dieu, n'êtes-vous pas un peu trop généreux avec ces Ecossais ?* »

objecta son assistant.

Et Dieu lui répliqua :

« *Attends un peu de voir les voisins que je vais leur donner !* »

²⁵ ces faits rapportés par Midget sont authentiques (sources : Encyclopédie Universalis, Routard, Guide Vert)

Deuxième partie

IMPRESSIONS de VOYAGE

Ou les sentiments d'un Français chez l'ennemi héréditaire...

I - LE DESIR D'ALLER VOIR

Dédain ou fascination, haine ou amour ?

Avant de partir chez ceux qui ne font rien comme les autres, j'ai pris le temps et la peine de me poser une question fondamentale sur ces Anglais qui nous font tant de misères depuis des siècles et des siècles. Au moins depuis qu'Alienor d'Aquitaine passa du lit de Louis VII, roi de France à celui d'Henri Plantagenêt, duc d'Anjou et roi d'Angleterre. Ce qui faisait, dans ce milieu du 12^{ème} siècle, un sacré morceau d'Angleterre sur notre territoire. L'histoire de cette femme qui a manipulé et roulé dans la farine quatre ou cinq rois (en comptant ses fils Richard Cœur de Lion et Jean Sans Terre) est tout à fait remarquable... Et elle n'est pas hors de mon propos car il me paraît acquis - même si les historiens professionnels ne partagent pas cette opinion - que cette Alienor de feu est à l'origine de beaucoup de malentendus dans nos relations avec la « perfide Albion », comme la nommait Napoléon qui se lamentait que ce pays était incapable de « respecter le moindre accord ».

Alors, suis-je anglophile ou anglophobe ?

Quand je me suis posé cette question pour la première fois - il y a belle lurette ! - , je me suis trouvé dans la situation du jeune adolescent qui vient d'être déniaisé par une petite délurée, quand celle-ci, tout en se rhabillant, lui demande : « *Dis, Julien, tu m'aimes ?* ».

« To be or not to be » anglophile... ? Comme je n'en savais rien, j'ai décidé de faire le tour de cette angoissante interrogation.

Comme tout jeune Français, on ne m'a pas appris à aimer les Anglais, ni d'ailleurs les Ecossais, les Gallois ou les Irlandais, le terme anglais désignant dans le langage paternel tous ces gens qui vivent dans cette île de l'autre côté de la Manche. Ceux qui roulent à gauche et produisent ces arbitres de rugby tricheurs qui, dans le tournoi des Cinq Nations, font tout ce qu'ils peuvent pour nous faire perdre. Mon père n'hésitait pas à proclamer, et il n'était pas le seul à le faire, que : « *Avec cet arbitre anglais, nous ne pouvions pas gagner !* » ou bien que : « *Nous avons réussi à les battre malgré l'arbitre !* » ou encore que : « *Pour être certains de nous battre, ils ne choisissent que des arbitres anglais !* ». Perfidie britannique, dont j'étais alors parfaitement convaincu, car je ne pouvais pas deviner (pas de télévision à l'époque mais un reportage radio plutôt partisan) que les joueurs français ont toujours été aussi indisciplinés que laxistes envers le règlement.

Dans le même temps, l'école publique ne faisait rien pour nous faire aimer les Anglais : la guerre de Cent Ans (ah, la catastrophe de Crécy où trois canons et deux mille archers anglais massacrent la fine fleur de la chevalerie française !), le supplice de la Pucelle (ah, cet évêque Cauchon, quel traître et quel porc !), Trafalgar (ah, cet amiral Nelson qui coule notre flotte à sept contre trente-trois !) et Waterloo (ah, ce duc de Wellington et sa chance de cocu qui s'est appelée Blücher !)... Désagréables, frustrantes, les relations franco-britanniques dans nos livres d'histoire ! Si encore, nous avions quelques mémorables pâtées à notre actif pour nous consoler ! Mais rien que des broutilles, quelques petites victoires de Du Guesclin ou de la Pucelle, un interminable grignotage pour les bouter hors de nos frontières... Pas la moindre pâtée historique ! Tiens, ça ressemble à nos victoires d'antan dans le tournoi des Cinq Nations : laborieuses et « contre l'arbitre ».

Bref, au moment de devenir adulte et pour un bon quart de siècle encore, j'étais plutôt anglophobe. Comme « tout le monde » dans mon entourage... Plus tard, il y a bien eu ma sœur Micheline, qui nous disait le plus grand bien de la famille anglaise chez qui elle avait passé une année pour parfaire sa connaissance de la longue. Mais en contrepartie, il y avait aussi notre Général de Gaulle qui s'en méfiait comme de la peste²⁶ et leur évidente préférence pour les États-Unis d'Amérique, à l'encontre des intérêts de l'Europe

²⁶ je viens de lire quelque part que De Gaulle ne parlait du tout pas anglais ! Ce que je trouve stupéfiant étant donné le temps qu'il y avait passé et son intelligence. Mais ceci explique peut-être cela.

continentale. Et encore quelques insupportables outrecuidances dont la moindre n'est pas celle qui les persuade qu'ils sont à la fois le cœur et le cerveau de notre globe terrestre. Un quotidien local ne titrait-il pas encore récemment parce que le fog avait submergé le Channel, « *Brouillard sur la Manche. Le Continent est coupé du monde* » !

Pourtant un jour, un véritable hasard me conduisit à Londres pour quelques heures. Je résidais alors dans le Nordeste du Brésil. Venu participer à une réunion à Paris avec l'un de mes collègues, un problème de dernière minute sur notre vol régulier de retour Paris/Recife par la compagnie brésilienne Varig nous avait contraint à aller prendre un autre avion à Londres. Ce vol étant en fin de soirée, mon collègue Eric, anglophile et anglophone, s'était débrouillé pour que nous ayons une large demi-douzaine d'heures pour se balader dans la capitale anglaise. Conduit par mon mentor, je m'étais laissé porter d'un bus Citytour rouge et à deux étages à la cohue de chez Harrod's, d'un pub bruyant où nous avons mangé sur le pouce des choses qui ne se sont pas gravées dans ma mémoire à un transfert dans le métro local, le fameux « tube », qui navigue sous la ville à 50 m de profondeur au moins ! Vingt-cinq ans environ après cette courte visite, deux souvenirs me reviennent en mémoire chaque fois que je prends un train ou que je m'engage sur un escalier mécanique.

Le train parce que dans les Îles Britanniques, on ne monte pas dans un wagon. On y entre de plain-pied, ce qui est fort pratique avec les bagages à roulettes. Si je n'ai jamais bien compris la nécessité de faire rouler les trains à gauche chez nous, je comprends encore beaucoup moins bien que nos ingénieurs n'aient pas vu il y a 150 ans le côté pratique des quais ferroviaires « à niveau ». Et chaque fois que je dois hisser mon bagage ou mon vélo dans un train, chaque fois que je vois une brave Mémé s'esquinter le dos à lever sa valise sous l'œil indifférent des autres passagers, je peste contre la SNCF et je me dis que les Anglais sont beaucoup plus malins que nous. Certains m'objecteront que les trains britanniques sont très en retard et s'envoient trop souvent en l'air... Objection rejetée car les plateformes « à hauteur » n'ont rien à voir avec ces dysfonctionnements.

Les escaliers mécaniques à cause de la petite anecdote suivante. En sortant du « Tube », plongés avec Eric dans une conversation sans doute essentielle, nous nous sommes engagés dans un escalator. Lui, sur la gauche, moi sur la droite, ou l'inverse, ce qui n'a pas d'importance, mais assurément côte à côte comme le font tous les Latins plongés dans un échange verbal. Les Latins, mais pas les Anglais ! Au bout de quelques secondes, j'entends quelqu'un arriver dans mon dos et s'arrêter deux marches plus bas. Me retournant, je constate qu'un jeune homme souhaiterait manifestement passer car il semble très pressé. Ayant la possibilité de me « garer » sur la gauche derrière Eric, l'adolescent reprend sa course vers le haut. Levant la tête, je m'aperçois alors que toutes les marches de gauche sont occupées et que toutes les marches de droite sont libres pour permettre aux personnes pressées (il y en a peu) de « doubler ». Comme cet escalier est interminable, le spectacle est frappant. Une « queue leu leu » parfaite, disciplinée et silencieuse ! Je ne sais pas si ce qui m'a le plus impressionné dans cette affaire : le constat de cet ordre parfaitement établi - impensable à Paris - ou le fait que la dame « stationnée » dans la file avait laissé une marche libre pour que le Frenchie indiscipliné que j'étais puisse s'effacer sans problème. Comme toutes les autres marches étaient occupées, je suis certain que ce geste était volontaire. Evidemment mon comportement n'a engendré aucune remarque, aucun geste de reproche, aucun signe de xénophobie...

Je suis sorti de ce « Tube » fasciné à vie par l'autodiscipline de ce peuple. J'ai reçu une bonne leçon ce jour-là. Je ne sais pas si les habitudes sont encore les mêmes aujourd'hui mais j'ai pu observer que les Anglais sont toujours les champions du monde de la « queue » (pas d'équivoque, je parle bien de la 'kiou', la file d'attente). Si nous sommes ingouvernables, je suis convaincu que les Anglais sont plus faciles à gérer que nous. D'ailleurs, la façon dont ils ont encaissé la dure « politic reality » de Margaret Thatcher en est une belle démonstration.

Mais fascination n'est pas amour.

Ma seconde « approche » des Anglais s'est faite à l'IBI, Independent British Institute, de Brasilia dans la période 1982-83. Un peu par hasard, encore une fois., Je m'étais laissé entraîner dans une « formation continue » en langue anglaise, dispensée aux ingénieurs de la Direction de l'Eau à laquelle j'apportais ma coopération. Cours payants au départ mais à tarif « favorisé ». Au début, j'y suis allé pour voir. Et j'ai été séduit au point que j'y ai entraîné Eliane, qui est tombée, elle-aussi, sous le charme. Le charme de qui ? de quoi ? Le charme des enseignantes, toutes délicieusement anglaises pure race et pur style... La séduction d'une approche méthodologique alliant rigueur, efficacité et... humour ! Comme pour les trains, les grincheux me diront que ce n'était pas la peine... puisque je ne parle pas anglais ! Certes, mais je me débrouillais pas trop mal... il y a vingt ans ! Et je suis certain que mon « oreille » qui a étonné Francis quand nous étions un peu égarés dans la banlieue d'Exeter avait encore quelques restes de mes cours de l'IBI.

Après la fascination, voici l'heure de la séduction...

Alors anglophile Gilbert ? Oui peut-être... Oui, sans doute ! C'est la raison pour laquelle je ressentais une énorme envie, un besoin violent d'aller voir sur place comment ils sont et comment c'est là-bas, chez eux. Cette Eurodiagonale était une trop belle occasion de satisfaire cette envie. Même si mon copain Francis ne m'avait pas caché - lui qui y était déjà allé - que nous allions rouler beaucoup sous la pluie...



C'était si facile d'être Anglais, jadis... Personne au monde n'était plus reconnaissable qu'un Anglais. À sa façon de s'exprimer, de se comporter, de s'habiller, et à cette manie qu'il avait de boire des litres de thé, on ne pouvait se tromper. Désormais, tout est plus compliqué. Lorsqu'il nous arrive de tomber sur un homme pincé, avec une prédilection pour le tweed et les vilaines chaussures, cela nous amuse parce que cette image conventionnelle des Anglais est morte. De nos jours, les ambassadeurs de ce pays seront musiciens ou écrivains plutôt que diplomates ou hommes politiques.

Même s'ils étaient titulaires de passeports britanniques comme les Écossais, les Gallois et certains Irlandais, les Anglais de l'époque impériale pouvaient se considérer « English » ou « British » avec la même facilité. Aujourd'hui rien n'indignera plus un Écossais que d'entendre l'un de ses voisins du Sud confondre allégrement les deux termes...

Jeremy Paxman – Les Anglais ; Portrait d'un peuple – Editions Saint-Simon

II - ENQUÊTE PREALABLE

La préparation du voyage

Nos expériences transeuropéennes antérieures m'ont apporté la conviction qu'un raid à bicyclette en autonomie totale, basé sur une distance moyenne journalière de 200 km, ne permet pas de voir autre chose que des paysages, et encore quand la fatigue ne prend pas le dessus. L'effet de défilement rapide se cumulant aux difficultés inhérentes à une langue étrangère, perturbe considérablement la chronologie du voyage et les points essentiels (en dehors des incidents matériels) se diluent dans un brouillard confus peu après le retour..

« Alors, Dédé, c'était comment le Devon ? »

« Bof !... Ah, oui, on s'est tapé un méchant vent dans la gueule et Jojo a crevé... »

Si vous ne me croyez pas, faites le test.

La solution est donc de préparer très soigneusement le voyage, tous guides en mains et sites Internet en soutien. Le parcours est tracé - doit être construit - en fonction de certains lieux incontournables et non contournés. Si ces sites sont spatiaux (contrée, parc national ou régional), il faut les traverser sans hésitation et s'ils sont localisés (villages, point de vue) ou monumentaux (églises, châteaux, maisons), il faut s'y arrêter. Pas partout, bien évidemment. Mais si le road book, ne prévoit pas un ou deux arrêts de ce type chaque jour, ON NE VOIT RIEN ! Ce qui est un comble pour une randonnée qui se veut - il faut le rappeler - cyclo-touristique.

Je ne reviendrai pas en détail sur la très longue et précise préparation du road book. Chaque étape avait été soigneusement étudiée, épluchée, décortiquée. Le résultat en était une fiche de route journalière au format A5, recto-verso. J'ai travaillé avec le Road Atlas britannique au 1/190.000 (à quelques millièmes près !), excellent outil, beaucoup plus précis que la Michelin au 1/400.000. C'est grâce à ce support cartographique que nous avons pu « sortir » parfois des routes nationales. Et je regrette de ne pas l'avoir fait plus souvent ! Une particularité typiquement « british » de cet atlas routier : les fortes déclivités y sont repérées par un chevron... mais son sens est inversé par rapport à celui des Michelin. Un > dans le sens de la progression indique... une descente à plus de 12%, tandis que « chez nous » c'est une bosse entre 5 et 9%. Pas facile de « rouler anglais » !

L'autre aspect de la préparation a été de regarder d'un peu plus près quelques livres écrits par des auteurs britanniques. Pas Shakespeare ou Lord Byron bien sûr, mais des polars faciles comme ceux d'Agatha Christie avec sa délicieuse Miss Marple ou encore des textes de Stevenson (Dr Jekyll ou Mr Hyde ?), de Conan Doyle (Le chien des Baskerville qui terrorise les landes du Devon) et les dossiers de Scotland Yard de JB. Livingstone.

Pourtant le document le plus intéressant, je n'ai pu malheureusement en disposer qu'après notre voyage. Et pour cause, il n'est sorti des presses de l'éditeur Saint-Simon - dans sa version française - qu'en mai 2003. Ce livre s'intitule « Les Anglais, Portrait d'un peuple », et son auteur, Jeremy Paxman, est le PPDA²⁷ de la télévision anglaise (BBC2).

Il n'est pas possible de résumer cette vaste enquête. Paxman a consulté plus de six cents personnes connues ou « notables de la British society » pour tenter de décrypter sans complaisance la « British touch ». Ce document de 250 pages, écrit par un Anglais pour ses compatriotes, a déjà connu un fantastique succès de librairie dans les Îles Britanniques. J'y vois une excellente preuve du sens de l'humour et de l'honnêteté de ce peuple car la critique est parfois cruelle.

Comme Midget l'a fait dans la première partie pour présenter l'histoire des Highlanders, j'ai choisi Sherlock Holmes pour vous donner quelques pertinents extraits du texte de ce brillant journaliste britannique. On y trouvera des observations assez étonnantes.

Ce qui est assez bien établi, comme le montre le premier extrait de la page précédente, c'est la réelle défiance qui existe entre les Anglais d'une part et leurs voisins écossais et gallois. Si nous avons nous-mêmes eu très peu l'occasion de vérifier cette rivalité, la rectification autoritaire de la délicieuse Margaret Burbridge, notre hôtesse de Blairgowrie, quand j'ai sollicité « an English breakfast » est sans équivoque. « *It will be a Scottish breakfast, sir !* ». Charmante Miss Marple de Blairgowrie !

Une autre surprise en lisant Paxman, est de découvrir que l'Angleterre que l'on nous décrivait, celle du Major Thompson de Pierre Daninos ou celle des romans des auteurs policiers comme Agatha Christie, a disparu depuis une bonne quarantaine d'années avec l'éclatement complet de l'empire et l'ouverture des frontières. Les Beatles, la minijupe, l'abondante population immigrée ont changé beaucoup, vraiment beaucoup la réalité britannique.

Mais il reste encore et toujours des aspects typiquement « British » ou « Scottish » que nous avons cherché à découvrir. D'abord les magnifiques gazons et les « baked beans » (haricots secs, cousins des flageolets, avec une sauce à la tomate) qui ont séduit Bernard Chambaz (voir citation au verso de la couverture) mais encore de nombreuses petites choses qui nous ont fait craquer.



Quand l'Angleterre rencontre le Pays de Galles ou l'Ecosse sur le terrain de football ou de rugby, les Gallois peuvent entonner Land of our Fathers, les Ecossais The Flower of Scotland, alors que l'équipe britannique se contente de fredonner piteusement l'hymne national « britannique », plaintive glorification de la monarchie dont la mission est de cimenter une union de plus en plus disparate.

²⁷ Patrick Poivre d'Arvor pour celui - y en a-t-il un ? - qui aurait la chance de ne pas avoir la télé chez lui...

Quand les participantes au concours de Miss Monde se sont vues demander de défiler en habit traditionnel de leur pays, Miss Angleterre est apparue ridiculement attifée en... hallebardier de la Tour de Londres.

Que signifie cette indigence en matière de symboles nationaux ? D'aucuns avanceront qu'elle prouve, tout simplement, une certaine confiance en soi. Aucun Anglais ne pourrait assister sans étonnement au serment d'allégeance que les écoliers américains prêtent chaque matin, tant cette manifestation de patriotisme lui paraîtra naïve, pour ne pas dire plus. De nos jours, le patron de cinéma qui s'aviserait de renouer avec la coutume de diffuser l'hymne national avant le début de la projection viderait sa salle en un clin d'œil.

Le nationalisme « anglais », quand on arrive à en trouver des traces, s'exprime d'une autre façon...

III - TYPIQUEMENT BRITISH

Les routes, la monnaie et autres particularités...

Conduite à gauche et circulation automobile

Un Français qui débarque dans les Îles Britanniques en dirigeant un engin roulant, qu'il soit à deux, trois ou quatre roues, le fait nécessairement avec la gorge serrée par l'angoisse de la conduite - et de la priorité - à gauche. Appréhension totalement injustifiée, je l'affirme, du moins si l'engin est une bicyclette car je n'ai pas eu l'occasion de conduire une voiture sur les routes britanniques. En onze jours de route, il ne nous est pas arrivé plus de trois fois d'oublier de prendre le bon côté de la route en partant le matin, et seulement sur quelques décimètres. Donc « No problem » de ce côté.

Je signalerai quand même - pour moi, car il semble que Francis n'ait pas ressenti la même chose - deux inconvéniens secondaires :

- une très désagréable impression, voire un début de panique, sur les routes étroites (je pense à la région du Devon) quand un véhicule survient en sens inverse mais qu'il est encore caché, soit par un sommet de côte, soit par un virage (ou par les deux à la fois). Je ne pouvais m'empêcher de penser durant quelques fractions de secondes, alors que mon bras gauche frôlait la haie au plus près : « *Et si le mec qui arrive en face est un étranger qui a oublié qu'il devait rouler à gauche ?* ».
- une véritable dyslexie. Une fois sur deux, je tendais bien le bras droit pour indiquer que nous allions tourner à droite mais comme je criais « *A gauche* » dans le même temps, mon compagnon n'y comprenait plus rien²⁸. Je pense que cette mauvaise concordance du geste et de la parole vient du fait que le même ordre en France implique que l'on traverse la chaussée... Pour moi, l'ordre « *A gauche* », entraîne une manœuvre dangereuse qui implique que l'on regarde derrière soi avant de s'engager... Exactement comme lorsqu'il faut tourner à droite dans les pays où l'on roule à gauche... Il me fallut une bonne semaine, voire davantage, pour guérir ce mauvais réflexe.

Une autre caractéristique, qui surprend, est la fréquente absence de bas cotés et la présence de haies, qui sont de véritables murs de verdure, de 1,5 à 2 m de hauteur. Murs agressifs parfois car les orties se plaisent beaucoup dans l'humidité britannique. Je n'ai pas aimé cette sensation de rouler ainsi « en aveugle ». Que peut-il bien y avoir de l'autre côté ? C'est même un peu déprimant. D'ailleurs, notre ami Frédéric Alberda (diagonaliste de Danjoutin, près de Belfort) ne l'a pas supporté puisqu'il a renoncé à poursuivre son EuroDiagonale dès Bristol à la fin de la première étape. Je comprends sa décision. Il ne pouvait pas deviner que dans le Nord, le bocage est un peu plus ouvert...

Cette absence de bas-côté semble être un piège mortel pour la faune de petit gabarit : passereaux, faisans, lapins se font massacrer à foison, avant d'avoir eu le temps d'apprendre que, dans ce pays, il faut regarder d'abord à droite quand on débouche d'une haie !

Puisque nous sommes sur la route, signalons l'étonnant goût des Anglais (beaucoup moins des Ecosais, nous a-t-il semblé) pour les voitures décapotables... et décapotées. Elles sont beaucoup plus

²⁸ jusqu'à ce qu'il ait diagnostiqué la maladie et qu'il ne s'en moque...

nombreuses qu'en France et c'est vraiment étonnant dans un pays qui n'est pas réputé pour une météo favorable à cet exercice. Mais les Anglais adorent le paradoxe.

Les autres particularités de la circulation automobile sont sa densité (deux fois plus élevée qu'en France à l'image de la densité de la population) et sa discipline. Vitesse maximale et distance de dépassement sont respectées. Mais cela n'est pas étonnant pour un peuple qui sait si bien rester aligné dans les escaliers mécaniques ou faire la queue avec flegme.

Enfin, chapeau aux services locaux de l'équipement pour l'excellence de la signalisation routière. Par des panneaux en l'air et par des écritures au sol. Loin avant les croisements, au niveau des croisements et après les croisements. Du bel ouvrage. Se perd celui qui le veut bien ou celui qui a la tête ailleurs. Cela nous arriva très peu.

Miles

Là encore, il faut s'y faire. « *Shrewsbury 30.5* », ne signifie pas « *Nous serons à Shrewsbury dans une petite heure et demie* » mais dans plus de deux heures, délai nécessaire pour parcourir les 47 km restants. On a beau le savoir, les distances en miles, ça trompe et c'est parfois très déprimant pour un cyclo fatigué.

Pour le reste, les pouces, les pieds, les yards, les onces, les stones (6.35 kg), les gallons (4.54 litres), les Fahrenheit (0°C = 32°F) et autres mesures absconses, nous ne nous y sommes point intéressés. Ah, si pour mon demi de bière vespéral : « *Half a pint, please !* ». Et une pinte, nous connaissons puisque c'est français... sauf que la pinte de chez nous mesure 0,93 litre et la « pint » britannique 0.568 litre. Très simple comme vous le constatez. Y compris le point à la place de notre virgule décimale et la virgule pour séparer les milliers ! Mais comment font-ils ces Anglais pour toujours faire l'inverse de nous ?

Pounds et cents

Il a beaucoup souffert mon copain Francis avec la monnaie anglaise ! En charge de la gestion de la « caisse commune », il a eu un mal fou à se repérer dans la ferraille locale. Et, n'ayant pas fait l'effort de m'y intéresser, j'avoue que je ne lui fus d'aucun recours. Et encore, nous avons connu des circonstances favorables car depuis trente ans, la livre sterling a été « décimalisée ». Ce devait être l'enfer !

Malgré cela, il faut un sacré entraînement pour ne pas se mélanger les pinceaux entre livres et pennies, entre pièces un peu jaunes et « coins » un peu gris. D'une manière générale, la monnaie britannique a déjà beaucoup servi et pour lire la valeur inscrite, il faut avoir de bons yeux. Vivement l'Euro ! Il paraît que Tony Blair y pense. Wait and see ! Pour le change, nous ne nous sommes pas cassé la tête : une livre = 10 francs = 1,5 euro. Cela simplifie des choses qui peuvent être fort compliquées et, par chance, c'était à peu près ça !

Toilettes publiques

Présentes dans la plupart des villes, petites ou grandes, c'est une institution qui nous a beaucoup séduits. Gratuites, impeccablement entretenues (sauf très rare exception), parfois parfumées ou sonorisées (musique ambiante), quelquefois fleuries, eau chaude /eau froide (pas toujours pour la seconde !), elles sont luxueuses, je dirais même, attirantes. Ce n'est pas un hasard si à deux ou trois reprises, nous avons pique-niqué dans leur voisinage. En tout cas, bravo Messieurs les Anglais pour cette remarquable institution nationale !

Prises de courant

Comme cela n'étonnera personne, le voltage et les prises électriques ne sont pas aux normes françaises. 240 volts pour la tension et trois grosses broches rectangulaires avec fusible pour les prises, la 3^{ème} broche servant à la fois de terre et de sécurité. Heureusement, informé par le Routard, j'avais pu acheter sur le ferry l'adaptateur rigoureusement indispensable pour recharger la batterie du téléphone portable. Le chargeur ne s'est pas offensé de la surtension de 20 volts...

Voilà pour les principales fourches caudines sous lesquelles ces champions internationaux de l'humour, de l'irrationnel, voire de l'absurde, nous ont fait passer ; sans humiliation aucune, car ce n'est absolument pas leur genre ! Et je dois reconnaître que le supplice a été facile à endurer.



Bien qu'étant Anglais avec un quart d'Écossais, je serai conduit à définir les caractéristiques de mon « ethnicité » par une liste qui inclut, entre autres, la devise « Je connais mes droits », le cricket sur la pelouse du village, le « do it yourself » (faites-le vous mêmes), l'esthétique punk, la mode de la rue, l'ironie, les débats politiques animés, les fanfares, Shakespeare, les saucisses du Cumberland, Charles Dickens, les rideaux au crochet qui bougent derrière la vitre, la fixation sur les gros seins²⁹, le quiz et les mots croisés, les églises de campagne, les murs de pierre sèche, le jardinage, les Monty Python, les débonnaires pasteurs anglicans, les Beatles, les mauvais hôtels et la bonne bière, les cloches, les tableaux de Constable et de Piper, les blagues sur tout ce qui n'est pas anglais, les souïeries, les délégations du Women's Institute, le « fish and ships », le curry, Noël à King's College, Cambridge, l'indifférence gastronomique, la courtoisie et les gros mots, le « fell running » (ou course d'orientation en montagne), les hideux campings de caravanes sur de majestueuses falaises, les « crumpets » (petites crêpes épaisses grillées), les Bentley, etc.

Tous ces éléments ne sont pas exclusivement anglais, certes, mais contrairement aux ingrédients fondateurs de l'identité britannique, qui ont une nette tendance à être marqués par la raideur et la pompe, ils s'articulent simplement entre eux, et il suffit d'en mettre trois ou quatre ensemble pour qu'ils évoquent toute une culture, aussi immanquablement que le parfum d'un feu de feuilles mortes évoque un crépuscule d'automne.

IV- COUPS DE COEURS.

Hôtesse de charme, paysages écossais, splendeurs urbaines et coquetteries villageoises...

B&B et AJ

J'ai eu un vrai coup de foudre pour les Bed and Breakfast ! Sans aucune réserve. Ni pour l'accueil, ni pour la chambre, ni pour le breakfast et encore moins pour le charme et la cordialité de nos hôtesse. Car nous avons très peu fréquenté les messieurs au cours de ce voyage. Le seul que nous avons perturbé dans son travail de peinture pour lui demander de l'eau nous témoigna d'ailleurs la plus grande cordialité, à la hauteur de celle de ses concitoyennes.

Je n'insisterai pas sur les chambres spacieuses, confortables et souvent croquignolées dans leur décor. Je reviendrai à peine sur cet extraordinaire breakfast qu'il soit British ou Scottish, royal et religieusement servi dans une salle à manger, à la décoration personnalisée tout à fait en phase avec la personnalité de l'hôtesse (cf. photos page 62). J'ai, moi aussi, adoré les « baked beans ».

Jane, la championne de tennis de Shrewsbury, Margaret, la Miss Marple de Blairgowrie, Ruth, la fermière de Westfields, resteront les grands coups de charme de ce voyage !

Coup de cœur aussi, bien que moins intense, pour les Auberges de Jeunesse ! Mais pour des raisons bien différentes qui ne tiennent ni au charme des lieux, ni à l'amabilité particulière des réceptionnistes, filles ou garçons. Non pas qu'ils aient été désagréables (c'était assez limite du côté de la renfrognée de Melrose mais ce fut bien la seule), mais leur cordialité professionnelle m'a paru souvent de la même espèce que celle de ma postière... quand elle est dans un très bon jour. De bons petits fonctionnaires donc, souriants et compétents, ce qui est déjà très bien.

²⁹ allusion sans doute à la pin-up dénudée qu'exhibe chaque jour le populaire quotidien Sun ; les Anglais en sont très friands et la fille, tous les jours différente bien sûr, contribue avec les « scandales » à faire de ce torchon, le journal le plus vendu en Angleterre.

Ce qui m'a séduit dans ces AJ anglaise (Kendal) et écossaises (Crianlarich, Inverness, Melrose), c'est la nouveauté, la démerde, la collectivité, la préparation de la bouffe (merci, Francis pour ton efficacité dans ce domaine), la lessive et la « drying area » pour le séchage, les piaules à 5 ou 6, les ronfleurs... Bref, ce fut une vraie cure de rajeunissement « à la spartiate ». Et ça fait beaucoup de bien au moral quand on est un vieux « bourge » de 65 berges.

Paysages

Un enchantement réel : le secteur Loch Lomond - Inverness. Malgré - ou peut-être grâce à - une météo détestable ! Les Highlands exactement comme je les avais imaginés au cours de mes lectures. Sauvages, mystérieux, violents, inattendus...

Quand j'étudiais la géologie à Nancy, j'avais été captivé par mon professeur de géodynamique qui savait faire de cette discipline une véritable épopée historique. Ce cher professeur Goguel³⁰ m'avait donné le goût de la géologie structurale et de l'histoire de ces gigantesques mouvements tectoniques qui ont façonné et déforment encore notre « bouboule ». Et parmi les objets de ma juvénile fascination, le Great Glen Canal, le grand Canal calédonien. Impressionnant, non, cette cassure rectiligne de plusieurs centaines de kilomètres³¹ d'un socle épais, ancien et dur comme le granit, qui fut brisé en deux parties comme vous le faites chaque matin avec votre biscotte ! Quelles gigantesques mains, se sont amusées ainsi il y a cinq cent millions d'années ?

Et près de quarante-cinq ans après, j'ai repensé à mon professeur en parcourant ce Great Glen Canal dans toute son extension, de Fort William à Inverness. Et dans la tempête, qui était le décor le mieux adapté pour la mise en scène de ces instants magiques pour moi. Il fallait du mystère, du drame, de l'angoisse pour traverser ces sites grandioses. Nous avons tout eu.

J'ai adoré le délicieux loch Lemond, les steppes sauvages des Grampians en montant vers Glen Coe, la longue descente sur Fort William, la fosse calédonienne elle-même avec son alignement de lochs, le dernier étant le Ness qui a bien voulu nous montrer, sinon Nessie, du moins un beau sourire en arc-en-ciel (cf. photo page 32). Plus de 200 m de profondeur ! Le Ness est plus profond que la mer du Nord alors que l'autre rive est à portée de fusil ! Les énergies qui modèlent notre globe sont gigantesques et cela m'impressionne profondément...

J'ai bien aimé aussi les vallées écossaises de la Dee et de la Tweed, rivières de charme, le Parc National de Dartmoor dans le Devon, entre Plymouth et Exeter, avec ses chevaux en liberté, les collines du District des Lacs au nord de Kendal (région sans doute intéressante, mais que nous n'avons qu'effleurée) et, vers la fin de notre voyage, la vallée de la Tamise au sud d'Oxford.

Mais quand on a vécu un aussi puissant coup de cœur que le Grand Canal Calédonien, il ne reste plus guère d'espace pour un autre amour.

Villes et cathédrales

Nous avons traversé beaucoup de villes de toutes tailles et de toutes parures. Dans chacune d'elles, ou presque, nous avons apprécié les séduisants alignements de maisons clonées (les « terraces »), accolées ou non, souvent de couleur rouge brique avec des entourages de fenêtre d'un blanc éclatant (cf. photo à Darlington page 45), presque toujours parées de baies en saillies ou d'oriels. Et, bien sûr, nous avons été séduits par ces jardinets pleins de fleurs et ces gazons impeccables, objets de tous les soins des maîtres de maison, infatigables et talentueux jardiniers.

Mes coups de cœur sont allés vers celles qui nous ont vraiment montré quelque chose comme :

- **Bath** et son remarquable quartier géorgien (Royal Crescent, The Circus - photos au bas de la page 14) et ses vastes parterres engazonnés,

³⁰ c'était un bonhomme petit en taille, mais un esprit très brillant qui charmait ses élèves et savait rendre claires les théories les plus complexes. Ah ! Si tous les profs étaient comme lui !

³¹ la gigantesque faille de direction sud-ouest/nord-est s'étend sur plusieurs centaines de km du nord de l'Irlande au large de la Norvège !

- **Ludlow** et son exceptionnelle concentration de maisons à colombage (photos milieu page 20),
- **York** et sa merveilleuse cathédrale (photos au bas de la page 45)
- **Oxford** et son admirable concentration de monuments prestigieux (photo de Christ Church College page 51).

Très beaux souvenirs, inoubliables malgré notre passage beaucoup trop rapide. Espoir d'y revenir ? Je veux y croire.

Et puis deux coups de cœur encore qui sont aussi des coups de fierté. Je suis très satisfait d'avoir « osé » inscrire dans notre road book la traversée « plein-centre » des deux grandes villes écossaises : Glasgow, l'ouvrière et Edimbourg, la bourgeoise. C'était un pari aussi audacieux que la traversée de Paris et nous l'avons gagné. Les deux fois. Sinon que saurions-nous aujourd'hui de ces deux capitales, cœur et cerveau de l'Écosse ?

Pas de vrai coup de foudre, bien sûr, mais des images gravées pour toujours. Glasgow fut désavantagée par une météo infecte alors que le soleil daigna illuminer la fin de notre courte promenade dans Princes Street et ses magnifiques jardins. J'ai bien aimé la cathédrale Saint-Mungo de Glasgow, imposante, chargée d'histoire, forte dans la tempête. J'ai apprécié le magnifique site d'Edimbourg, capitale construite sur un ensemble de collines et de vallées, qui propose de remarquables panoramas où les espaces de verdure abondent.

Villages et autres lieux

Un beau village, un remarquable point de vue, un monument... Un coup de cœur mémorisé, un moment de bien-être à cet endroit-là, une frénésie de photos numériques... Quelquefois, on ne sait pas trop pourquoi mais le cœur à ses raisons que la raison... Bref, c'est ainsi.

Et, moi, j'ai aimé et mémorisé :

- **Painswick** (cf. photos en haut de la page 21) dans la région des Costwolds, pour ses belles maisons de pierre ocre, ses cours fleuries, sa petite église et son cimetière engazonné aux pierres tombales sculptées et aux 99 ifs taillés en boule. Pas un de plus n'a voulu pousser malgré de nombreuses tentatives. Et chacun ici croit désormais dur comme fer au fait que le Diable a toujours tué et tuera encore le centième que l'on essaiera d'y planter...
- **Luss**, sur la rive du loch Lomond ; adorable village aux petits cottages de pierres roses et noires (cf. photo page 62) et toits de schistes gris clair, avec des jardinets débordant de fleurs et de verdure...
- **Carter Bar**, le col frontière entre l'Écosse et l'Angleterre, entre Jedburgh et Corbridge. Le panorama (cf. photo page 62) vers le nord ressemblait à un tableau impressionniste. Certes la froide lumière matinale, encore rasante, a beaucoup contribué à la composition de cette toile de maître. Mais comme je l'ai déjà indiqué, un coup de cœur n'a pas toujours une cause expliquée. L'œil du photographe, peut-être ?
- **Sherwood Forest** ; sur la barrière du Centre d'Accueil déjà fermé en cette fin d'après-midi, un petit écureuil au magnifique pelage gris (un troisième âge, lui aussi ?) nous accueillit placidement jusqu'à ce que je sorte mon Olympus. Alors, d'un bond, il disparut. J'avais oublié qu'en Angleterre, les présentations sont indispensables avant d'engager la moindre conversation. Mais ce petit écureuil m'a fait chaud au cœur dans ce lieu mythique des lectures de ma jeunesse. Heureusement qu'il était là parce qu'il ne reste pas grand-chose de l'immense forêt de Robin des Bois et le gros chêne de plus de 500 ans est plutôt un vieillard, certes respectable, mais terriblement cacochyme...

Voilà pour mes vrais coups de cœur. Leur abondance met en évidence toute la richesse de ce voyage qui ne fut donc pas, loin de là, un simple raid sportif, vain et un peu inutile, le nez dans le guidon et l'œil sur le bitume.



« Ce qu'il y a de mieux entre l'Angleterre et la France, à mon avis, c'est la mer. » a écrit Douglas Jerrold. Le fait de vivre sur une île a exercé une influence déterminante sur les Anglais.

La référence à leurs plus immédiats voisins est passée dans la langue, et la plupart du temps avec une connotation peu charitable. À l'époque de Mrs Trollope³², les prostituées étaient appelées en Angleterre, « la garde consulaire française », apparemment en raison du grand nombre de filles de joie aux abords du consulat de France à Buenos Aires. Lorsqu'un homme avait recours à leurs services, on disait qu'il voulait « prendre un cours de français ». et s'il récoltait la syphilis au passage, il souffrait du « mal français », ou de la « goutte française » ou de la « variole française ». Pour éviter ces déboires, mieux valait se protéger avec une « lettre française », sauf si l'on était Français, bien entendu, car alors il s'agissait d'une « capote anglaise »...

Mais ce tic ne se limitait pas à la sphère sexuelle. Quand on tuait un faisan en dehors de la chasse, on disait « j'ai eu un pigeon français ». Il y a encore peu de temps, il était coutumier de lancer « Pardonnez mon français » lorsqu'on lâchait quelque grossièreté, et s'absenter sans motif était « prendre un congé à la française ». Un baiser passionné demeure un « french kiss », comme si aucun Anglais n'aurait eu l'idée d'enfoncer sa langue dans la bouche de l'aimée, ou réciproquement, si les Français n'avaient pas découvert cette pratique.

Tous ces attributs peu élogieux viennent évidemment de ce que les Français représentent l'ennemi héréditaire. Si les Français ont répliqué avec des expressions comme « filer à l'anglaise » pour « prendre un congé à la française », ils ne semblent cependant pas avoir eu la même instinctive hostilité que leur vouaient leurs voisins d'outre-Manche. Cette animosité du vocabulaire anglais trahit en réalité une étrange schizophrénie vis-à-vis de la France. Pour la bourgeoisie anglaise, ce pays, et plus spécifiquement sa nourriture, son vin et son climat, sont un objet de vénération.

V – SANS SURPRISE

Bouffe, environnement et population

On est toujours un peu inquiet quand on part à l'étranger. Si l'on s'efforce, sinon de maîtriser, du moins de se préparer techniquement et psychologiquement aux différences patentes (conduite à gauche, monnaie, langue), il reste de nombreuses inconnues. Par exemple, les magasins, les horaires d'ouverture, la possibilité de s'approvisionner le dimanche, l'existence de supermarchés, etc.

Pour l'alimentation, on nous avait laissé entendre que les restaurants fermaient tôt et que l'on ne pourrait pas dîner après 20h, et même 19h, que le breakfast ne serait pas servi avant 8h dans les B&B, que la vie était très chère, que l'on nous servirait de la jelly, ce dessert fluo et gluant, à tous les repas... Bref, nous étions prêts au pire.

En fait, rien ne nous a vraiment étonné. Ni en bien, ni en mal. Nous avons pris place dans des restaurants bien après 20h et nous n'étions pas les derniers. Nous avons mangé des plats assez classiques, certes différents, mais tout à fait corrects. On ne nous a jamais servi de jelly. Nous avons trouvé des mini- et des supermarchés tout à fait comme chez nous et ouverts, même le dimanche matin ! Les conserves ne présentent que la particularité d'avoir des étiquettes écrites en langue anglaise. Bref, pas de surprises. Même l'absence de pain « à la française » n'en fut pas une car nous savions déjà que la bonne baguette n'existe que chez nous.

Parce que nous sommes l'un et l'autre des bons mangeurs (Francis plus encore que moi, mais le vélo, ça creuse !), sans être des épicuriens (du moins pendant nos raids), parce que nous ne buvons pas d'alcool (sauf moi un demi de bière chaque soir), parce que nos finances étaient comptées, suite à ma « conn... » de St-Pol de Léon, nous n'avons pas cherché à creuser, ni même à gratter, du côté de la gastronomie locale. Nous aurions sans doute pu, et peut-être même dû, profiter de notre journée de repos à Inverness pour aller déguster un saumon du Ness ou tester la panse de mouton farcie, avec une bonne dose de whisky pour s'ouvrir l'appétit... mais nous avons fait cette impasse. Sciemment.

³² l'écrivain Frances Trollope (1780-1863)

Un autre domaine sans surprise réside dans les paysages des contrées traversées, à l'exception des Highlands. L'Angleterre, c'est comme chez nous quand l'année est humide. C'est ainsi que nous avons traversé le Cézallier dans le Devon, la Brie dans le Somerset au nord d'Exeter, le Perche dans les Costwolds du Gloucestershire, les plaines picardes dans le Shropshire aux confins du Pays de Galles, le bassin houiller du Nord dans la région Liverpool-Manchester, le Béarn dans le Lancashire et la Cumbria au sud de Carlisle, le Berry dans le Northumberland à l'ouest de Newcastle, la Beauce dans les étendues céréalières du Yorkshire et la vallée de la Marne dans la Thames Valley au sud d'Oxford. Comme chez nous beaucoup de vaches sont des frisonnes pie noire et les moutons sont pleins de laine. Quant aux innombrables lapins, ils sont petits avec deux grandes oreilles... Bref, rien de spécial dans le domaine de la faune et de la flore, du moins telles qu'elles nous sont apparues.

Pas de vraie surprise non plus dans la faune humaine, dans ses coutumes et dans ses vêtements. Je ne m'attendais pas d'ailleurs à trouver tous les Anglais, grands, minces, en costume de flanelle et chapeau haut de forme. Non, comme chez nous, il y a des grands et des petits, des gros et des minces, des bien habillés et des pseudo-clochards. Peut-être avons-nous été surpris à Northampton de constater que près de la moitié de la population était d'origine « extérieure » (surtout hindoue) mais, à la réflexion, l'éclatement du plus vaste empire du monde (pratiquement sans guerre, ni massacres, soulignons-le) et la porte grande ouverte aux étrangers par Tony Blair, expliquent aisément ces zones privilégiées pour l'immigration.

Nous aurions pu être enfin étonnés par la discrétion de la police urbaine ou routière. Mais nous n'y avons pas pensé une seconde car nous n'avons pratiquement pas vu un bobby sur le trottoir ou un gendarme sur la route.



Après avoir passé vingt ans en Angleterre et étudié l'art du portrait dans ce pays, l'émigré allemand Nikolaus Pevsner³³ s'était convaincu d'avoir décelé les traits physiques de la « race anglaise ». Qu'il classait selon deux types bien distincts, « l'un de haute taille avec une tête allongée et de longs membres, enclin à la réserve, l'autre au visage rond, plus expansif, qui a inspiré l'image traditionnelle de l'Anglais solide, infatigable, sans cesse actif dans son jardin ou son garage, grand amateur de sports de plein air ». Un cliché parmi bien d'autres, cependant, qui renvoie plus à un statut social qu'à une réalité ethnique.

Avec l'autorité que seule son expérience lui permettait, George Orwell³⁴, lui-même sans un pouce de graisse, remarquait que « l'apparence générale du peuple anglais ne correspond pas aux caricatures convenues, car ce physique dégingandé de l'Anglais traditionnel appartient presque exclusivement aux classes supérieures tandis que les travailleurs sont en général plutôt petits, courts sur pattes, brusques, avec chez les femmes une nette tendance à se muer en pots à tabac sitôt l'âge adulte en vue ».

Bref, n'importe quel eugéniste aurait sans doute à conclure que sur le plan strictement racial les Anglais constituent un cas désespérant : malgré leur isolement multiséculaire, ils n'ont développé aucun signe physique distinctif qui vaille la peine d'être noté. Et Daniel Defoe en avait conclu : « Un authentique Anglais, quelle contradiction ! En paroles c'est un paradoxe, en réalité une fiction ! »

³³ 1902-1983 - intellectuel allemand, chassé par le nazisme, Pevsner était un fan du Feathers Hotel de Ludlow, « la merveille des maisons à colombage où chaque motif décoratif disponible est utilisé sur la façade » (cf. photo page 21)

³⁴ 1903-1950 - écrivain et libelliste, journaliste et chroniqueur, fortement engagé idéologiquement, Orwell est considéré comme l'Albert Camus anglais

VI - COUPS DE BLUES

Sales bagnoles !

Si les coups de cœur, foudroyants ou moins intenses, ont été nombreux, les coups de blues furent rares.

Je ne reviendrai pas sur celui engendré par la perte de mes documents à Saint-Pol de Léon - je m'en voudrai éternellement, moi, l'ex-infaillible ! - ni sur le méplat de ma roue arrière qui m'a gâché le final de la dernière étape britannique et est venu rendre encore plus pénible une bien triste journée en terre d'Armor.

Mon seul vrai coup de blues, je l'ai vécu à répétition sur ces interminables portions de routes anglaises, encombrées d'un trafic automobile que je n'avais pas imaginé. Même si les automobilistes anglais sont des gens raisonnables, j'avoue que j'ai très mal enduré ce défilé continu de véhicules. Mon compère Francis supporte beaucoup mieux que moi le mouvement brownien de ce grand cirque circulatoire. Il pense qu'étant contraint de rouler régulièrement à bicyclette dans l'agglomération bordelaise, il s'est habitué à la ronde des voitures. Vacciné en quelque sorte. Et bien moi, je ne veux pas m'habituer à ce bruit, à cette pollution, à cette sueur froide qui coule dans le dos quand le trafic atteint son paroxysme. Je ne suis pas « vaccinable ».

Fortement séduit par le magnifique réseau de pistes et de bandes cyclables aux Pays-Bas et en Allemagne, j'étais convaincu que je trouverais la même situation chez nos amis grands-bretons, inventeurs du macadam et des rond-points, plusieurs décennies avant que le premier ne soit installé chez nous. Mais rien ou si peu ! Ou si perfide, comme le montre la photo (page 62) de la mort par étouffement végétal de la piste cyclable de Gloucester...

Vraiment une grosse déception.

En terre écossaise, les pistes cyclables qui existent sont souvent empierrées (donc uniquement utilisées par les VTTistes). Mais la circulation est beaucoup moins intense, un peu comme dans nos campagnes françaises un jour de semaine. Peut-être avons-nous eu la chance de traverser ce pays avec une météo très peu favorable à la sortie des automobilistes. Peut-être aussi avons-nous mieux su éviter les axes importants. Peut-être...

Quelques autres déconvenues, de bien moindre amplitude.

Comme ces Monts Grampians dans la région du col de Lecht, atteints d'une véritable lèpre, prémisse inquiétant d'une désertification consécutive à une déforestation incontrôlée.

Comme tous ces châteaux que l'on nous cache derrière un impénétrable mur de végétation, pour nous interdire de les admirer.

Comme Ben Nevis qui s'est complètement voilé la face et le ventre et les pieds, dans un brouillard obscur quand nous sommes passés à Fort William.

Comme ces haies trop hautes et urticantes qui nous cachent le paysage et sont des pièges mortels pour les petits lapins qui veulent pointer le nez dehors.

Mais tout cela n'est que le revers d'une médaille si brillante à son envers que mieux vaudrait n'en point parler.



On a parfois l'impression que les Anglais ont « besoin » de se percevoir menacés par le reste du monde. Selon la vision caricaturale qu'offre la revue *This England*³⁵, « l'ennemi » est un monstrueux conglomérat d'urbanistes sans cœur, de promoteurs du système métrique, de

³⁵ selon Jeremy Paxman, *This England* (Cette Angleterre) est une revue provinciale, lancée en 1967 et toujours bien vivante, dont l'ambition est « d'approcher l'âme véritable du pays à chaque numéro ». La formule, remarquablement insipide, n'a pas empêché un succès étourdissant, avec des ventes tournant autour de deux cent cinquante mille exemplaires. Trente ans après sa fondation, son tirage est supérieur aux quatre principales revues « de référence » prises ensemble !

bureaucrates jamais élus, de squatteurs, de vandales, de médecins avorteurs, de publicitaires impudiques, de journalistes arrogants et surtout de veules politiciens prêts à livrer le pays aux griffes de l'Union Européenne, le traître numéro un ayant été le premier ministre conservateur Edward Heath, maître d'œuvre de l'entrée de la Grande Bretagne dans le marché commun. Le rédacteur en chef de This England, comme les centaines de lecteurs qui lui écrivent chaque jour, souhaite que son pays sorte de ce qu'il considère comme un piège tendu par les Allemands pour obtenir par la perfidie ce qu'ils n'ont pu réussir avec leurs Messerschmitt en 1940 : « Rien qu'un marché de dupes dans lequel nous finirons colonie allemande. C'est nous qui avons gagné la guerre mais c'est eux qui remporteront la paix. »

Nous voici de retour à l'époque où les barbares sont aux portes de l'Angleterre pendant que son peuple reste endormi à l'intérieur. Exactement ce qu'aiment les Anglais.

POUR CONCLURE

*« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
Ou comme cestui-là qui conquit la Toison
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge ! »*

Il a tout dit Joachim du Bellay. Nous avons fait un très beau voyage, nous avons même conquis les Highlands et puis nous sommes rentrés, fort satisfaits, pour retrouver les nôtres.

Que dire encore ?

Que le règlement des EuroDiagonales - que je ne critique aucunement³⁶ - ne permet pas de consacrer plus d'une heure chaque jour à un tourisme contemplatif : nous l'avons largement utilisée, cette heure de grâce. Et j'en suis pleinement satisfait.

Mon seul regret est que nous n'ayons pas pris quatre à cinq journées supplémentaires pour pouvoir partir à la découverte de la région des North West Highlands de l'autre côté du Grand Canal. Le littoral atlantique à l'ouest d'Inverness, le loch Maree, Inverewe Gardens, sont, nous disent les guides, des lieux plus magnifiques encore que ceux que nous avons traversés. Je m'en veux de ne pas l'avoir perçu plus tôt, je m'en veux de ne pas avoir proposé ce vrai break touristique à Francis, qui, je n'en doute pas, l'aurait accepté. Qu'étaient-ce ces quatre jours de plus dans la durée d'une vie ? Rien mais dans ce cas tout : sans aucun doute la grosse cerise sur notre délicieux gâteau...

Je n'ai jamais parlé de notre duo dans ces Carnets ou ces Impressions de voyage. Nous sommes aujourd'hui une paire de complices, avec six années d'aventures partagées, des hauts, des bas, des joies, des colères, des fatigues, des exploits et une profonde amitié. Les vieux couples n'ont plus d'histoires...

*Rédigé à Beaune
15 janvier - 15 février 2004*

Gilbert JACCON

³⁶ il serait fort malvenu de le faire car j'en suis l'un des « géniteurs » avec Francis et l'équipe dirigeante de l'Amicale des Diagonalistes...

Pour se repérer...

	<i>page</i>
Carte du raid	4
Fiche résumé du raid	5
Présentation des « artistes »	6-7
Carnets de Voyage	8
• Etape 1 - Brest-Roscoff.....	10
• Etape 2 - Plymouth-Bath.....	16
• Etape 3 - Bath-Shrewsbury	19
• Etape 4 - Shrewsbury-Kendal.....	23
• Etape 5 - Kendal-Abington	25
• Etape 6 - Abington-Crianlarich	27
• Etape 7 - Crianlarich-Inverness	29
• Etape 8 - Inverness-Blairgowrie.....	35
• Etape 9 - Blairgowrie-Melrose	40
• Etape 10 - Melrose-Westfields Farm.....	43
• Etape 11 - Westfields Farm-Edwinstone	47
• Etape 12 - Edwinstone-Charlton	49
• Etape 13 - Charlton-Portsmouth	51
• Etape 14 - Saint Malo-Brest	53
Impressions de Voyage	57
• Le désir d'aller voir	58
• Enquête préalable.....	60
• Typiquement british.....	64
• Coups de cœur	66
• Sans surprise.....	69
• Coups de blues	70
Pour conclure	72